Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.
Historisk-filologiske Meddelelser. IX, 6.

LE RÈGNE DU ROI KAWĀDH I ET LE COMMUNISME MAZDAKITE

PAR

ARTHUR CHRISTENSEN

KØBENHAVN
HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI
1925

PRÉFACE

En 1879 M. Th. Nöldeke, dans un excursus à son excellente traduction de la partie de l'œuvre de Ṭabarī qui traite de l'histoire des Sassanides [1], a donné un aperçu de l'histoire du Mazdakisme sous le roi Kawādh I. Avec cette heureuse union d'érudition profonde et de bon sens qui distingue l'éminent orientaliste, il nous a fourni, en rassemblant tous les matériaux à sa disposition alors, un exposé de cette époque intéressante, qui a été généralement accepté par la suite. Cependant la filiation des événements est restée obscure sur bien des points. Comme quelques sources d'une certaine importance ont été rendues accessibles depuis lors, j'ai pensé qu'il serait possible, peut-être, d'arriver, aujourd'hui, à des conclusions un peu plus sûres et de combler quelques-unes des lacunes qui existent jusqu'ici dans notre connaissance de la période en question. [2]

[1] Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden. Ce livre sera désigné, dans le présent mémoire, par Ṭab. Nöld. (la traduction) ou Nöld. Ṭab. (les notes et les excursus).

[2] Depuis l'apparition du livre de M. Nöldeke, l'histoire du Mazdakisme a été résumée par M. E. G. Browne dans son »Literary History of Persia« (I, p. 166—172) et par M. O. G. von Wesendonk dans un petit mémoire populaire (Die Mazdakiten. Eine kommunistisch-religiöse Bewegung im Sasanidenreich. Sonderabdruck aus »Der Neue Orient«, Band 6, Heft 1, Berlin 1919). Enfin Sayyid Muhammād ʿAli Djamālzādäh, dans deux articles du journal persan »Kāvāh«, publié à Berlin (1920, nos. 3 et 4-5), a traité le sujet avec plus d'étendue et utilisé à peu près toutes les sources accessibles, mais sans ajouter rien d'essentiel aux résultats acquis par M. Nöldeke.

Celui qui entreprend la tâche d'examiner les sources relatives au Mazdakisme sous Kawādh, se verra bientôt dans la nécessité de comprendre dans son étude tous les événements remarquables de cette époque; car, de façon ou d'autre, presque tous ces événements sont liés à l'histoire du Mazdakisme. En outre, j'ai voulu me former, dans la mesure du possible, une idée de la personnalité du monarque communiste, phénomène unique dans l'histoire de Perse, et cela n'était pas possible sans un examen détaillé des faits et gestes de ce roi, tels que nos sources nous les présentent. J'ai laissé de côté seulement les détails purement militaires et les énumérations, quelque peu divergentes, des villes fondées par Kawādh.

En examinant les récits des auteurs arabo-persans concernant la période en question et leurs relations entre eux, j'ai voulu fournir en même temps une contribution à la question de l'histoire de la tradition de la chronique royale sassanide aux temps islamiques.

Dans mon résumé de la chronique de Joshua le Stylite j'ai suivi la traduction de Wright, ne possédant pas la langue syrienne.

J'ai pensé que mes recherches auraient peut-être quelque intérêt pour les historiens qui ne sont pas orientalistes; c'est pour cela que j'ai évité d'employer des lettres phonétiques telles que č, ǰ, š, ž, χ, ϑ (þ), γ, δ (ð) et exprimé les sons correspondants par tch, dj, sh, zh, kh, th, gh, dh. Dans les noms arabes et persans, les lettres munies d'un point au-dessous ou au-dessus, peuvent être lues comme si ces points n'existaient pas.

Arthur Christensen.

LES SOURCES

1. Sources étrangères contemporaines ou reproduisant des témoignages contemporains.

JOSHUA STYLITES. — La chronique syrienne de Joshua le Stylite [1] a été écrite environ en l'an 507 de notre ère et traite des années 494—506. Quelques chapitres introductoires résument les événements de la période immédiatement précédente. Joshua rapporte, il le dit lui-même, »les choses dont tous les hommes de notre pays peuvent attester la vérité.« [2] Fortement prévenu contre les Perses payens il raconte d'un ton de candeur naïve ce qu'il a entendu dire.

Dans son introduction, Joshua mentionne (chap. 9 sqq.) le règne de Pērōz, les deux premières défaites qu'il avait essuyées contre les Huns,—dans la seconde il fut fait prisonnier lui-même et devait donner son fils Kawādh comme otage pour recouvrer la liberté —, sa mort et la ruine de son armée par les Huns, quand il avait renouvelé la guerre encore une fois, puis le règne de son frère Walāsh, homme doux et pacifique. Walāsh, qui n'avait pas d'argent pour payer les troupes, et qui irritait le clergé zoroastrien, »en essayant d'abolir ses lois et en désirant de construire dans les villes des établissements de bain«, finit par être détrôné et aveuglé, et Kawādh, fils de Pērōz, fut placé sur le trône. Le nouveau roi demanda des subsides à l'empereur Anastase et menaça de guerre, s'il les lui refusait. Mais comme l'empereur »entendit son langage arrogant et

[1] The Chronicle of Joshua the Stylite, with a translation by W. Wright. Cambridge 1882.

[2] Préface de l'auteur, chap. 4.

apprit sa mauvaise conduite et qu'il avait rétabli la secte abominable des mages qu'on appelle la secte des Zaradushtaghān — qui enseigne que les femmes doivent être mises en commun, et que chacun aura commerce avec qui il veut — et qu'il avait sévi contre les Arméniens, qui étaient sous sa dominion, parce qu'ils ne voulaient pas adorer le feu«, il refusa sa demande, si la ville de Nisibe n'était pas d'abord cédée à Byzance (chap. 20). Les Arméniens se révoltèrent et battirent l'armée envoyée contre eux par Kawādh (ch. 21). Les Cadishéens et les Tamuréens se soulevèrent également, et les Arabes, qui étaient soumis au roi de Perse, voyant l'état troublé du royaume de Kawādh, firent des razzias »aussi loin que leur force le leur permettait, à travers tous le territoire perse« (ch. 22). »Les grands de Perse conspirèrent en secret contre Kawādh pour le tuer à cause de sa morale impure et de ses lois perverses, et lorsqu'il en eut connaissance, il abandonna son royaume et s'enfuit dans le territoire des Huns, cherchant un refuge chez le roi, à la cour duquel il avait été élevé, quand il y était otage (ch. 23). Son frère Djāmāsp (Zāmāsp) régna alors en sa place sur les Perses. Kawādh lui-même épousa, parmi les Huns, la fille de sa sœur: sa sœur y avait été trainée comme prisonnière à la guerre dans laquelle son père avait été tué; et comme elle était fille de roi, elle devint la femme du roi des Huns, et il en eut une fille. Lorsque Kawādh s'y réfugia, elle lui donna cette fille en mariage. Rendu plus hardi par sa qualité de beau-fils du roi, il pleurait devant celui-ci tous les jours en l'implorant de lui fournir une armée afin d'aller tuer les grands et de s'établir sur son trône. Son beau-père lui donna, selon sa demande, une armée, qui n'était nullement petite. Quand il arriva au pays des Perses, son frère en eut nou-

velle et s'enfuit devant lui, et il parvint à son but et tua les grands.« Par peur de l'armée hunnique les Tamuréens et les Cadishéens se soumirent, et les Arabes s'unirent à lui pour faire la guerre aux Grecs. Les Arméniens, qui ne voulaient pas se soumettre, furent battus, »mais bien qu'il fut trop fort pour eux, il ne les détruisit pas, mais leur promit, qu'il ne voulait même pas les contraindre à adorer le feu, s'ils voulaient consentir à être ses auxiliaires dans la guerre avec les Grecs. Ils consentirent très à contre-cœur, parce qu'ils avaient peur« (ch. 24).

Dans les chapitres 48—98, Joshua traite de la guerre entre Byzance et la Perse, guerre qui était ouverte en 501 par l'irruption de Kawādh sur le territoire grec et la prise de Theodosiopolis (Erzeroum), qui fut pillée et brûlée, les habitants étant emportés prisonniers. Suit en 502 la conquète d'Āmid (Amida) qui est également pillée. A cette occasion plus de 80,000 hommes furent enlevés, d'autres lapidés au dehors de la ville ou jetés dans le Tigre ou »subirent toute sorte de mort dont nous ne saurons parler« (ch. 53).

A Āmid, Kawādh vit les établissements de bain grecs, s'en servit lui-même et s'y plut tellement que, revenu en Perse, il ordonna de bâtir des bains dans toutes les villes de Perse. La guerre, dans laquelle les Arabes de Ḥīra, sous leur roi Nuʿmān, prenaient une part active — Nuʿmān mourut de ses blessures en 502 ou 503 — finit en 506, les Persans ayant renoncé à Āmid, par un armistice à délai fixé, qui fut rédigé et signé par le magister militum romain, Celer, et le spāhbadh[1] (général) perse Bōē. Ici se termine la relation de Joshua.

Parmi les sources syriennes de date plus récente, le

[1] Le mot est altéré, dans le texte syrien, en aṣtabīd.

Chronicon Syriacum[1] de Barhebraeus (mort en 1286 de notre ère) renferme quelque détails, qui semblent de source assez bonne, sur la prise d'Āmid par les Perses[2]. Le reste de sa narration est rempli d'erreurs et ne contient rien de remarquable.

Procopios[3]. — Procope, le célèbre auteur byzantin, historien de Justinien, était né à Césarée en Palestine vers la fin du quatrième siècle. Il aura été versé, sans doute, dans la langue syrienne, répandue dans toute l'Asie antérieure. Attaché, en 527, à Bélisaire comme conseiller légiste et secrétaire privé, il a accompagné celui-ci dans la campagne contre les Perses, pendant les dernières années du règne de Kawādh. Étant, ainsi, pour les opérations militaires, une source de première main, il rapporte, en outre, les événements du temps de Kawādh tels qu'ils étaient racontés par les Perses et les autres orientaux avec qui il entrait en communication. Sa relation contient, pourtant, quelques graves erreurs. En voici le résumé:

Pērōz (Perozes), roi du Perses, ayant fait la guerre aux Hephtalites ou »Huns blancs«, peuple qui se distinguait des autres peuplades hunniques par la blancheur de sa peau et son aspect moins laid et par son ordre social et sa vie civilisé, avait subi une défaite complète et avait péri dans le désastre. Les Perses, alors, élurent roi son fils cadet Kawādh (Kabades), tous les autres fils de Pērōz ayant péri avec le père[4]. Les Perses devaient payer un tribut annuel aux Hephtalites, et cet état de choses dura, jusqu'à ce que

[1] Ed. Kirsch, Lips. 1789, p. 79; traduction, p. 77.

[2] A comparer Land, Anecdota Syriaca, III, p. 210; Nöld. Tab. p. 142 sq., note 3.

[3] Bell. Pers., livre I, chapp. 3—21.

[4] C'est une erreur. Kawādh ne fut élu roi qu'après un règne de quatre ans de Walāsh, frère de Pērōz. Outre Kawādh, un autre fils de Pērōz, Djāmāsp, était en vie.

Kawādh eût affermi sa puissance et fût devenu assez fort pour refuser le payement du tribut. La domination des Hephtalites sur les Perses dura deux ans (chap. 3—4). Là-dessus Kawādh devint plus impérieux dans son gouvernement et introduisit des innovations. Il promulgua entre autre une loi qui ordonnait, que les Perses devaient avoir commerce commun avec les femmes, ce qui ne plut nullement au grand peuple. C'est pour cela que les Perses se révoltèrent contre Kawādh, le déposèrent et, l'ayant enchaîné, le firent surveiller, et ils élurent roi Walāsh (Blases), frère de Pērōz, parce que Pērōz n'avait pas laissé de postérité masculine [outre Kawādh][1], et la loi ne permettait pas de donner le trône à un homme privé, sauf le cas où la famille royale serait entièrement éteinte. Puis Walāsh rassembla les nobles perses pour tenir conseil avec eux sur le sort de Kawādh. La plupart ne voulaient pas le mettre à mort. Gushnaspdādh (Gusanastades), qui était gouverneur militaire dans la marche voisine du pays des Hephtalites et avait la haute charge d'un *kanārang* (χαναράγγης), montra un de ces coutelets dont les Perses se servaient pour se couper les ongles et remarqua, que ce coutelet, tout petit qu'il fût, était à même d'accomplir une œuvre dont, sous peu, deux myriades d'hommes cuirassés ne pourraient plus venir à bout. Mais les autres grands, sans tenir compte de cet avertissement, décidèrent de faire enfermer Kawādh dans la »Prison de l'Oubli«, appelée ainsi parce qu'il était défendu, sous peine de mort, de mentionner le nom d'une personne qui y était enfermée[2] (chap. 5). La femme de

[1] Encore une erreur: Walāsh était le prédécesseur de Kawādh, et le prince qui fut élu roi après le détrônement de Kawādh, était Djāmāsp, frère de celui-ci.

[2] Ici, Procope rapporte une épisode du temps de Shāpūr II, à savoir le suicide du prince arménien Arsace, qui était enfermé dans la »Prison

Kawādh, qui était très belle, avait accès à son mari [1] et lui apportait la nourriture. Or, le commandant de la prison devint amoureux d'elle et essaya de la séduire, et lorsqu'elle rapporta l'affaire à son mari, il lui ordonna de s'abandonner à cet homme. Le commandant enamouré permit à la femme d'entrer librement chez son mari et d'en sortir, sans que personne eût à s'en mêler. Un ami fidèle de Kawādh, un noble perse qui s'appelait Siyāvash (Seoses), se tenait aux environs de la prison, épiant une occasion de le délivrer. Il fit savoir à Kawādh par l'intermède de la femme, qu'il se tenait prêt avec des chevaux et des hommes à un certain endroit dans la proximité. Alors, un jour, à l'approche de la nuit, Kawādh ordonna à sa femme de changer d'habit avec lui, et s'évada sous ce déguisement. A l'aube du jour, les gardiens regardèrent dans la cellule et y virent une personne portant les habits de Kawādh; ils croyaient donc que Kawādh était là, et ce n'est que plusieurs jours après, que la fraude fut découverte. L'auteur se refuse à rien dire quant au sort de la femme, parce que les indications des Perses à ce sujet sont divergentes. Cependant Kawādh s'était heureusement échappé à l'aide de Siyāvash et, accompagné de son libérateur, il arriva au pays des Hephtalites, dont le roi lui donna sa fille en mariage et mit sous son commandement une très grande armée pour une campagne contre les Perses. Lorsque Kawādh arriva à la marche, ou Gushnaspdādh exerçait son pouvoir, il déclara à quelques-uns de ses amis, qu'il investirait de la charge de kanārang [2] celui qui, le premier,

de l'Oubli«, épisode que nous connaissons en outre du récit de l'historien arménien Faustus de Byzance.

[1] Mais seulement sous contrôle, ce qui ressort du récit suivant.

[2] Au lieu de Gushnaspdādh.

viendrait lui présenter ses hommages ce jour-là. Mais, à peine eut-il prononcé ces mots qu'il s'en repentit, car il se souvint de la loi qui ordonnait que les charges ne fussent données qu'à ceux, à qui chaque dignité appartenait par la droit de la naissance. Mais le hazard voulut qu'un jeune homme de la famille de Gushnaspdādh, Ādhurgundbadh (Adergudunbades) vînt, le premier, lui présenter ses hommages, et ainsi Kawādh put tenir sa parole sans enfreindre la loi. Kawādh regagna son royaume sans difficulté, et Walāsh, abandonné par ses défenseurs, fut pris et aveuglé après avoir régné deux ans. Gushnaspdādh fut exécuté, et Ādhurgundbadh fut investi de sa dignité ; Siyāvash eut la charge d'Artēshtārānsālār (*αδραστα δάραν σαλάνες*), c'est-à-dire »celui qui était le supérieur de tous les grands dignitaires et de toute l'armée«, et il fut le premier et le dernier qui eut cette dignité. Puis Kawādh affermit sa royauté et la maintint sûrement, »car il n'était surpassé par personne en finesse et énergie« (chap. 6).

Peu de temps après, Kawādh demanda un emprunt à l'empereur Anastase pour payer l'assistance militaire des Hephtalites. L'empereur, ayant consulté quelques-uns de ses amis, refusa la demande : il ne serait pas sage de contribuer à fortifier l'amitié entre les Perses et les Hephtalites. A cause de ce refus, Kawādh, secouru par des troupes hephtalites, fit la guerre aux Romains, s'avança dans l'Arménie et prit la ville d'Āmid après un siège prolongé. Plus tard, les Huns ayant envahi le nord de l'empire perse, Kawādh se retira avec son armée pour se tourner contre ce nouvel ennemi. Les Perses rendirent Āmid aux Romains contre la somme de mille livres d'or, et un armistice fut conclu entre le Romain Celer et le spāhbadh des

Perses[1] (chap. 7—9). Kawādh réussit enfin à se rendre maître des »portes caspiennes« infestées par les barbares. L'empereur fit bâtir la forteresse de Daras près de la frontière perse. Kawādh, ayant fini la guerre avec les Huns, éleva des protestations en déclarant que la construction de la forteresse était contraire à la convention, mais l'empereur s'efforça de l'apaiser, partie par des menaces, partie par des protestations d'amitié et en lui donnant des sommes d'argent considérables. Les Perses se tenaient pourtant pour offensés, surtout lorsque l'empereur fit construire une autre forteresse en Arménie, près de la frontière de la Persarménie (chap. 10).

Après l'avénement de l'empereur Justin au trône de Byzance, Kawādh s'occupa de la question de la succession au trône de Perse. Le puiné de ses fils, Djam (Zames), était exclu de la succession, parce qu'il avait perdu un œil. Quant à l'aîné, Kāūs (Kaoses), le père ne l'aimait pas, et il préférait laisser le trône au cadet, Khusrau (Khosroes), dont la mère était la sœur du spāhbadh (Aspebedes). Mais comme Kawādh voyait, que les Perses admiraient Djam à cause de son caractère viril, il craignait, qu'après sa mort, ils ne se révoltassent contre Khusrau, et c'est pour cela qu'il envoya des ambassadeurs à Justin pour lui proposer de faire une paix définitive et lui demander en même temps d'adopter Khusrau comme son fils. L'empereur et son neveu, l'héritier présomptif Justinien, étaient disposés à accepter les propositions, mais le questeur Proclos en dissuada l'empereur, et comme Kawādh, par une nouvelle note, demanda à l'empereur de désigner quelques notables pour conclure la paix avec lui et de lui faire savoir par écrit, de qu'elle manière l'adoption pouvait être réalisée,

[1] Procope a pris le titre de spāhbadh pour un nom propre (Aspebedes).

Proclos recommenda à l'empereur de déclarer, que l'adoption devait se faire »de la manière convenable à un barbare, et il voulait dire par là, que les barbares adoptent des fils, non pas par un document, mais par des armes et par armure.« L'empereur fit rédiger la réponse selon le conseil de Proclos et nomma trois notables pour négocier la paix et l'affaire de l'adoption. Les négociateurs perses étaient Siyāvash et Māhbōdh (Mebodes). Ils rencontrèrent les négociateurs romains à la frontière. Mais comme les Perses élevaient des prétentions sur le pays de Laziké, autrefois Colchis, et que d'autre part, la forme de l'adoption proposée par l'empereur ne plaisait pas aux Perses, les négociateurs se séparèrent, et Khusrau, qui était en route pour la frontière pour se rendre de là à Byzance, retourna en colère à son père.

Après cela, Māhbōdh commença de calomnier Siyāvash auprès de Kawādh en l'accusant, entre autre, d'avoir provoqué à dessein la discussion sur la Laziké et d'avoir ainsi fait échouer la paix. Tout le conseil des Perses se réunit pour juger le procès de Siyāvash, mais il était inspiré plutôt par l'envie que par respect pour la loi. Car les grands jalousaient Siyāvash à cause de la dignité extraordinaire qui lui avait été conférée, et le haïssaient, parce que, étant absolument intègre et respectant la justice au plus haut degré, il était bien plus orgueilleux que les autres grands dignitaires perses, chez qui ce vice semblait inné. Aussi ajouta-t-on d'autres accusations: Siyāvash ne voulait pas vivre selon la manière établie et maintenir les institutions des Perses, mais il révérait des divinités nouvelles, et il avait enterré le corps de sa femme récemment morte, bien que cela fût défendu par les lois des Perses. Les juges condamnèrent Siyāvash à mort, et Kawādh, quoiqu'il semblât inspiré d'une sympathie profonde envers son ami, ne

voulut pas annuler l'arrêt, parce que, dit-il, il ne voulait pas enfreindre les lois des Perses. Siyāvash fut donc mis à mort, et la charge d'artēshtārānsālār fut abolie (chap. 11).

Dans la suite, Kawādh était désireux de forcer les Ibères[1], peuple chrétien qui lui était soumis, à accepter les rites de sa propre religion, et il ordonna à leur roi, Gurgēn (Gurgenes) de faire toutes choses comme les Perses avaient coutume de les faire, et tout particulièrement de ne point faire enterrer les morts, mais de les jeter aux oiseaux de proie et aux chiens. Comme Gurgēn demandait le secours de l'empereur Justin, Kawādh expédia contre lui une armée sous le commandement du général Bōē (Boes), qui avait le titre de wahriz (οὐαρίζης). Le secours militaire que l'empereur avait accordé à Gurgēn étant insuffisant, celui-ci dut s'enfuir à la Laziké. Puis les Romains, sous le commandement de Sittas et de Bélisaire, firent une incursion dans la Persarménie, et c'est à cette occasion que Procope fut attaché à Bélisaire comme conseiller légiste (chap. 12).

Peu de temps après, l'empereur Justin mourut, et sous son successeur, Justinien, la guerre entre la Perse et l'empire byzantin se renouvela. Le général en chef, Pērōz, »dont le titre était Mihrān (μιρράνης[2])« essuya une défaite à Daras, et Kawādh le punit en lui ôtant la coiffure d'or qu'il portait comme une marque d'honneur. Rufinus est envoyé à Kawādh pour proposer des négociations de paix, et le roi répond, que la condition sine qua non est celle, que les Romains tiennent leurs obligations en aidant les Perses à protéger les détroits caspiens contre les barbares et en démantelant la forteresse de Daras. Ces pourparlers

[1] Dans la Géorgie actuelle.

[2] »Mihrān« est en réalité un nom patronymique, nom d'une des grandes familles de Perse.

préalables n'ont pas de suites. Pendant les dernières années du règne de Kawādh, le roi arabe El-Mundir (*Ἀλαμούνδαρος ὁ Σαχιχης*) prête au Perses une assistance précieuse (chap. 13—21). Au milieu de la guerre, Kawādh tombe gravement malade. Il tient conseil avec Māhbōdh, celui des grands avec lequel il entretient les relations les plus intimes, et lui dit, qu'il craint que les Perses ne s'efforcent de renverser ses dispositions. Māhbōdh lui recommande de mettre par écrit sa dernière volonté et lui assure, qu'alors les Perses n'oseront pas s'y opposer. Kawādh établit donc dans son testament, que Khusrau serait le roi des Perses. Māhbōdh rédigea lui-même le testament, et immédiatement après Kawādh mourut. Kāūs éléva des prétentions au trône, mais Māhbōdh déclara, que personne ne pouvait prendre possession du pouvoir royal sans le consentement des grands dignitaires; puis Māḥbōdh, dans l'assemblée des grands dignitaires, fit la lecture du testament de Kawādh, et comme ils se rappelaient les vertus de Kawādh, ils déclarèrent Khusrau roi des Perses.

Agathias. — L'abrégé de l'histoire de Kawādh que nous donne Agathias (mort environ en l'an 582) vers la fin du quatrième livre de son Histoire du règne de Justinien (IV. 27-30) est pour nous d'une valeur toute particulière, parce qu'il a pour source, il le dit lui-même, les annales royales conservées dans les archives de Ctésiphon. A la demande d'Agathias, Sergius l'interprète, que le roi Khusrau admirait comme le plus savant de tous les interprètes des deux royaumes, s'était adressé aux directeurs des archives royales en les sollicitant de lui faire voir les annales, et en ayant obtenu la permission, il avait noté les noms des rois de Perse, leurs règnes et leurs actes les plus importants, et ces extraits, il les avait traduits en grec et remis à Agathias.

Ayant mentionné le règne de quatre ans de Walāsh (Obalas), Agathias continue: »Après lui, Kawādh (Kabades), fils de Pērōz, prit les rênes du gouvernement dans l'empire des Perses. Il eut beaucoup de guerres avec les Romains et gagna aussi bien des victoires sur les voisins barbares, et aucun temps ne s'écoula sans qu'il n'y fût impliqué dans des troubles et des dangers. Il était dur et intraitable avec ses sujets et disposé à ébranler l'ordre établi, à révolutionner la vie des citoyens et à bouleverser les mœurs anciennes. On raconte qu'il avait aussi établi par une loi, que les femmes devaient se donner aux hommes sans distinction aucune, non pas, je pense, selon le raisonnement de Socrate et de Platon ou ayant égard à l'utilité qu'on pourrait déduire de cet argument, mais de telle sorte qu'il serait permis à chacun d'avoir commerce avec quelle femme il voulait, même si elle était mariée avec un autre et vivait seule avec lui. Aussi péchait-on souvent sur ce point avec la sanction de la loi, bien que les satrapes fissent voir ouvertement leur indignation et fussent d'avis que cet opprobre n'était pas à supporter. Et cette loi fut la cause principale des machinations insidieuses contre lui-même, et de sa déposition. Car une conspiration fut faite, et tous se révoltant contre lui, ils le détrônèrent dans le onzième an de son règne, le jetèrent dans le château de l'Oubli et donnèrent le pouvoir royal à Djāmāsp (Zamasphes), qui était également le fils de Pērōz et était connu, d'ailleurs, comme un homme doux et juste. Et ainsi ils croyaient que tout était bien arrangé pour eux et pensaient qu'à l'avenir il leur serait possible de vivre en paix. Mais peu de temps après, Kawādh s'échappa de la prison, soit que cela se fit, comme le dit Procope, de cette façon, que sa femme le secondait dans la tromperie et dé-

sirait même subir la mort pour lui, ou par quelque autre procédé. En tout cas il s'échappa de la prison et se rendit chez les Hephtalites [1] et sollicita l'assistance de leur roi. Le roi des Hephtalites en réfléchissant sur l'incertitude et l'instabilité du sort, l'accueillit avec beaucoup d'amabilité et ne cessait pas de le consoler et d'adoucir son chagrin, d'abord avec des paroles amicales et un encouragement convenable, par lesquels il lui fortifiait l'âme pour l'attente de meilleures circonstances, et en outre par une bonne table, en buvant amicalement à sa santé, en lui donnant des habits précieux et en s'acquittant abondamment des obligations de l'hospitalité envers lui; et après peu de temps il donna même sa fille en mariage à son hôte et le renvoya à sa patrie en lui donnant une armée assez grande pour assurer son retour, afin qu'il renversât ses adversaires et reconquît son pouvoir d'autrefois.... Aussitôt son retour, il recouvra son royaume sans effort ni danger, comme s'il ne l'eût jamais quitté, le trône étant libre et l'attendant pour ainsi dire; car Djāmāsp renonça volontairement au trône royal et crut faire mieux en abandonnant le pouvoir royal, dont il avait joui pendant quatre ans, et en renonçant à ses désirs ambitieux, préférant ainsi de vivre en sécurité, et de cette manière sa résolution sage prévint la compulsion. Mais Kawādh, qui était devenu alors bien plus puissant qu'auparavant, posséda depuis ce temps la royauté pendant trente ans, outre les premiers onze ans, de sorte qu'il vécut avec le pouvoir royal en tout quarante et un ans.« — Agathias passe sous silence les autres événements du règne de Kawādh, parce que d'autres savants en ont donné une relation exacte. C'est Procope, avant tous, qu'il a en vue.

[1] Agathias emploie la forme singulière *Νεφθαλίτης*.

Malala (première moitié du 6e siècle[1]): »En même temps[2] la doctrine des Manichéens avait poussé de nouveau dans les pays perses. Lorsque le roi des Perses en eut nouvelle, il se mit en colère, et les mōbadhs[3] des Perses de même. Car les Manichéens avaient choisi un évêque, dont le nom était Indarazar. Alors le roi, ayant arrangé une audience publique, ordonna de saisir tous les Manichéens avec leur évêque, et quand ils eurent été amenés, il donna un ordre à l'armée, qui était prête, et les soldats massacrèrent avec l'épée tous les Manichéens et leur évêque avec son clergé, et ils furent tués tous sous les yeux du roi. Il confisqua en outre leurs biens et laissa leurs églises aux Chrétiens et ordonna en même temps, par une lettre circulaire qu'il fit envoyer partout de son royaume, que si un Manichéen était saisi, il devait mourir sur le bûcher. Il fit brûler tous leurs livres. Voilà ce que raconte le Bastagar (*Βαστανάριος*) des Perses qui, ayant reçu le baptême, eut le nom de Timothée.«

Théophanes (m. en 818[4]) ».... Mais Kawādh, fils de Pērōz, roi des Perses, fit tuer en une seule journée bien des myriades de Manichéens avec leur évêque Indazares et avec les conseillers perses qui adhéraient à leur foi. Car les Manichéens, qui avaient instruit son troisième fils, nommé Phthasuarsan, que lui avait donné sa propre fille Sambyke, et l'avaient attiré à leur doctrine, lui envoyèrent

[1] I.-P. Migne, Patrologia. Series Graeca, t. 97, p. 653.

[2] C.-à-d. sous l'empereur Justinien.

[3] *ἀρχιμάγοι*.

[4] Chronographia, I.-P. Migne, Patrologia. Series Graeca, t. 108, p. 396. Ici les évènements en question sont placés sous l'année 516; selon M. Nöldeke (Tab. p. 465), Théophane les donne sous l'année 522—23. Dans les deux cas, la date est fausse. »Bekanntlich setzt Theophanes die Ereignisse nicht selten in falsche Jahren« (Nöld. Tab. p. 466). L'extermination des Mazdakites eut lieu en 528 ou 529.

le message suivant: »Ton père est devenu vieux. S'il lui arrivait de mourir, les mōbadhs (ἀρχιμάγοι) prendraient pour roi un de tes frères, afin que leurs idées triomphassent. Par nos prières nous pourrons persuader à ton père de déposer la couronne et de te nommer roi en son lieu, de sorte que tu puisses affermir partout la foi des Manichéens.« Il promit d'agir ainsi, s'il eût le pouvoir royal. Lorsque Kawādh en eut nouvelle, il ordonna de convoquer une audience publique pour faire roi, ainsi dit-il, son fils Phthasuarsan. Il commanda à tous les Manichéens d'assister à l'audience avec leur évêque, leurs femmes et leurs enfants, et il fit appeler aussi le mōbadhān mōbadh (ἀρχιμάγος) Glonazes et les autres mōbadhs (μάγοι) et en outre Bazanes, évêque des Chrétiens, pour qui Kawādh avait de l'amitié, parce qu'il était un médecin habile; et, s'adressant aux Manichéens, il dit: »La religion que vous professez me plaît, et je veux céder, de mon vivant, le pouvoir royal à mon fils Phthasuarsan. Rangez-vous donc de côté pour le choisir roi.« Rendus hardis par ses paroles, ils se séparèrent en pleine confiance du reste de l'assemblée. Puis Kawādh, ayant fait entrer les soldats, les fit massacrer tous par l'épée avec leur évêque sous les yeux du mōbadhān mōbadh et de l'évêque des Chrétiens. Ensuite il ordonna par des lettres circulaires, qu'il faisait envoyer partout dans son royaume, que tous les Manichéens qui seraient trouvés devaient être arrêtés et mourir sur le bûcher, leurs biens devaient être confisqués au profit du trésor royal et leurs livres brûlés.« [1]

[1] Le massacre des »Manichéens« est raconté très brièvement par Cedrenos (Migne, Patrologia. Series Graeca, t. 121. p. 695) et Zonaras (Annal. lib. 14. 5; Migne, Patrologia. Series Graeca. t. 134, p. 1230). La même relation se trouve dans la traduction arménienne de Michel le Syrien (Patkanian, Journal asiatique, 6ᵉ série, t. 7, p. 179), où Phthasuarsan a été confondu avec son frère Khusrau.

2. Sources pehlvies, arabes et persanes.

Tradition théologique zoroastrienne.

C'est à cette catégorie qu'appartiennent le peu d'indications relatives au mouvement mazdakite en langue pehlvie qui nous sont parvenues. Il s'agit d'abord de trois petites notices, dont une se trouve dans le commentaire pehlvi du Vendīdād (Vidēvdādh), conservé jusqu'à nos jours, ouvrage post-sassanide, mais compilé de commentaires datant du temps des Sassanides. Les deux autres se trouvent dans le Bahman Yasht, traité prophétique de date assez récente[1]; la première est une citation d'après des commentaires pehlvis perdus, et la seconde remonte sans doute à la même source.

Dans un passage du texte avestique du Vendīdād (4. 49) il est question de ceux qui combattent Astōvidhōtu (pehlvi Astvidhāt), démon de la mort; parmi ceux-ci est »celui qui combat l'hérétique impur qui s'abstient du manger.«[2] Le commentaire pehlvi[3] y ajoute l'explication suivante: »celui qui combat l'hérétique impur qui amène, par violence, les hommes à ne pas manger, tel que Mazdak, fils de Bāmdādh, qui .....[4] et abandonnait les hommes à la faim et à la mort, celui-là combat Astvidhāt.«

Bahman Yasht, I. 6-8[5]: »Il a été déclaré dans les commentaires du Wahman Yasht, du Hōrvdādh Yasht et

[1] Selon E. W. West, le Bahman Yasht daterait du 12e siècle de notre ère.

[2] En tout cas, le passage en question a été compris ainsi par les Parses.

[3] § 141.

[4] Le texte est probablement corrompu.

[5] West, Pahlavi Texts I, p. 193 sq. Le texte pehlvi se trouve cité dans une note de l'édition du Dēnkard de Peshotan (XII, p. 34, note 1).

du Āshtādh Yasht[1] que, pendant ce temps-là, le maudit Mazdak, fils de Bāmdādh, qui est en opposition à la religion, fait son apparition et lutte contre ceux qui suivent la religion de Dieu. Et Khusrau Anōsharwān fit appeler en sa présence ....[2], fils de Māhdādh et Nēwsāhpūhr et Dādh-Hormuzd, qui étaient des dastwars[3] d'Azerbeidjan, et Ādhur-Farrughbagh, homme sans fraude, et Ādhurbadh, Ādhur-Mihr et Bakhtāfrīdh, et il leur demanda une promesse, à savoir: »Ne tenez pas cachés ces Yashts, et n'enseignez pas le commentaire sinon parmi vos relations.« Et ils donnèrent cette promesse à Khusrau.«

Dans le Bahman Yasht, II. 22[4] est mentionné »la période d'acier«, à savoir »le règne du roi Khusrau, fils de Kawādh, lorsqu'il tient éloigné de cette religion le maudit Mazdak, fils de Bāmdādh, qui reste ennemi de la foi, tout comme les [autres] hérétiques.«

Il y a encore, dans la littérature pehlvie quelques allusions au Mazdakisme, dans lesquelles Mazdak n'est pas nommé par son nom.

Dēnkard, IV. 28[5], Khusrau, roi des rois, fils de Kawādh est mentionné comme celui, par qui »l'hérésie et la tyrannie avait été pleinement combattues et vaincues«, et »l'information et la bonne observation redoublée avaient été abondamment augmentées par une déclaration de la part

[1] Le Wahman Yasht avestique n'existe plus; le Hōrvdādh (Khūrdād) Yasht est le Yasht 4, l'Āshtādh Yasht le Yasht 18.

[2] Il semble qu'un nom soit tombé ici; il est possible, pourtant, qu'on doit lire: »Et Anōsharwān fit appeler Khusrau, fils de Māhdādh . . .«

[3] Le dastwar ou dastūr semble avoir été, du temps des Sassanides, un prêtre qui s'occupait surtout de l'étude des questions théologiques et juridiques, et à qui l'on s'adressait pour la décision en cas douteux. (Voir Arthur Christensen, L'Empire des Sassanides, p. 65).

[4] West, Pahlavi Texts, I, p. 201.

[5] Éd. de Madan, I, p. 413; West, Pahlavi Texts, IV, p. 415; dans l'édition de Peshotan (tome IX, p. 457) c'est le chap. 21 du IVe livre.

de la religion relative à toute sorte d'hérésie chez les quatre classes de la société.« [1]

Dēnkard, VII. 7. 21. [2] Ici il est question d'un des adversaires de la religion, d'un hérétique des hérétiques, qu'on a nommé »celui qui ressemble à Mazdak.«

Il reste douteux, si d'autres passages, comme I. 4. 17 et II. 1. 12 des Épitres de Manushtchihr, contiennent des allusions à Mazdak.

Le manuscrit no. 29 de la bibliothèque de l'Université de Bombay contient, entre autres, une rivāyat persane en vers, dans laquelle l'histoire de Mazdak et du roi Anōsharwān est racontée en 619 distiques [3], mais cette rivāyat, qui a été écrite en 1616 de notre ère, n'a pas été publiée, et aucun détail ne m'en est connu.

La Chronique royale sassanide.

Les plus anciennes expositions arabes et persanes de l'histoire de Perse avant l'Islam qui sont conservées de nos jours remontent, comme l'a démontré M. Nöldeke [4]) à une source principale, la chronique pehlvie semi-officielle, qui à été achevée vers la fin de la période sassanide, probablement sous Yazdgard III, et dont le titre pehlvi, Khwadhāīnāmagh (»livre des souverains«) est rendu en arabe par Siyar-el-mulūk (»vies des rois«), en persan par Shāhnāmäh (»livre des rois«). Parmi les traductions arabes du Khwadhāīnāmagh, la plus connue était celle donnée par Ibn-el-Muqaffa' (mort environ en 760

[1] Sur les quatre classes de la société zoroastrienne, voir »L'Empire des Sassanides«, p. 19.

[2] Éd. de Madan, II, p. 553; West, Pahl. Texts, V, p. 88.

[3] Voir West dans le »Grundriss der Iranischen Philologie«, II, p. 128.

[4] Tab., introduction, p. XIV sqq.; Grundriss der Iran. Philologie, II, p. 141 sqq.

de notre ère), Persan zoroastrien converti à l'Islam, auteur érudit et actif, qui a traduit en arabe aussi une quantité d'autres livres pehlvis. Malheureusement non seulement le Khwadhāīnāmagh pehlvi, mais aussi la traduction d'Ibn-el-Muqaffaᶜ sont perdus, et c'est le cas également d'une série d'autres traductions arabes de la chronique sassanide, de l'existence desquelles nous sommes renseignés par des auteurs arabes postérieurs, surtout par Ḥamza Isfahanī (Annales, composées en 961). Selon la théorie de M. Nöldeke, les Siyar-el-mulūk d'Ibn-el-Muqaffaᶜ étaient la traduction de première main sur laquelle reposaient toutes les autres Siyar-el-mulūk dont Ḥamza nous a nommé les auteurs, tandis que la source principale du récit des faits et gestes des anciens rois de Perse qu'a donné Firdausī dans son Shāhnāmäh était une traduction persane du Khwadhāīnāmagh indépendante de celle d'Ibn-el-Muqaffaᶜ. Cette théorie est à modifier, après que le savant russe, le baron V. Rosen a examiné de nouveau la question dans un mémoire écrite en russe, »Sur la question des traductions arabes du Khwadhāīnāmagh« (1895). Les résultats des investigations sagaces de Rosen peuvent se résumer ainsi: Les sources mentionnées à côté d'Ibn-el-Muqaffaᶜ par Ḥamza et d'autres chroniqueurs arabes sont probablement, il est vrai, toutes postérieures à celui-ci, mais elles ne dépendent pas exclusivement ou spécialement d'Ibn-el-Muqaffaᶜ, bien que quelques-uns des auteurs se soient servi, entre autre, de sa traduction. Il y a eu parmi les sources en question des traductions indépendantes de l'original pehlvi; et bien que le renom d'Ibn-el-Muqaffaᶜ ait éclipsé, à la longue, celui des autres traducteurs, rien n'indique que, par exemple au temps de Ḥamza, on lui ait donné la préférence. Les sources mises à contribution par Ḥamza

peuvent être divisées, d'accord avec la caractéristique qu'en donne Ḥamza lui-même, en trois classes: 1) les traducteurs, à savoir Ibn-el-Muqaffaʿ, Muḥammad ibn el-Djahm el-Barmakī et Zadōē ibn Shāhōē el-Isfahānī, ont reproduit le texte du Khwadhāīnāmagh d'une façon passablement correcte, bien qu'avec des omissions, des réductions et des arrangements parfois arbitraires; 2) les traducteurs-compilateurs, Muḥammad ibn Bahrām ibn Miṭyār el-Isfahānī et Hishām ibn Qāsim el-Isfahānī, ont inséré, dans leurs traductions, des épisodes historiques et légendaires tirés d'autres livres pehlvis; 3) les »rédacteurs«, Mūsā ibn ʿĪsā el-Kisrawī et le mōbadh Bahrām ibn Mardānshāh, ont comparé les différentes traductions du Khwadhāīnāmagh, et, en usant d'émendations hardies, en ajoutant des récits empruntés à d'autres ouvrages littéraires, en inventant des traits nouveau pour expliquer le désaccord dans les sources, ils ont essayé de reconstruire le texte original, essai dont on peut deviner le résultat. Un de ces rédacteurs, le mōbadh Bahrām, avait examiné, Ḥamza nous le dit, plus de vingt copies [des traductions arabes] du Khwadhāīnāmagh, et l'autre, el-Kisrawī, de la méthode critique duquel Rosen donne des exemples terribles, n'a pas trouvé deux textes qui s'accordaient l'un avec l'autre.[1] Chez Bīrunī, Balʿamī et autres nous trouvons des noms d'autres traducteurs ou rédacteurs de l'ancienne chronique. Enfin, Rosen fait la critique de la préface anonyme et relativement récente du Shāhnāmāh de Firdausī, sur laquelle se fonde la théorie, que la source principale de Firdausī serait une traduction en prose de la chronique pehlvie, indépendante des

[1] Il ressort d'un passage de la chronique de Ḥamza (ed. Gottwald, p. 21, traduct. p. 14) qu'el-Kisrawī s'est servi d'un »grand livre de Siyar[-el-mulūk]« et d'un »petit livre de Siyar«, dont les indications chronologiques divergeaient entre elles.

traductions arabes, et émet, avec une certaine réserve, l'hypothèse que la source principale persane de Firdausī dérive des mêmes sources arabes qu'ont suivi les chroniqueurs arabes dont les ouvrages subsistent.

Il est à supposer, que l'auteur ou les auteurs du Khwadhāīnāmagh pehlvi a mis à contribution les mêmes annales royales sassanides, dont Agathias nous a donné un petit extrait, ou, en tout cas, se sont servi de sources qui remontent à ces annales[1]; mais il est bien probable, que ces matières ont été suppléées, déjà dans l'original pehlvi, par des traditions populaires. Comme M. Nöldeke l'a démontré plusieurs fois dans les commentaires de sa traduction de Ṭabarī, une forte tendance à juger les rois sassanides du point de vue de la haute noblesse et du clergé zoroastrien s'est fait valoir dans le Khwadhāīnāmagh.

Malheureusement, les chroniqueurs arabes et persans dont nous possédons les ouvrages n'indiquent leur sources directes que dans quelques rares cas. Aussi ne sommes nous pas à même de dire, en étudiant l'histoire de Kawādh, de laquelle des traductions ou rédactions perdues dérivent les récits des auteurs individuels. Nous constatons que tous les auteurs qui indiquent le nombre des années du régne de Kawādh suivent la chronologie du »petit livre de Siyar« mentionné par el-Kisrawī en lui donnant 43 ans de règne, y compris l'interrègne de Djāmāsp[2], mais cette constatation ne nous est utile en rien, parce que nous ne savons pas ce que c'est que le petit et le grand livre des Siyar.

Une étude comparative des plus anciennes relations arabes et persanes concernant l'histoire de Kawādh et du

[1] A comparer Nöld. Tab., introduction, p. XVI.

[2] El-Maqdisī seul a 42 ans, et Firdausī, selon son habitude, a arrondi le nombre en 40.

Mazdakisme qui nous sont parvenues nous apprendra bientôt, que leurs auteurs se sont comportés avec leurs sources maintenant perdues de la même manière dont celles-ci en ont usé avec l'original pehlvi perdu. Il y en a qui suivent une seule source assez fidèlement, d'autres donnent les relations divergentes l'une après l'autre, ce qui n'exclut pas des essais d'émendation (Ṭabarī), d'autres encore combinent des récits tirés de sources différentes pour en faire une narration continue. Il s'ensuit du caractère de nos matériaux qu'il est souvent difficile ou impossible de décider si une telle rédaction combinée est l'œuvre de l'auteur même dont nous examinons la relation, ou s'il l'a trouvée déjà dans sa source. Le cas est clair là seulement, où deux ou plusieurs de nos auteurs, qui ne dépendent pas l'un de l'autre, présentent la même combinaison arbitraire.

En désignant du mot de »tradition du Khwadhāīnāmagh« chaque narration qui se trouve dans nos sources, qui remonte en dernier ressort au Khwadhāīnāmagh, qu'elle soit plus ou moins remaniée, altérée ou amplifiée, nous essaierons de dégager les différentes traditions du Khwadhāīnāmagh qui se trouvent dans nos sources. En classifiant les relations selon leurs conceptions différentes de la filiation des événements sous le règne de Kawādh et des rapports de celui-ci avec le mouvement mazdakite, nous distinguerons quatre lignes de tradition.

I. Kawādh est un roi énergique. Il est détroné par suite de l'exécution du grand seigneur Sōkhrā et délivré de la prison par la ruse de sa sœur. Les Mazdakites ne sont mentionnés qu'en relation avec le règne de son fils Khusrau.

Cette ligne de tradition est représentée par Yaʿqūbī[1]

[1] Ed. Houtsma, I, p. 185.

(dernière moitié du 9e siècle de notre ère) et par quelques parties de la narration de Tabarī (mort en 923) que je désignerai par Tab. B et C.[1] Tab. B ne commence qu'au détrônement de Kawādh. Dans le résumé suivant je suis le récit abrégé de Yaʿqūbī en le suppléant par celui plus détaillé de Tabarī.

Kawādh monte sur le trône comme mineur, et le puissant Sōkhrā gouverne en son nom. Devenu adulte, Kawādh ne peut plus supporter la tutelle de Sōhkrā; il le fait tuer et donne à Mihrān la première place dans l'État (Tabarī a plus de détails: Kawādh fait appeler le généralissime de l'empire[2], Shāpūr de Raï de la famille des Mihrān, avec ses troupes, et avec l'aide de cet homme il se délivre de la tutelle de Sōkhrā, qui est arrêté et puis mis à mort. Voilà l'origine d'un proverbe populaire: »Le vent de Sōkhrā a cessé de souffler et un vent a soufflé vers Mihrān«). Alors les Perses détrônèrent Kawādh et l'emprisonnèrent, et ils firent roi son frère Djāmāsp. La sœur de Kawādh voulut le voir dans la prison, mais le commandant de la prison le lui refusa. Cependant il désirait la posséder. Elle disait avoir ses règles[3], et alors il lui fut permis d'entrer chez Kawādh. Y étant restée pendant toute la journée, elle roula son frère dans un tapis et le fit porter ainsi au dehors de la prison sur le dos d'un domestique vigoureux. (Tab.: au commandant qui demandait ce que c'était que cela, elle répondit que c'était un tapis souillé par elle pendant ses règles, et qui devait être purifié). Ainsi s'évada Kawādh et s'enfuit

[1] Tab. B = éd. de de Goeje, p. 885, lignes 7—18, et p. 886, l. 20 à p. 888, Tab. Nöld. p. 139, ligne 1 à p. 141, l. 2, et p. 144, l. 2 à p. 147. — Tab. C = éd. de de Goeje, p. 893—894, Tab. Nöld. p. 153—155.

[2] L'Erān-Spāhbadh.

[3] Le commerce charnel avec une femme qui avait ses règles était un péché capital selon la loi zoroastrienne.

au roi des Hephtalites. En chemin il logea chez un homme de la ville d'Abrshahr[1] (Tab.: un des habitants les plus distingués), et ici il avait une aventure d'amour avec une jeune fille qui lui avait été procurée par son hôte (Tab.: la jeune fille était la fille de son hôte). Après un séjour d'un an chez le roi des Hephtalites, il reçut de celui-ci une armée pour reprendre son royaume. En retournant en Perse il retrouva à Abrshahr la jeune femme, qui avait mis au monde un fils. Kawādh lui donna le nom de Khusrau Anōsharwān (Tab.: il prit avec lui la mère et le fils). Puis il avança victorieusement et reprit possession de son royaume, et lorsque son pouvoir fut affermi, il attaqua Byzance et conquit des villes et des côtes (Tab.: conquit Āmid en Mésopotamie et emmena les habitants prisonniers). Enfin il céda le pouvoir royal à son fils Anōsharwān (Tab.: désigna Khusrau comme son successeur et dressa à cet effet un document auquel il apposa son sceau) et lui donna en mourant de bons conseils et des admonitions.[2] Khusrau Anōsharwān, étant devenu roi, tua Mazdak, qui avait proposé la doctrine, que tous les hommes avaient un droit égal à la propriété et aux femmes, et il tua également Zarādusht, fils de Khurraghān, parce qu'il avait introduit de nouvelles doctrines dans la religion de Zoroastre, et il tua les adhérents de ces deux hommes.

Sur ce dernier point, Tab. C reproduit la source commune avec plus de détails: »Lorsque Khusrau eut affermi son pouvoir, il anéantit la religion qui avait été fondée au sein du Zoroastrisme par un imposteur de Fasā du nom

[1] Autre nom de Nichapour.

[2] C'est probablement une allusion à quelque traité pehlvi contenant les admonitions religieuses et morales de Kawādh. Un traité de cette espèce, qui renferme les admonitions de Khusrau Anōsharwān mourant à son peuple, a été conservé jusqu'à nos jours.

de Zarādusht, fils de Khurraghān. Les hommes s'étaient joints à cette hérésie et elle était devenue puissante. Un de ceux qui propageaient la doctrine parmi le menu peuple était un homme originaire de Maḏariya (?) qui s'appelait Mazdak, fils de Bāmdādh. Une des choses qu'il ordonna aux hommes et leur recommanda instamment était la communauté de la propriété et de la famille, et il disait que cela était une action de piété qui plaisait à Dieu et serait récompensée par lui par la plus belle des récompenses; quand même ces prescriptions et exhortations religieuses n'existeraient pas, la bonne façon d'agir, qui plaisait à Dieu, consistait à l'aide mutuelle. Il excita par là le bas peuple contre les hommes d'un rang élevé, et des vilains de toute sorte se mêlaient avec les gens d'un sang pur, et il fut rendu facile pour ceux qui aspiraient à la propriété d'autrui de s'en emparer, pour les aggresseurs de commettre des violences et pour les adultères de satisfaire leurs désirs et de s'unir aux femmes les plus nobles, à qui ils n'avaient pu oser aspirer, et tous les hommes étaient tombés dans un malheur commun sans exemple jusqu'alors. Mais Khusrau défendit aux hommes de suivre aucunes des prescriptions nouvelles données par Zarādusht, fils de Khurraghān, et par Mazdak, fils de Bāmdādh, abolit leur hérésie et tua un grand nombre des hommes qui y adhéraient et n'y voulaient pas renoncer malgré sa défense; il tua aussi quelques Manichéens, et il rétablit la religion des Zoroastriens telle qu'elle avait toujours été suivie par eux.«

II. Kawādh, détrôné et emprisonné par les Mazdakites, est délivré et restauré par Zarmihr, fils de ce Sōkhrā qu'il avait fait tuer. Les Mazdakites sont exterminés après sa mort par son fils Khusrau.

Appartiennent à cette ligne de tradition les relations données par Eutychius (Saʿīd ibn el-Baṭrīq), patriarche chrétien d'Alexandrie (m. en 929) et Ibn Qutaïba (m. en 889), deux passages des annales de Ṭabarī, Tab. A et D [1], ensuite Muṭahhar ibn Ṭāhir el-Maqdisī (Livre de la Création et de l'Histoire, composé en 966), Masʿūdī (m. environ en 956) et Ḥamza Isfahānī). En lisant Tab. A, j'ai eu l'impression, que cette relation était composée de deux récits distincts, dont l'un (α) va jusqu'à la page 885, ligne 5 de l'édition, page 138, ligne 13 de la traduction, l'autre (β) contient le reste du passage en question. Chez Eutychius nous trouvons une composition analogue, et ici il n'y a pas de doute qu'il s'agit de deux récits distincts, car non seulement les deux pièces (α = pages 126—133, β = pp. 174—181 de l'édition d'Oxford 1659) sont séparées par une série de relations sur d'autres sujets, mais elles diffèrent l'une de l'autre dans la forme des noms propres de Sōkhrā et de Zarmihr. [2] Il s'en suit que la combinaison des deux récits a existé dans la source commune mise à contribution par Eutychius et Ṭabarī. Je commence par résumer la narration d'Eutychius, qui, somme toute, a suivi le plus fidèlement la source commune.

α. Sōkhrā retourne en Perse après une expédition contre le roi des Hephtalites, qu'il a forcé à rendre le butin et les prisonniers tombés entre ses mains dans le désastre de Pērōz. Walāsh et Kawādh se disputent le trône. Walāsh a le dessus, et Kawādh, accompagné de Zarmihr, fils de Sōkhrā, se rend chez le khākān des turcs dans le Khora-

[1] Tab. A = édition, p. 883 à 885, ligne 5, et p. 885, l. 19 à p. 886, l. 18; Nöldeke, p. 135 à 138, ligne 13, et p. 141, l. 5 à p. 142 en bas. — Tab. D = éd., p. 896—898; Nöldeke, p. 162—164.

[2] α: Sōkhrān et Zarmihr, β: Sōākhar et Burzmihr.

san pour implorer son assistance.[1] En chemin il fait halte à Abrshahr, où Zarmihr lui procure un rendez-vous avec la fille d'un homme noble, avec le consentement des parents de celle-ci. Lorsque, après le départ de Kawādh, la mère fait à sa fille des questions sur son mari inconnu, elle répond, qu'il portait un pantalon brodé d'or, d'où la mère conclut qu'il doit être de famille royale. Après un séjour de quatre ans chez le khākān, Kawādh reçoit de celui-ci une armée, avec laquelle il retourne en Perse. A Abrshahr il retrouve la jeune femme, qui s'appelle Yābūdukht (?)[2], avec son fils, âgé de trois ans, et prend avec lui la mère et l'enfant. Walāsh étant mort pendant ce temps-là, Kawādh prend possession de l'empire. Il laisse à Sōkhrā et à Zarmihr le soin des affaires du royaume, fonde plusieurs villes, fait creuser des canaux, construire des ponts etc. Lorsqu'il a régné dix ans, une disette se déclare, et les sauterelles causent une calamité publique. Puis Kawādh fait la guerre aux Romains, prend et détruit la ville d'Āmid.

β. Les Perses sont mécontents de Kawādh et en veulent à sa vie, mais la peur de Sōkhrā les retient. C'est pour cela qu'ils ne cessent pas de rendre celui-ci suspect aux yeux du roi, jusqu'à ce qu'il le fasse tuer. Cela fait, Mazdak et ses adhérents s'attaquent à Kawādh. La doctrine soutenue par Mazdak était la suivante: »Dieu a créé des moyens de subsistance sur la terre, afin que tu les distribues également entre les hommes, de sorte qu'un n'ait pas plus qu'un autre. En effet, les hommes ont usé de violence

[1] Ce n'est qu'au milieu du 6e siècle que les Turcs s'avancent jusqu'aux frontières de la Perse: vers 554 ils écrasent le royaume des Hephtalites. Voir Marquart, Ērānšahr, p. 64.

[2] La vraie forme est probablement Nēwāndukht.

l'un envers l'autre, chacun voulant satisfaire ses besoins au dépens de son frère. Mais nous voyons cet état de choses, et nous ôtons aux riches [leur opulence] pour le bien des pauvres, et nous rendons aux indigents le superflu des riches. Si quelqu'un possède un superflu en propriété, femmes, esclaves et mobilier, nous le lui enlevons et le rendons égal aux autres, de sorte que personne ne puisse prétendre à avoir plus qu'un autre.« Ils commencèrent donc de s'emparer des maisons, des femmes et des biens des gens, et ils furent puissants et enfermèrent Kawādh à un endroit dont personne ne pouvait approcher, et firent roi à son lieu un des frères de sa mère qui s'appelait Djāmāsp.[1] Mais Zarmihr s'allia avec quelques autres grands seigneurs perses, tua un grand nombre des Mazdakites et ramena Kawādh sur le trône, Djāmāsp étant chassé. Mais les Mazdakites survivants continuèrent d'exciter Kawādh contre Zarmihr, jusqu'à ce qu'il le fît tuer. Il en résulta des troubles et des révoltes dans le royaume, et Kawādh se repentit d'avoir tué Sōkhrā et son fils. Puis Kawādh mourut et Khusrau Anōsharwān fut son successeur. Il chassa les Mazdakites du royaume et rendit aux possesseurs primitifs ce qui leur avait été enlevé par les Mazdakites. »Il confisqua ce à quoi il n'y avait pas d'héritier légitime pour l'employer à réparer les dégâts et à reconstruire ce qui avait été détruit. Il examina le cas de celui qui avait été dépouillé de sa maison et de sa terre, et les lui rendit, et si l'un avait enlevé une femme, il la lui reprit et lui ordonna en même temps de payer à celle-ci la dot double, à l'exception du cas, où il lui était égal en rang, car en ce cas il devait la prendre légitimement pour femme. Mais si elle avait un mari légitime, le ravisseur

[1] Le nom est altéré dans le texte.

devait donner au mari une somme qui égalait la dot qu'elle avait reçue à son mariage, et le mari pouvait alors la reprendre s'il voulait. Ce qui détermina Khusrau à ne pas punir davantage les hommes qui avaient commis des forfaits était l'égard pour le menu peuple et le désir de ne pas lui nuire. Il donna ordre, en outre, de faire compter les familles des grands seigneurs [1] et des nobles [2], dont les pères avaient péri et qui, par suite, étaient tombées en détresse et dans la misère, et d'examiner, combien il y avait dans ces familles-là d'orphelins et de veuves, et à ceux-ci il leur donna ce qui était nécessaire pour vivre; il fit instruire, d'autre part, les fils dont les pères avaient péri dans les professions pour lesquelles ils avaient des dispositions naturelles, et quant aux filles, il les maria à des hommes riches de leur propre rang. Il ordonna en outre d'examiner ce qui avait été détruit en demeures et en champs à cause de la situation de contrainte dans laquelle s'étaient trouvés les possesseurs et qui les avait mis hors d'état de les conserver en maintenant les constructions d'irrigation et les canaux qui devaient y conduire l'eau des rivières. On aida les possesseurs en leur donnant les moyens de rétablir leurs affaires avec de nouveaux bestiaux et en prenant soin des villages qui avaient été détruits, et il fit construire des forteresses à des endroits exposés.«

Les relations d'Ibn Qutaïba et de Tabarī A+D s'accordent généralement avec celle d'Eutychius quant à la filiation des événements et aux détails du tableau. Cependant il y a des divergences. Ibn Qutaïba [3] présente la chute de

[1] ahlu-l-buyūtāt, c.-à-d. vispuhrān, voir mon livre »l'Empire des Sassanides«, p. 23 sqq.

[2] al-ashrāf, c.-à-d. āzādhān, voir »L'Empire des Sassanides«, p. 44 sq.

[3] Handbuch der Geschichte, herausg. v. Wüstenfeld, p. 328.

Sōkhrā comme le résultat de l'influence de Mazdak sur Kawādh, qu'il caractérise en termes exprès comme un roi faible et borné; parmi les Mazdakites il y en avait qui désiraient les femmes de Kawādh, d'autres en voulaient à sa vie, et c'est pour cela qu'ils le poussaient à faire tuer Sōkhrā. Ayant oublié de raconter le détrônement et l'emprisonnement de Kawādh, l'auteur continue: »Puis le fils de Sōkhrā[1] et ses adhérents parmi les nobles attaquèrent les Mazdakites et tuèrent Mazdak et un grand nombre de ses adhérents et ramenèrent Kawādh au pouvoir royal. Ensuite on le calomnia, lui et sa famille, jusqu'à ce que Kawādh le fît tuer, mais alors le pouvoir de celui-ci fut désorganisé, il resta en arrière, et il ne lui resta aucune province[2] dans laquelle un rebelle ne s'élevât contre lui. Dans ces circonstances il mourut.« Khusrau Anōsharwān rétablit l'ancien état de choses et bannit les chefs des Mazdakites.

Tabarī A α. Ici, comme chez Eutychius et Ibn Qutaïba, Kawādh s'enfuit chez le khākān des Turcs, et y reste pendant quatre ans. Par l'intervention de la femme du khākān, il obtient enfin de celui-ci une armée pour combattre Walāsh. L'aventure d'amour est racontée d'une façon un peu plus détaillée. La jeunne fille s'appelle Nēwāndukht[3].

Après avoir terminé cette partie de sa narration, Ṭabarī continue de la manière suivante: »Lorsque la plus grande partie de sa vie se fut passée, Sōkhrā ayant dans ses mains tout le gouvernement de son royaume et la direction des affaires de l'État, les hommes s'adressèrent à celui-ci,

[1] Le nom n'est pas donné.

[2] Je lis ناحية au lieu de ناصية (suggestion de M. J. Östrup).

[3] Le nom est écrit diversement dans les manuscrits, mais la forme correcte est probablement Nēwāndukht, nom qui se trouve chez Hoffmann, Auszüge aus syr. Akten etc., No. 530.

conférèrent avec lui, et ils dédaignèrent Kawādh et ne se soucièrent pas de ses commandements.« Après cette phrase tirée d'une source inconnue il poursuit en suivant la ligne de tradition I [1] sans remarquer la contradiction: »Mais étant devenu adulte, il ne pouvait plus supporter cet état de choses . . .« Ayant raconté la chute de Sōkhrā d'après la ligne de tradition I, il continue d'après une autre source: »Lorsque dix ans du règne de Kawādh s'étaient passés, le mōbadhān mōbadh et les grands concertèrent entre eux son détrônement, et ils le détrônèrent et l'emprisonnèrent, parce qu'il s'était rangé du parti d'un homme appelé Mazdak et de ses adhérents.« Ici l'auteur reprend le fil de la narration d'après la source d'Eutychius et d'Ibn Qutaïba, en contradiction avec la phrase précédente:

β. Détails de la doctrine de Mazdak, influence croissante des Mazdakites, l'ordre social troublé, (». . et bientôt l'homme ne connaissait plus son fils, ni le fils son père, et personne ne possédait plus rien pour se rendre la vie agréable . . .«), les Mazdakites enferment Kawādh et font roi son frère [2] Djāmāsp, comme chez Eutychius. Cependant Ṭabarī a conservé quelques détails qui ne se trouvent pas dans la chronique d'Eutychius, mais qui s'accordent avec une allusion chez Ibn Qutaïba, d'où nous concluons qu'ils appartiennent à la source principale: »Les Mazdakites dirent à Kawādh: »Tu as commis des péchés dans ton passé, et tu ne peux t'en purifier qu'en livrant tes femmes« [3], et ils essayèrent de l'engager à se livrer en personne dans

[1] Voir ci-dessus, p. 26 sqq.

[2] Ṭabarī indique correctement le rapport de famille entre Kawādh et Djāmāsp. Eutychius a fait, par erreur, de Djāmāsp le frère de la mère de Kawādh.

[3] Ibn Qut.: »parmi les Mazdakites il y en avait qui désiraient les femmes de Kawādh . . . .«

leurs mains afin de le tuer et de l'immoler par le feu.« L'entrée en scène de Zarmihr, fils de Sōkhrā, la restauration de Kawādh et le supplice de Zarmihr à l'instigation des Mazdakites sont racontés comme chez Eutychius et Ibn Qutaïba, après quoi Ṭabarī ajoute: »Kawādh avait été toujours un des meilleurs rois de la Perse, jusqu'à ce que Mazdak le poussât aux actes qu'on sait, alors les diverses parties du royaume se désorganisèrent et la défense des frontières fut négligée.

Ṭabarī revient ensuite à la ligne de tradition I [1], mais il commence cette partie de sa relation par une phrase qui n'appartient à aucune des deux lignes, mais qui réitère la notice déjà mentionnée, qui dérive d'une autre source: »Quelques connaisseurs de l'histoire de Perse racontent, que les grands perses enfermaient Kawādh, lorsqu'il s'était joint à Mazdak et le suivait dans tout ce qu'il prêchait.«

Ṭabarī D correspond à la dernière partie de la relation d'Eutychius, mais avec quelques divergences dans les détails. Ici Khusrau Anōsharwān, dans son discours du trône, fait allusion aux misères dont ont été frappés les Perses, à savoir »que leurs affaires ont été éndommagées, leur foi anéantie et leur situation troublée en ce qui concerne leurs enfants et leurs biens«; mais il voulait remédier aux malheurs et il engageait les hommes à l'y aider. Ṭabarī continue: »Puis il fit décapiter les chefs des Mazdakites et distribuer leurs biens entre les indigents. Il fit tuer un grand nombre de ceux qui avaient enlevé aux gens leurs biens et fit rendre ces biens à leurs propriétaires. Il ordonna que tout enfant dont l'origine était douteuse appartiendrait à la famille dans laquelle il se trouvait alors et hériterait

[1] Continuation de Ṭabarī B, voir ci-dessus, p. 27: détrônement de Kawādh.

d'une part de la fortune de l'homme à qui il serait attribué, pourvu que celui-ci l'acceptât. Pour chaque femme qui avait été prise par violence, le raviseur payerait la dot pour satisfaire la famille de la femme, puis elle avait à choisir, si elle voulait rester chez lui ou prendre un autre mari; seulement, si elle avait eu un mari auparavant, elle lui serait rendue. Il ordonna en outre que celui qui avait causé du dommage à un autre sur son bien ou lui avait extorqué quelque chose, donnerait un dédommagement complet et ensuite serait puni en proportion de son forfait. Quant aux enfants de gens distingués qui étaient morts, il les fit enregistrer comme les siens; les filles, il les donna en mariage à des hommes de leur propre rang et leur fournit un trousseau du Trésor publique, et les garçons, il les maria avec des jeunes filles des maisons nobles, pour lesquelles il paya la dot, les rendit riches et leur ordonna de rester à sa cour, car il voulait les employer dans les hautes charges de l'empire. ... Il ordonna de faire creuser des canaux et des aqueducs, de faire des avances aux agriculteurs et de les aider, et il ordonna en outre de réparer tous les ponts en bois détruits, tous les ponts en pierre écroulés et tous les villages désolés et de les remettre dans leur bon état primitif.«

Mutahhar ibn Ṭāhir el-Maqdisī (éd. Huart, III, texte p. 167 sqq., trad. p. 170 sqq.) a suivi la même source combinée que Ṭabarī A et Eutychius. Ayant raconté la fuite de Kawādh aux Turcs à l'avénement de Walāsh etc., il commence sa relation du règne de Kawādh par ces mots-ci: »On raconte que Kawādh, fils de Pērōz, était un homme dissimulé, à la démarche lourde, qui détestait de verser le sang et de châtier. De son temps les passions se multiplièrent et le peuple se partagea en plusieurs sectes reli-

gieuses. Mazdak fit son aggression.« Maqdisī omet l'histoire de Sōkhrā et de sa chute. La doctrine de Mazdak est expliquée d'accord avec Tabarī A et Eutychius. Les Mazdakites s'attaquent à Kawādh, le déposent et l'emprisonnent et élèvent Djāmāsp à sa place. »Les moyens d'existence du peuple furent anéantis, les généalogies furent mélangées, de sorte que l'enfant ne savait plus qui était son père. . . .« Alors Zarmihr, fils de Sōkhrā, s'éleva avec ses partisans parmi les criminels [1], tua nombre de Mazdakites et rendit le pouvoir à Kawādh. »On prétend qu'il [2] avait prêté serment aux Mazdakites.« En racontant l'histoire de Khusrau Anōsharwān, Maqdisī dit: »Il fit mettre à mort 80.000 Mazdakites en un seul jour et réunit tout le peuple dans la même religion.«

La mention brève de Kawādh et des Mazdakites qui se trouve chez Mas'ūdī (Murūdj-ed-ḍahab, éd. Barbier de Meynard, II, p. 195 sq.) s'accorde avec Eutychius β et Tabarī A β et D. Le nombre des Mazdakites tués par Khusrau (entre Djāzir et Nahrawān en Irāq) est 80.000 comme chez Maqdisī.

La petite notice sur Kawādh insérée par Ḥamza dans son résumé de l'histoire des rois arabes de Ḥīra et de leurs relations avec l'empire perse (Ḥamza B, ed. de Gottwald, p. 106—7, traduction, p. 83) semble se rattacher à cette ligne de tradition. Le royaume de Kawādh tomba en ruines, dit Ḥamza, »parce qu'il était occupé de la vie future.« [3]

[1] من الغواة; il doit y avoir une erreur dans le texte: les textes parallèles ont »parmi les grands de Perse« (من امرا فارس, Eutychius) ou »parmi les nobles« (من الاشراف, Ibn Qutaïba, Tabarī).

[2] Kawādh.

[3] Ibn Miskawaïhī (mort en 1030 de notre ère; Tajáribu'l-Umam of Ibn Miskawayhi, ed. le Strange and others, I, p. 165 sqq.) suit en général Tabarī, qu'il reproduit en l'abrégeant et en combinant les diverses traditions qu'il a trouvées chez cet auteur.

M. Nöldeke était d'avis que les récits donnés dans l'histoire des Sassanides de Ṭabarī, qui s'accordent avec les relations d'Ibn Qutaïba et d'Eutychius, avaient pour source la traduction du Khwadhāīnāmagh faite par Ibn-el-Muqaffaᶜ. Quant à l'histoire de Kawādh, c'est notre ligne de tradition II qu'il considère comme dérivant d'Ibn-el-Muqaffaᶜ. Avec la connaissance de l'histoire des traditions du Khwadhāīnāmagh que nous possédons aujourd'hui, nous n'avons plus de raison pour soutenir cette opinion. Au contraire, la ligne de tradition II renferme tant de combinaisons arbitraires, que nous devons plutôt en chercher la source dans la classe des »traducteurs compilateurs« ou même dans celles des »rédacteurs«[1]. Nous avons vu, que la relation en question était composée, déjà dans la source commune d'Eutychius et de Ṭabarī, de deux récits distincts, et ces deux récits étaient d'un caractère très différent: dans Eutychius α et Ṭabarī A·α, Kawādh est le fondateur de villes, le créateur d'institutions d'utilité publique et le stratège victorieux, en somme un roi vigoureux et énergique; dans Eutychius β et Ṭabarī Aβ il est un jouet dans les mains de Mazdak, un monarque faible et fainéant qui voit son empire s'effondrer avant de mourir, plein de repentir et de chagrin. Ṭabarī veut expliquer cette contradiction, qu'il a trouvée dans sa source, en attribuant à l'influence des Mazdakites un changement fatal dans son caractère. Les renseignements sur les mesures prises par Khusrau pour remédier aux résultats néfastes du communisme sont, d'autre part, tellement positifs et détaillés, qu'on ne peut certainement pas les attribuer à des combinaisons faites par les remanieurs arabes; ils remontent sans doute à la source pehlvie.

[1] Voir ci-dessus, p. 24.

III. Kawādh est détrôné par les grands à cause de son alliance avec les Mazdakites, et délivré par sa sœur et Zarmihr. Après sa restauration il renonce à l'alliance avec les Mazdakites et gouverne avec sagesse et énergie. L'anéantissement des Mazdakites a lieu après sa mort, sur l'ordre de Khusrau.

Nous venons de voir, que Ṭabarī a connu une version, d'après laquelle Kawādh avait été détrôné par le mōbadhān mōbadh et les grands seigneurs, parce qu'il s'était allié aux Mazdakites. Ṭabarī a essayé, avec peu de succès, de combiner cette version, tirée de la ligne de tradition III, avec les relations divergentes de ses autres sources. Les représentants de la ligne III sont Dīnawarī (m. en 895 [1]) et l'ouvrage anonyme Nihāyatu'l-irab fī akhbāri'l-furs wa'l-ʿarab [2]. Les deux chroniques, dont la dernière est, sur quelques points, un peu plus détaillée que la première, suivent assez fidèlement une source commune.

Après la mort de Walāsh, fils de Pērōz, Sōkhrā fait roi son frère Kawādh [3], qui n'avait alors que quinze ans (Nih.: douze ans), mais était plein de connaissance et avait un esprit subtil et large et une nature profonde. Sōkhrā devient trop puissants, et les hommes dédaignent Kawādh. Lorsque celui-ci a régné cinq ans, il ne peut plus supporter cet état de choses; il écrit à Shāpūr de Raï de la famille des Mihrān (Nih.: Shāpūr, fils de Bahrām, un des fils de Bahrām le Grand), qui était gouverneur de Babylone et de Khuṭarniya [4] (Nih.: Spāhbādh dans la Mésopotamie), de venir avec son armée. Shāpūr arrive, et Kawādh lui

[1] Akhbār-aṭ-ṭiwāl, ed. Guirgass, Leide 1888, pp. 62 et 66—69.

[2] Voir E. G. Browne dans le JRAS., 1900, p. 195 sqq.

[3] Walāsh était le frère et Kawādh le fils de Pērōz. La fausse généalogie se trouve aussi dans la ligne de tradition II (Ṭabarī).

[4] Khuṭarniya confine à la Babylonie; voir Marquart, Ērānšahr, p. 163.

ordonne de tuer Sōkhrā. L'arrestation et le supplice de celui-ci sont racontés comme dans Tab. B (Nih.: cet événement a donné naissance au proverbe persan: »Le feu de Sōkhrā s'est éteint, et le vent de Shāpūr souffle«). Dīnawarī continue: »Lorsque dix ans du règne de Kawādh s'étaient écoulés, un homme d'Istakhr (Nih.: de Nasā [1]), appelé Mazdak, vint à lui et l'invita à accepter la religion mazdakite (Nih.: Mazdak était assisté par un noble perse du nom de Zarādusht, fils de Khurraghān [2]). Kawādh adhéra à cette doctrine, mais les Perses se mirent fort en colère à cause de cela et formèrent le projet de tuer Kawādh (Nih.: Kawādh n'accepta le Mazdakisme que par feinte, mais les Perses croyaient qu'il agissait ainsi sérieusement). Celui-ci s'excusa devant eux, mais ils n'acceptèrent pas ses excuses, ils le détrônèrent, l'enfermèrent dans une prison et le firent surveiller et prirent pour roi Djāmāsp, fils de Pērōz et frère de Kawādh.« L'histoire de la délivrance de Kawādh par la ruse de sa sœur, et de sa fuite, à laquelle il était aidé par cinq amis fidèles, dont un était Zarmihr, fils de Sōkhrā, est racontée d'une façon très sommaire. Il se marie, à la frontière qui sépare l'Ahwāz (la Susiane) d'Ispahan, avec la fille d'un dēhkān [3], Zarmihr ayant arrangé l'affaire (Nih. a le trait du pantalon brodé d'or, que nous connaissons des récits d'Eutychius α et de Ṭabarī A α). Puis il arrive au pays des Hephtalites, dont le roi consent à mettre une armée à sa disposition contre la cession de Ṣighāniyān (Nih.: Tālaqān [4]). De retour avec une armée de 30,000

[1] Il faut lire probablement Fasā, forme arabe de Pasā; l'erreur (نسا pour فسا) s'explique facilement. Nasā est un district du Khorassan.

[2] Les noms sont donnés, dans le texte, dans une forme corrompue.

[3] Les dēhkāns, petits propriétaires de terres, formaient la classe inférieure de la noblesse. Voir mon »Empire des Sassanides«, p. 44.

[4] La cession de Tālaqān (à l'est de Märv-är-rūd, sur la route de

hommes, Kawādh cherche sa femme, qui a mis au monde un fils, auquel le père donne le nom de Khusrau; il se trouve que la famille de la femme descend du roi (légendaire) Frēdhōn. Prenant avec lui sa femme et son fils, il poursuit sa marche vers Ctésiphon. Cependant, les Perses se sont repentis de leur conduite envers Kawādh, et ils disent: »Kawādh s'était disculpé devant nous dans l'affaire de Mazdak et avait renoncé à ce dont nous l'accusions, mais n'ayant pas accepté sa parole, nous avons agi injustement envers lui et en avons mal usé avec lui.« Puis ils allèrent tous[1] au-devant de lui, Djāmāsp étant de leur nombre, et s'excusèrent devant lui, et il accepta leurs excuses et pardonna à son frère Djāmāsp et aux autres et fit son entrée dans le château royal, après quoi il récompensa les troupes hephtalites et les renvoya. Suit la guerre contre Byzance, la prise d'Āmid, de Mayyāfāriqīn (Martyropolis) et d'autres villes, et l'énumération des villes fondées par Kawādh. Parmi les fils de Kawādh, Khusrau était celui que le père aimait le plus à cause de ses bonnes qualités, le seul défaut de son caractère étant un penchant au soupçon; sur l'admonition de son père, le prince s'efforça de se délivrer de ce défaut (Nih. ajoute d'autres conseils et admonitions de Kawādh à son fils et mentionne le testament du roi, qui est ouvert et lu devant son fils par le mōbadhān mōbadh après la mort du père). Khusrau monte sur le trône après la mort de Kawādh et ordonne de saisir Mazdak, »qui avait rendu belle aux yeux des hommes la perpétration d'actions criminelles et excité, par là, la populace à commettre des forfaits et facilité aux

Balkh) aux Hephtalites comme compensation d'une assistance militaire a été racontée déjà dans un passage anterieur de la Nihāyat, sous le roi Pērōz.

[1] C.-à-d. tous les grands de royaume.

brigands le brigandage et aux agresseurs la pratique des violences. »Mazdak fut saisi et exécuté avec ceux qui adhéraient à sa religion.

M. Nöldeke voit dans la version de Dīnawarī une combinaison des relations appartenant aux lignes de tradition I et II.[1] D'après mon opinion, Dīnawarī et la Nihāyat représentent une tradition indépendante, qui est, en somme, plus proche de la vérité historique et partant, probablement, plus proche de l'original pehlvi, que ne le sont les lignes de tradition I et II. Le portrait de Kawādh qui se dégage de la relation de Dīnawarī et du Nihāyat, est tout à fait sympathique.

Une notice importante, qui présente Kawādh comme un roi réformiste et soucieux du bien de ses sujets, semble avoir été transmise assez fidèlement de l'original pehlvi dans toutes les lignes de tradition. Comme elle est insérée, chez tous les auteurs qui en font mention[2], dans l'histoire de Khusrau I, nous pouvons supposer qu'elle avait été donnée à cet endroit déjà dans le Khwadhāīnāmagh. Chez Ṭabarī qui raconte l'affaire avec le plus de détails, nous lisons: »Les rois de Perse avaient l'habitude, avant le règne de Khusrau Anōshārwan, de prendre comme impôt foncier de chaque district un tiers ou un quart ou un cinquième ou un sixième du produit (Dīnawarī: la moitié ou un tiers, un quart ou un cinquième, jusqu'à un dixième) selon l'état de l'irrigation et de la culture du district (Dīn.: selon la distance plus ou moins grande des villes et selon le produit

[1] Nöld. Tab. p. 455.

[2] Yaʿqūbī (Houtsma, p. 186), Ṭabarī (éd. p. 960, Nöld., p. 241), Masʿūdī (Murūdj, II, p. 204 sq.; Tanbīh, BGA., t. VIII, p. 101—102, à comparer p. 39), Dīnawarī (Guirgass, p. 72 sq.) et la Nihāyat (Browne, l. c., p. 231); à comparer Ibn Khurdādhbih, BGA., t. VI, p. 14, traduct. p. 11.

et le degré de fertilité du sol) et comme capitation une somme fixe. Or, Kawādh, fils de Pērōz, avait ordonné, vers la fin de son règne, que le pays, la plaine aussi bien que le pays montagneux, serait arpenté, afin que l'impôt foncier fût fixé avec justice. Cet arpentage avait eu lieu, mais l'affaire n'avait pas été entièrement terminée à la mort de Kawādh. Lorsque son fils Khusrau avait saisi les rênes du gouvernement, il fit terminer cet arpentage . . .«

IV. Kawādh est détrôné à cause du meurtre de Sōkhrā. Après la restauration opérée avec l'assistance de Zarmihr, fils de Sōkhrā, Mazdak apparaît, et Kawādh accepte sa doctrine. Mazdak est vaincu dans une controverse religieuse et tué avec ses adhérents par ordre de Khusrau. — Dans quelques sources appartenant à cette ligne, nous trouvons une autre relation sur la catastrophe finale: Khusrau fait tuer Mazdak pour se venger d'une humiliation qu'il a subie autrefois de la part de celui-ci. La ligne IV, en effet, se divise en deux branches, dont une a adopté cette dernière tradition sur la mort de Mazdak[1]. Pour des raisons pratiques, j'examine ensemble les deux branches de la tradition et les traits particuliers qu'elles renferment.

Les matériaux se trouvent chez les auteurs suivants: Abū'l-Faradj el-Iṣfahānī (m. en 967; Kitāb el-aghānī, »livre des chansons«, ouvrage arabe), Ḥamza el-Isfahānī; Ta'ālibī (m. en 1038; Ghurar akhbār-el-mulūk, chronique arabe); Firdausī (m. environ en 1020; Shāhnāmäh, épopée persane), à qui se rattache l'auteur anonyme de la chronique persane Mudjmil-et-tawārīkh (composée en 1126); Bīrūnī (m. en 1048; »Chronologie«, écrite en arabe); Ibn-el-Aṯīr (m. en 1234); Abū'l-Fidā (m. en 1331).

[1] Nous la désignerons ci-après comme tradition B.

Abū'l-Faradj [1]: Pendant le règne de Kawādh, fils de Pērōz, un homme parut dont le nom était Mazdak. Il propagea parmi les hommes la religion des Zandīks [2] et le commerce libre avec les femmes, personne n'ayant le droit d'empêcher son prochain d'en jouir comme il voulait. El-Mundir ibn Mā'as-samā [3] était alors gouverneur de Ḥīra et de ses environs. Kawādh l'invita à entrer avec lui dans cette communauté, mais il le refusa; puis Kawādh fit la même proposition à Ḥāriṯ ibn ʿAmr, qui l'accepta, et son pouvoir royal s'affermit, et il força El-Mundir à quitter ses pays et se rendit maître de son royaume. La mère d'Anōsharwān se trouva un jour chez Kawādh. Alors Mazdak entra chez lui et, ayant vu la mère d'Anōsharwān, il dit à Kawādh: »Cède-la moi, afin que je satisfasse mon désir d'elle.« Kawādh dit: »La voilà à ta disposition.« Mais Anōsharwān se jeta devant lui et ne cessa pas, en s'humiliant devant lui, de le prier de lui rendre sa mère; il alla jusqu'à lui baiser les pieds, et enfin Mazdak la lui laissa. Mais Anōsharwān garda la mémoire de cet événement. Cependant Kawādh mourut, et Anōsharwān prit les rênes du gouvernement, et il s'assit sur son trône. El-Mundir, ayant eu connaissance de la mort de Kawādh, se rendit chez Anōsharwān, car il savait que celui-ci différait de son père quant à ce à quoi ils adhéraient (c.-à-d. quant à leurs idées religieuses). Anōsharwān donnait audience aux hommes. Alors Mazdak entra devant lui, et ensuite El-Mundir entra à son tour. Anōsharwān dit: »J'avais désiré deux choses, et j'espère que Dieu me les accordera toutes les deux.« Mazdak demanda: »Quelles sont les deux choses, ô roi?«

[1] Kitāb-el-aghānī, éd. de Boulaq, t. VIII, p. 63—64.

[2] On comprend sous cette désignation surtout les Manichéens et les Mazdakites.

[3] Voir Rothstein, Die Dynastie der Lahmiden in al-Ḥîra, p. 78.

Anōsharwān dit: »J'avais désiré de devenir roi afin d'établir chef cet homme noble, El-Mundir, et de faire tuer ces maudits Zandīks.« Puis Mazdak lui dit: »Est-ce que tu peux faire mourir tous les hommes?« Anōsharwān reprit: »Te voilà donc ici, ô fils d'adultère! Par Dieu, la puanteur de tes jambes n'a pas quitté mon nez depuis le moment où je t'ai baisé les pieds jusqu'aujourd'hui.« Puis, il donna un ordre, et Mazdak fut pendu au gibet; et il ordonna de faire tuer les Zandiks, et ainsi il fit mourir à la potence, entre Djādir, Nahrawān et Ctésiphon, cent mille Zandīks pendant une seule matinée. Ce jour-là il eut le nom d'Anōsharwān.[1]

La mention du règne de Kawādh donnée par Ḥamza, p. 56 de l'édition de Gottwald, p. 41 de la traduction (Ḥamza A) est très sommaire. Le détrônement de Kawādh est raconté en connexion avec l'activité de Mazdak, mais il ne ressort pas clairement du texte s'il est détrôné par les Mazdakites ou par les grands à cause de ses rapports avec les Mazdakites. Mais il y a dans ce morceau une notice qui indique qu'il appartient à la ligne IV: Ḥamza donne à Kawādh un surnom qui se lit, dans le texte de Gottwald, پريرا اين دش, et qu'il n'explique pas. Nous retrouverons ce surnom, sous des formes plus ou moins corrompues, dans d'autres relations appartenant à cette ligne. Après l'énumération des villes fondées par Kawādh, Ḥamza dit que ce roi institua El-Ḥāriṯ ibn Amr ibn Ḥudjr, le Kindite, prince des Arabes.

Ṯaʿālibī[2]: Dans la lutte avec Walāsh, Kawādh a le dessous; il s'enfuit au pays des Turcs et, après quatre ans d'attente, ayant été adopté par la femme du khākān, il

[1] Le surnom anōsharwān signifie »celui dont l'âme est immortelle.«
[2] Hist. des Rois des Perses, publ. par Zotenberg, p. 583 sqq.

obtient une armée de 30.000 hommes, avec laquelle il retourne en Perse. A Nichapour il entend la nouvelle de la mort de Walāsh, il prend possession du trône sans coup férir et renvoie l'armée turque. Voulant éloigner le trop puissant Sōkhrā, il l'investit du gouvernement du Fārs, puis, écoutant le conseil des calomniateurs, il prend la résolution de se défaire de lui. Il fait appeler Shāpūr de Raï et lui donne la charge de se rendre au Fārs et d'amener Sōkhrā enchaîné au roi. Cela est fait, et Kawādh fait mourir Sōkhrā. Les grands et les chefs d'armée, indignés, déposent Kawādh et proclament roi Djāmāsp, qui fait enchaîner son frère et le livre entre les mains de Zarmihr[1], fils de Sōhkrā, espérant que celui-ci le fera tuer pour venger son père. Zarmihr, au contraire, se met au service de Kawādh, qui admire sa générosité et se repent d'avoir fait périr son père. Zarmihr accompagne Kawādh auprès du roi des Hephtalites. En route, il épouse, à Isfarāyin, près de Nichapour, la fille d'un dēhkān. Il lui donne un collier de perles et reprend sa fuite après un séjour d'une semaine. Ayant obtenu du roi des Hephtalites 20,000 fantassins, Kawādh retourne en Perse, retrouve, à Isfarāyin, son épouse, qui a mis au monde un fils, auquel il donne le nom de Khusrau. Le dēhkān lui déclara qu'il est de la race de Frēdhōn. Kawādh emmène sa femme et son fils à Ctésiphon, où Djāmāsp et le mōbadhān mōbadh lui rendent hommage. Ils s'engage à ne pas sévir contre Djāmāsp et les grands, renvoie les troupes hephtalites avec des cadeaux, donne à Zarmihr la charge de ministre, fonde des villes et fait la guerre aux Byzantins, auquels il prend Āmid et Mayyāfāriqīn. Anecdote d'une femme qui défend

[1] Ṯaʿālibī a, tout comme Eutychius β, la forme altérée Burzmihr (برزمهر pour زرمهر).

à son enfant de toucher une grenade dans son jardin, parce que les fruits sont dûs au roi comme impôt; Kawādh, suivant le conseil de Zarmihr, ordonne des dégrèvements. Kawādh gouverne d'une manière louable, jusqu'à ce que Satan l'égare par Mazdak, fils de Bāmdādh, originaire de Nasā.[1] Mazdak était un diable sous la forme humaine, beau de figure, mais d'une nature mauvaise; son language était doux, mais ses actes étaient odieux. Kawādh, séduit par ses discours artificieux, suit aveuglément sa direction. Pendant une disette, quand un grand nombre de personnes meurent de faim, Mazdak demande à Kawādh son opinion sur le cas suivant: un homme, qui possède une thériaque, voit un autre, qui est piqué par un serpent, et refuse de lui donner sa thériaque pour le sauver de la mort. Kawādh répond que cet homme-là mérite la mort. Le lendemain, Mazdak fait rassembler les pauvres affamés devant le palais et leur promet de leur procurer ce qui est nécessaire pour vivre. Ensuite il pose une autre question à Kawādh: »Que dit tu d'une personne qui enferme un homme innocent dans une maison et le laisse mourir en lui refusant la nourriture?« »Il mérite la mort«, dit Kawādh. Puis Mazdak engage les pauvres rassemblés à s'emparer des provisions gardés dans les greniers publics. La foule pille les magasins de grains en prétendant agir sur l'ordre du roi transmis par Mazdak. Le roi, étonné de cette nouvelle, en demande l'explication à Mazdak, qui répond que le roi, par la réponse donnée à ses questions. a autorisé la distribution des provisions. Le bas peuple vénérant Mazdak comme un prophète, il va jusqu'à prétendre que Dieu a mis sur la terre les moyens de subsistance, pour que tous les hommes se les partagent égale-

[1] Voir p. 41, note 1.

ment entre eux, que l'inégalite a été produite par la violence et que personne n'a plus de droit aux richesses, aux femmes et au mobilier que les autres. La populace, en suivant cette doctrine, se livre à des excès, s'empare des biens, enlève les femmes et commet toute sorte de méfaits. Kawādh ferme les yeux sur les désordres à cause de sa vénération pour Mazdak, et aussi parce qu'il n'est pas en état de maîtriser les malfaiteurs, et bientôt personne n'est plus maître de sa maison, de ses biens et de sa femme et ne connaît ses enfants. Enfin les Mazdakites menacent Kawādh de l'égorger comme une brebis s'il ne fait pas leur volonté; ils l'empêchent de communiquer avec les gens de son entourage, et Mazdak va si loin qu'il ordonne à Kawādh de lui livrer sa propre mère, afin qu'il »soit délivré du sentiment de jalousie qui est la cause du mal.« Mais la mère de Kawādh supplie Mazdak de renoncer à son dessein. Kawādh est appelé Berēzādh-rīš [1], c'est-à-dire »puisse sa barbe tomber«, à cause de sa mollesse et de son faible jugement. Cependant le jeune Khusrau obtient de son père la permission de rassembler les mōbadhs à une conférence avec Mazdak. A cette occasion les mōbadhs demandent à Mazdak, comment, sous un régime communiste, les hommes reconnaîtront leurs enfants et établiront leur parenté, comment, tous étant égaux, les uns pourront travailler pour les autres, et comment le monde ne périra pas dans un tel état de choses. Mazdak se lève furieux, ses partisans se rassemblent autour de lui, et ils veulent attenter à la vie de Kawādh et de Khusrau. Le repentir de Kawādh, est inutile. Enfin Kawādh, malade de chagrin, désigne Khusrau comme son successeur et l'exhorte à réparer un mal que lui-même a causé. Après la mort de Kawādh, Khusrau se

[1] بريزاذ ريش

prépare à faire périr Mazdak et ses partisans. — En racontant cet événement, Taʿālibī cite comme sa source IBN KHURDĀDHBIH, dont l'œuvre est perdu. Khusrau s'adressant aux personnages qui l'entourent et parmi lesquels se trouvent Mazdak et El-Mundir, roi des Arabes de Ḥīra, dit qu'il avait demandé à Dieu trois choses, dont les deux premières étaient d'atteindre au pouvoir royal et d'être à même de nommer El-Mundir roi des Arabes; la troisième seule reste à réaliser, à savoir l'extermination des hérétiques. Mazdak dit: »Pourras-tu faire mourir la totalité des hommes?« Khusrau dit: »Te voilà donc, fils de prostituée!« Et sur son ordre on égorge Mazdak et on le pend au gibet. Les Mazdakites, s'étant révoltés, sont massacrés par les soldats. Ceux qui restent sont recherchés, arrêtés, et périssent au nombre de 80.000, en une seule matinée, après quoi Khusrau est appelé Anōsharwān.

FIRDAUSĪ[1]: Kawādh accompagne l'armée de Pērōz dans la guerre contre les Hephtalites, et dans le désastre de celle-ci il tombe aux mains du roi des Hephtalites. Il est délivré par Sōkhrā[2] et accueilli avec empressement par le roi Walāsh. Quelque temps après, Sōkhrā dépose Walāsh et fait monter Kawādh sur le trône. Lorsque Kawādh est parvenu à l'âge de 21 ans, Sōkhrā demande la permission de se rendre au Fārs, pays qui est mis sous son commandement. Il est calomnié auprès de Kawādh, qui fait venir de Raï Shāpūr, l'ennemi de Sōhkrā, puis le fait partir pour Chiraz pour amener à la capitale Sōkhrā enchaîné. Sōkhrā est mis à mort. Les Perses indignés tuent les calomniateurs, destituent Kawādh et placent Djāmāsp sur le

[1] Le Livre des Rois, publ. p. J. Mohl, t. VI, p. 103 sqq. (t. VI, p. 82, sqq. de la traduction in-8⁰).

[2] Chez Fīrdausī, le nom est Sūfrāī (سوفرای), forme corrompue de Sōkhrā (سوخرا).

trône. Kawādh est livré à Zarmihr [1], fils de Sōkhrā, mais celui-ci le délivre et l'accompagne dans la fuite aux Hephtalites. En route, Kawādh, dans un bourg du pays d'Ahwāz, prend pour femme la fille d'un dēhkān ; il lui donne une bague, qu'elle doit garder, jusqu'à ce qu'il vienne la réclamer, et part après un séjour d'une semaine. Le roi des Hephtalites donne à Kawādh une armée de 30.000 hommes. Au retour, il trouve dans le bourg sa femme qui est accouchée d'un fils. On donne à l'enfant le nom de Khusrau (Kesra). Le dēhkān est issu de la race de Frēdhōn. Kawādh emmène sa femme et son fils. A Ctésiphon, les grands et Djāmāsp lui rendent hommage ; il est replacé sur le trône et pardonne aux grands et à Djāmāsp. Il combat Byzance. Mazdak, homme éloquent, savant et ambitieux, séduit, par ses discours, Kawādh, qui le fait dastūr [2] du roi et trésorier. Une famine se déclare. Mazdak pose à Kawādh la question relative à l'homme à la thériaque, puis rassemble les indigents, pose, le lendemain, au roi l'autre question (le prisonnier qu'on fait mourir de faim), engage les pauvres à piller les magasins de grain. Mazdak présente sa doctrine de l'égalité, traite comme des égaux tous les pauvres et prend à l'un pour donner à l'autre. Kawādh adopte la foi de Mazdak et croit faire par là le bonheur du monde. Un jour Mazdak demande au roi la permission d'amener ses fidèles devant lui et de les faire rassembler dans la plaine devant le palais. Trente mille Mazdakites se rassemblent. Puis Mazdak dit à Kawādh, que Khusrau ne partage pas la nouvelle foi, et qu'il faut demander à ce prince une promesse écrite d'adhérer au Mazdakisme et établir la

[1] Forme corrompue chez Firdausī : Razmihr (رزمهر) pour Zarmihr (زرمهر).

[2] Le mot a ici la signification de ministre.

communauté des femmes et des biens, parce que la possession des femmes et des biens font la puissance des cinq démons: ceux de la jalousie, de la vengeange, de la colère, du besoin et de la convoitise. Khusrau se détourne avec colère de Mazdak et demande au roi un délai de cinq mois pour prouver la fausseté de la doctrine de Mazdak. Puis il envoie chercher des hommes savants, le vieux Hormuzd d'Ardashīr-Khurra et Mihr-Ādhur d'Istakhr avec trente de ses amis. Une conférence théologique est préparée avec la permission de Kawādh. Au jour fixé, Khusrau se rend dans le palais avec les mōbadhs. Un d'eux pose à Mazdak les questions suivantes: la communauté des femmes et des biens étant établie, comment le père et le fils se reconnaîtront-ils l'un l'autre? tous étant égaux, qui voudra servir et comment un gouvernement sera-t-il possible? Qui est-ce qui héritera des biens? Il conclut que la religion de Mazdak qui changera le monde en un désert, est une œuvre démoniaque. Kawādh, Khusrau et toute l'assemblée approuvent l'argumentation du mōbadh, Kawādh livre Mazdak et ses partisans aux mains de Khusrau, qui, ayant fait creuser un fossé dans le jardin du palais royal, y fait planter, comme des arbres, les Mazdakites, la tête en bas et les jambes sortant de la terre, après quoi il invite Mazdak à une promenade dans le jardin, où il lui montre les »arbres« qui ont poussé de la semence répandue par Mazdak. Celui-ci, saisi d'horreur, s'évanouit. Khusrau le fait suspendre à la potence, la tête en bas et le tue à coups de flèche. Quelques mss. du Shāhnāmäh [1] ajoutent ici une autre version qui aura été communiquée au poète par »un noble âgé plein d'intelligence et d'expérience«: Mazdak ayant demandé au roi sa fille et son trône, Kawādh

[1] Éd. de J. Mohl, t. VI, p. 152 sq.

le fait plonger, la tête en bas, dans de la poix bouillante. Après cet événement, les grands sont rassurés sur la possession de leurs femmes et de leurs bien. Kawādh, honteux, suit dorénavant les conseils de Khusrau; enfin il le désigne, par une lettre scellée du sceau royal, comme son successeur, et meurt à l'âge de quatre-vingts ans. On donne à Khusrau le surnom d'Anōsharwān.[1] La réforme de l'impôt est mentionnée sous le règne de Khusrau.

Bīrūnī[2]: »Puis parût Mazdak Bāmdādhān[3], originaire de Nasā[4], qui était mōbadhān mōbadh, c'est-à-dire juge des juges, sous le règne de Kawādh, fils de Pērōz. Il prêchait le dualisme et s'opposait à Zoroastre sur bien des points de sa religion. Il proposa la doctrine de la communauté des biens et des femmes. Ainsi il eut des partisans sans nombre. Kawādh accepta sa foi. Mais il y en a parmi les Persans qui prétendent que c'était par contrainte qu'il le suivait, son pouvoir royal n'étant pas assuré à cause du grand nombre des partisans de Mazdak. D'autres prétendent que ce Mazdak était un homme rusé qui imaginait cette religion nouvelle et la proclamait, parce qu'il avait su que Kawādh s'était pris d'amour pour une femme, qui était l'épouse de son cousin; alors Kawādh s'empressa de l'adopter. Mazdak lui ordonna de s'abstenir de tuer les bestiaux avant que le terme naturel de leur vie ne fût arrivé. Mazdak dit: »Tu n'arriveras pas à ton but[5], si tu ne me rends pas maître de la mère d'Anōsharwān, de

[1] Nūshīrvān chez Firdausī, à cause du mêtre.

[2] Chronologie, éd. de Sachau, p. 209, traduction du même, p. 192.

[3] Le nom est donné sous la forme de Mazhdak. Le nom de son père est corrompu; il faut lire: M., fils de Bāmdādh, ou M. Bāmdādhān, cette dernière forme étant un nom patronymique pehlvi.

[4] Voir p. 41, note 1.

[5] C.-à-d.: tu ne posséderas pas la femme de ton cousin.

sorte que je jouisse d'elle.« Kawādh lui accorda ce qu'il désirait et ordonna qu'on la lui livrât. . . .« [1]

La version du Mudjmil-et-tawārīkh [2] s'accorde sur tous les points principaux avec celle de Firdausī. mais elle est très sommaire. La conversion de Kawādh à la foi de Mazdak est racontée en peu de mots, sans détails. La forme fausse du nom de Sōkhrā, Sūfrāī, que nous avons trouvée chez Firdausī, reparaît dans le Mudjmil (ultérieurement défigurée en Sarfrāī (سرفرای) dans le manuscrit). Comme l'auteur du Mudjmil cite, en d'autres endroits, Firdausī parmi ses sources, on peut à peine douter, que sa relation de l'histoire de Kawādh et des Mazdakites est bâtie sur le Shāhnāmāh de Firdausī. Cependant, sur quelques points d'une moindre importance, il a modifié et ajouté au récit de Firdausī au moyen d'autres sources. La scène du mariage de Kawādh est indiquée ainsi: »Ahwāz ou, selon une autre tradition plus exacte, Ispahan.« Kawādh donne à son fils nouveau-né le nom d'Anōsharwān [3]. Mazdak est mōbadhān mōbadh. Kawādh fait roi des Arabes El-Ḥārit ibn Amr. Le tableau du règne de Kawādh se termine par la liste des villes fondées par ce roi. — Dans un autre passage du Mudjmil [4],

[1] Le reste manque dans le manuscrit. Il ne ressort pas clairement du texte arabe, si c'est Mazdak qui réclame la mère d'Anōsharwān et Kawādh qui la lui accorde ou vice versa. M. Sachau, en supposant que la »mère d'Anōsharwān« est justement la femme du cousin de Kawādh. traduit: Kawādh said: 'Your entreprise shall not succeed unless you make me master of the mother of Anōsharwān, that I may enjoy her.' Mais il serait singulier, d'abord, que Kawādh eût donné à cette femme. avec laquelle il n'avait pas encore eu commerce, le nom de »mère d'Anōsharwān«, vu qu'Anōsharwān était le fils même de Kawādh. Mais. en outre, le recit du Kitāb-el-aghānī et ceux d'Ibn-el-Aṯir et d'Abu'l-Fidā. donnés ci-après, nous font savoir que c'était Mazdak qui désirait la mère d'Anōsharwān.

[2] Mohl dans le Journal asiatique, 3e série, t. 14, p. 116 sqq. et 136 sqq.

[3] Nūshīrvān comme chez Firdausī.

[4] JA. 3e série, t. 11, p. 264 et 427.

le règne de Kawādh est mentionné brièvement d'après Ḥamza.

Ibn-el-Aṯīr, dans son exposition de l'histoire de Kawādh [1], suit en général Ṭabari A et B en insérant quelques notices prises à d'autres auteurs. En mentionnant la doctrine de Mazdak, il ajoute que Mazdak adhérait à la religion de Zarādusht dans quelques-unes de ses théories, mais qu'il l'amplifiait sur quelques points et la réduisait sur d'autres, »et on prétend que Mazdak prêchait la religion d'Abraham, l'ami [de Dieu], selon la prédication de Zarādusht.« [2] Après avoir exposé la doctrine communiste de Mazdak et la conversion de Kawādh à cette doctrine, l'auteur ajoute: »Puis un jour, Mazdak dit à Kawādh: »Aujourd'hui c'est mon tour de jouir de ta femme, la mère d'Anōsharwān.« Kawādh le lui accorda. Mais Anōsharwān se présenta devant lui, lui ôta ses chaussures de ses propres mains et lui baisa les pieds et le supplia tant, qu'il renonça à son dessein de jouir de la mère d'Anōsharwān — celui-ci lui ayant laissé le pouvoir sur toutes les autres choses du royaume — et laissa en paix la femme. Et Mazdak défendit de tuer les animaux, en disant: »Les hommes auront une nourriture suffisante en mangeant ce que produit la terre et ce qui est produit par les animaux, comme les œufs, le lait, le beurre et le fromage.«« Dans le récit

[1] ed. Tornberg, I, p. 296 sqq.

[2] Il est evident que l'auteur, en parlant de Zarādusht, pense à Zarathushtra, l'ancien prophète du Mazdéisme. Cependant, je suis porté à croire que, dans la première partie du passage cité, l'auteur reproduit une source qui a parlé de ce Zarādusht, fils de Khurraghān, qui était le maître et le prédécesseur de Mazdak. Dans la seconde partie du passage, allusion est faite à une légende connue aux temps islamiques: les Zoroastriens, pour donner plus d'autorité à leur religion, ont identifié Zoroastre avec Abraham.

du règne de Khusrau I, Ibn-el-Atir résume[1] en peu de mots la substance de Tab. C et D: massacre des chefs mazdakites et distribution de leurs biens parmi les indigents. L'histoire de Mazdak et de la mère d'Anōsharwān est répétée.

Abūl-Fidā[2]: Kawādh suit son frère Walāsh sur le trône. Mazdak apparaît avec sa doctrine communiste. Kawādh adopte sa foi. A cause des malheurs qui en résultent, le peuple le dépose et donne la couronne à Djāmāsp. Kawādh s'enfuit au pays des Hephtalites et en revient avec une armée, bat Djāmāsp et le fait emprisonner. Après la mort de Kawādh, Anōsharwān, prince encore très jeune, s'assit sur le trône et dit dans son discours d'avénement, qu'il a demandé à Dieu deux choses: d'être à même de faire roi des Arabes El-Mundir, et de réussir à détruire les Mazdakites, »qui avaient déclaré permis et rendu communs à tous les femmes et les biens des hommes, de sorte que personne ne possédât une femme ou un bien qui était à lui. Ainsi des familles ignobles s'étaient mêlées avec le sang noble, une route commode avait été frayée aux femmes prostituées, pour assouvir leurs désirs, et la lie du peuple avait eu accès à des femmes nobles, sur lesquelles, auparavant, les gens de la sorte n'eussent même pas osé lever les yeux, s'ils les avaient vues dans la rue.« Mazdak, qui était debout auprès du trône, dit: »Pourras-tu faire mourir la totalité des hommes? ce sera faire des ravages sur la terre, et Dieu t'a donné le pouvoir pour faire le bien, non pas pour faire le mal.« Puis Anōsharwān dit: »Ô fils de prostituée! te souviens-tu que tu as demandé à Kawādh la permission de coucher avec ma mère? il te l'accorda et tu te rendais dans sa chambre, lorsque j'allai au-devant de

[1] I, p. 314.

[2] Hist. anteislamica, ed. Fleischer, p. 88.

toi et te baisai les pieds, et la puanteur de tes jambes était telle qu'elle reste dans mon nez jusqu'à ce jour-ci; je t'ai supplié tant qu'enfin tu l'a laissée sur mes instances et t'en est retourné.« Mazdak ayant dit »oui«, Anōsharwān ordonne de l'exécuter et de bruler son cadavre, après quoi il fait proclamer que chacun puisse tuer impunément les Mazdakites. Il fait tuer aussi un grand nombre de Manichéens. Il fait réparer les dégâts résultant du Mazdakisme.

La ligne de tradition IV s'accorde avec la ligne I en ce qu'elle fait du meurtre de Sōkhrā le motif du détrônement de Kawādh, et avec les lignes I et III en ce qu'elle place le mariage de Kawādh dans le temps après son détrônement. Comme dans les lignes II et III, Zarmihr (Burzmihr chez Ṯaʿālibī comme dans Eutychius *β*), fils de Sōkhrā, est le libérateur de Kawādh et son compagnon dans la fuite. Il n'est pas question de la sœur de Kawādh. Comme dans III, le meurtre de Zarmihr n'est pas mentionné. Dans la conception de la personnalité de Kawādh la ligne IV s'accorde avec la ligne II. Mais la ligne IV renferme en outre une série de traits qui ne se trouvent dans aucune des autres lignes de tradition.

Si l'on compare les divers représentants de la ligne IV, on voit qu'il y a concordance, généralement, entre Ṯaʿālibī et Firdausī, ce qui n'exclut pas des divergences sur quelques points. Notre examen affirmera la théorie de Zotenberg, que »Firdausī et Ṯaʿālibī ont suivi des narrations distinctes remontant à une source commune.« [1] C'est cette source commune qui constitue ici la ligne de tradition IV. Ṯaʿālibī a, comme la ligne II, la fuite de Kawādh au khākān des Turcs pendant le règne de Walāsh; selon Firdausī, Kawādh, étant resté chez les Hephtalites comme pri-

[1] Hist. des Rois des Perses, préface, p. XLI.

sonnier depuis la défaite de Pērōz, est délivré par Sūkhrā qui, ensuite, dépose Walāsh et met Kawādh à sa place. Le mariage de Kawādh avec la fille du dēhkān a lieu à Isfarāyin d'après Ṯaʿālibī, dans un village de l'Ahwāz selon Firdausī. L'anecdote racontée par Ṯaʿālibī relative à l'enfant à qui la mère défend de toucher la grenade manque chez Firdausī. Chez Ṯaʿālibī, l'adhésion de Kawādh au Mazdakisme est plutôt forcée, et les Mazdakites menacent de le tuer, s'il s'oppose à eux; chez Firdausī, Kawādh, en adhérant aux idées de Mazdak, croit faire le bonheur du monde. L'histoire de Mazdak et de la mère de Kawādh ne se trouve que chez Ṯaʿālibī. Dans la relation de Ṯaʿālibī la controverse religieuse qui est mise en scène par le jeune Khusrau, finit sans résultat, et l'anéantissement des Mazdakites a lieu, comme dans toutes les lignes de tradition précédentes, après la mort de Kawādh; dans les détails de cette catastrophe, Ṯaʿālibī suit la relation d'Ibn Khurdādhbih, qui a adopté la tradition B.[1] Chez Firdausī la mort de Mazdak et le massacre des Mazdakites ont lieu pendant le règne de Kawādh, par suite de leur échec dans la disputation. Les noms des deux disputateurs zoroastriens que donne Firdausī, Hormuzd et Mihr-Ādhur, se retrouvent parmi ceux énumérés dans le Bahman Yasht I. 7 (Dādh Hormuzd et Ādhur-Mihr).

Bīrūnī a rassemblé sur Mazdak diverses traditions, qu'il expose d'une façon sommaire. Mazdak qui, chez Firdausī, est dastūr du roi et trésorier, est devenu, dans la notice de Bīrūnī, comme dans le Mudjmil, porteur de la première dignité ecclésiastique de l'État zoroastrien, à savoir mōbadhān mōbadh. Comme Ṯaʿālibī et la Nihāyat, qui appartient à la ligne III, il présente Mazdak comme origi-

[1] Voir p. 44.

naire de Nasā. Il cite les deux théories sur la sincérité ou l'insincérité de la conversion de Kawādh au Mazdakisme. La défense de tuer les animaux est mentionnée par Bīrūnī comme par Ibn-el-Aṯīr, qui a conservé quelques détails de plus concernant les théories de Mazdak quant à la nourriture.

L'anecdote de la mère d'Anōsharwān qui devait être livrée à Mazdak, mais fut sauvée par l'intercession de son fils est racontée par Abū'l-Faradj (Kitāb-el-aghānī), Bīrūnī, Ibn-el-Aṯīr et Abū'l-Fidā. La lacune qui se trouve dans la version de Bīrūnī peut être remplie au moyen des récits des autres auteurs. D'après une variation absurde, donnée par Ṯaʿālibī, le vieux Kawādh devait livrer sa propre mère à Mazdak, »afin qu'il fût délivré du sentiment de la jalousie« (sic!), mais elle sauva son honneur en s'humiliant devant celui-ci. D'un examen comparatif de la relation de l'extermination des Mazdakites, telle qu'elle à été donnée par Abū'l-Faradj, Ṯaʿālibī et Abū'l-Fidā (la tradition B), il ressortira, que les trois auteurs ont suivi, ici, une même source, à savoir la chronique d'Ibn Khurdādhbih, et si Ṯaʿālibī a supprimé l'allusion à l'anecdote de la mère d'Anōsharwān, qu'ont conservé Abū'l-Faradj et Abū'l-Fidā, la raison en est évidemment celle, qu'il avait raconté, auparavant, la même anecdote d'une façon qui ne s'accordait pas avec la version à laquelle allusion était faite dans le récit d'Ibn Khurdādhbih (la mère de Kawādh étant substituée à celle d'Anōsharwān). Dans la version de Bīrūnī, l'anecdote en question entre dans une nouvelle combinaison: Kawādh consent à livrer sa femme à Mazdak pour obtenir l'assistance de celui-ci dans une affaire d'amour avec la femme de son cousin.

Les traits caractéristiques qui ne se trouvent que chez des auteurs appartenant à la ligne IV sont les suivants:

1) Mazdak est mōbadhān mōbadh (Bīrūnī. Mudjmil). 2) Mazdak pose à Kawādh deux questions allégoriques (relatives à l'homme à la thériaque et à l'homme enfermé qui meurt de faim), et ayant entendu les réponses de Kawādh il autorise les gens affamés à piller les magasins de grain (Ta'ālibī et Firdausī). 3) Khusrau Anōsharwān en s'humiliant devant Mazdak, délivre sa mère des mains de celui-ci (tradition B: Kitāb-el-aghānī, Ta'ālibī, sous une forme altérée, Bīrūnī, Ibn-el-Aṭir, Abū'l-Fidā). 4) Khusrau Anōsharwān étant un ennemi de la doctrine nouvelle. Mazdak essaie de vaincre sa résistance en se servant de l'influence de Kawādh sur son fils (Firdausī). 5) Controverse sur les doctrines religieuses (Ta'ālibī, Firdausī, Mudjmil). 6) Les Mazdakites sont enterrés vifs, la tête en bas, plantés comme des arbres dans le jardin royal; Mazdak lui-même est pendu (Firdausī, Mudjmil).

Dans quelles sources ces traits-là sont-ils puisés? Avant de répondre à cette question, il nous faut examiner une narration qui ne dérive certainement pas du Khwadhāīnāmagh. Le chapitre 44 du Siyāsātnāmāh de Niẓām-el-mulk, composé en 1092—93[1] traite de Mazdak et des Mazdakites. En voici le résumé:

Mazdak, fils de Bāmdādh, qui était mōbadhān mōbadh sous le règne de Kawādh et fort versé dans l'astrologie, avait vu dans les astres, que de son temps apparaîtrait un homme qui établirait une religion, laquelle, abolissant celles des Zoroastriens, des Juifs, des Chrétiens et des idolâtres, subsisterait jusqu'au jour du jugement dernier. Voulant être cet homme et se servant de son influence sur le roi, il se fit passer pour le prophète d'une nouvelle

[1] Siasset Nameh, traité de gouvernement, texte persan éd. par Ch. Schefer (Paris 1891), p. 166 sqq.; traduction (Paris 1893), chap. 45, p. 245 sqq.

foi qui rajeunirait la religion de Zoroastre. Il fit creuser un souterrain, dont l'entrée était cachée à tous les yeux, et qui aboutissait à une petite ouverture au milieu du pyrée, juste au-dessous du feu. Kawādh, ayant eu nouvelle des menées de Mazdak, le fait appeler devant la cour plénière et le questionne sur ses idées religieuses. Mazdak dit qu'il est venu pour interpréter la loi de Zoroastre qu'on viole constamment, et que le miracle par lequel il doit prouver la verité de sa mission est celui de faire parler le feu. Les mōbadhs ayant avoué qu'il y a, dans le Zend-Avesta, des phrases dont chacune est susceptible de recevoir dix significations, et que chaque mōbadh et chaque docteur en donne vingt interprétations et explications, Kawādh dit à Mazdak qu'il le reconnaîtra comme prophète, s'il fait parler le feu. Le jour suivant, à une heure fixée, on se rend au pyrée, où on entend une voix qui semble sortir du feu, mais qui, en réalité, est celle d'un prêtre caché à l'orifice du souterain; cette voix ordonne aux assistants, au nom de Dieu, d'agir selon les paroles de Mazdak. Kawādh se convertit alors à la doctrine de Mazdak, lui fait faire un siège en or incrusté de pierreries et fait asseoir Mazdak, aux audiences, sur ce siège qui est bien plus élevé que le sien. Une partie du peuple adopte la foi de Mazdak, l'armée montre peu d'empressement à l'adopter, mais elle se tait par respect pour le roi. Aucun mōbadh n'accueille la nouvelle doctrine. Mazdak prêche la mise en commun des biens, de sorte que tous soient égaux et que personne ne soit privé de subsistance. Puis il fait consentir Kawādh à la communauté des femmes. Le bas peuple surtout accepte avec empressement ces réformes. Il est établi comme règle que si un homme invite des hôtes à un banquet, les invités, après avoir mangé et bu et entendu le divertissement

des musiciens, se rendent, l'un après l'autre, auprès de la femme du maître de la maison; celui qui entre chez la femme, place son bonnet sur la porte, alors personne n'y peut entrer avant que celui qui le précède ne soit sorti.

Anōsharwān envoie secrètement des émissaires aux mōbadhs pour les engager à un débat avec Mazdak et exhorte en même temps les grands à prendre des mesures pour dévoiler l'imposture. Anōsharwān, à cette époque-là, est âgé de dix-sept ans. Les grands et les mōbadhs adressent au roi des protestations contre les idées de Mazdak, mais celui-ci les confond en faisant parler encore une fois le feu. Quelque temps après, Mazdak exprime devant Kawādh le désir, qu'Anōsharwān se convertisse au Mazdakisme. Kawādh fait amener son fils, qui, accusant Mazdak de fourberie, invite celui-ci à faire parler l'eau, la terre et l'air comme il a fait parler le feu, et dit que la communauté des biens et des femmes n'est pas prescrite par le Zend-Avesta et que cette communauté rapprocherait les hommes à l'état des animaux. Enfin Anōsharwān est sommé de produire une preuve décisive, établissant la fausseté des doctrines de Mazdak; sinon, il sera mis à mort. Ayant obtenu un délai de quarante jours, il fait amener de la ville de Kuval, dans le Fārs, un vieux mōbadh savant. Au quarantième jour, Mazdak veut faire mettre à mort Anōsharwān, mais celui-ci dit que le délai n'est expiré qu'après ce jour-là. Le mōbadh de Fārs arrive juste à temps, et l'après-midi il tient un discours devant le roi et la cour. Le mōbadh dit que Mazdak s'est trompé sur les décrets des astres: il est vrai qu'un prophète arrivera qui séparera la lune en deux, abolira toutes les religions, y compris celle des Zoroastriens, et établira une nouvelle foi qui se répandra dans tout l'univers et durera jusqu'au jour

de la résurrection, mais ce prophète ne doit pas être d'origine persane, et Mazdak est persan; le prophète à venir ne permettra pas la communauté des biens et des femmes; le lendemain, le mōbadh confondra Mazdak. Le lendemain, la discussion à lieu. Le mōbadh demande à Mazdak, qui paiera les frais des œuvres pies, si les biens sont mis en commun. Mazdak ne sait répondre. Le mōbadh demande, à qui appartiendra l'enfant d'une femme qui a eu commerce avec vingt hommes. Mazdak garde le silence. Le mōbadh expose en détails les désordres sociaux qui seront le résultat du communisme. Kawadh invite Mazdak à répondre. Mazdak dit: »Ma réponse est celui-ci: donne l'ordre de lui trancher la tête sur le champ.« Kawādh répond qu'on ne tranche la tête de qui que ce soit sans avoir des preuves contre lui. Mazdak propose alors d'interroger le feu, et il est résolu qu'on se rendra le lendemain au pyrée. Mazdak engage deux de ses acolytes à tuer Kawādh, dans le pyrée, si le feu en ordonne la mort. Le lendemain, tous étant présent dans le pyrée, le feu, interrogé, répond qu'il est la proie d'une extrême faiblesse et ne peut rien dire s'il n'est pas fortifié en recevant un morceau du cœur et du foie de Kawādh. Puis, sur l'ordre de Mazdak, les deux hommes tirent leurs sabres et se précipitent sur Kawādh. Anōsharwān avec dix gardes se placent devant Kawādh et empêchent le meurtre. Kawādh croit avoir commis quelque péché et préfère être brûlé dans ce monde au lieu de l'être dans l'autre; mais le mōbadh lui dit d'attendre et invite Anōsharwān à agir promptement. Celui-ci fait saisir un des acolytes de Mazdak et le force à lui dévoiler le secret du feu parlant, après quoi il conduit cet homme-là à son père devant qui il répète ses révélations. Kawādh, convaincu de la fourberie de Mazdak, tient conseil avec le vieux

mōbadh et Anōsharwān, et on convient d'un stratagème. Une nouvelle discussion religieuse a lieu devant le roi: le mōbadh s'avoue vaincu et retourne dans le Fārs. Anōsharwān fait semblant d'incliner à la religion de Mazdak. Puis Kawādh dit à Mazdak que, par suite d'un songe, Anōsharwān est convaincu de la vérité du Mazdakisme. Une semaine après, Anōsharwān fait savoir à Mazdak par la bouche de Kawādh, qu'il se rangera de son côté, s'il a la certitude que les Mazdakites soient assez forts et assez nombreux pour résister à une révolte éventuelle. Ainsi Mazdak s'engage à dresser une liste de ses partisans — au nombre de douze mille — et à la livrer au mains d'Anōsharwān. Celui-ci, alors, déclare, que le nombre suffit et qu'il s'est converti; il s'excuse devant Mazdak de s'être opposé à lui et lui propose le plan suivant: Mazdak doit faire venir à la capitale ses douze mille partisans et les faire rassembler à un jour fixé; une grande fête aura lieu, après quoi le nouveau culte sera proclamé. Au jour fixé, les douze mille hommes sont rassemblés et le banquet commence. Cependant, Anōsharwān a fait creuser, dans une place publique, un grand nombre de fosses, ayant chacune une ou deux coudées de profondeur. Tandis que Mazdak et Kawādh jouissent du vin et de la musique dans le palais royal, Anōsharwān fait envoyer les Mazdakites, par pelotons de vingt ou de trente, dans un autre palais où ils doivent être revêtus de vêtements d'honneur; en passant par la place publique, les Mazdakites sont saisis par des hommes armés et plantés dans les fosses, la tête en bas, et les fosses sont recouvertes de terre. Lorsque les douze mille hommes ont péri de la sorte, Anōsharwān invite Mazdak et Kawādh à regarder la foule des Mazdakites revêtus de leurs vêtements d'honneur. Ils se rendent sur

la place publique et y voient les hommes enfouis, les pieds en l'air. Puis Anōsharwān dit à Mazdak: »Les soldats dont tu es le chef ne pouvaient avoir un plus beau vêtement d'honneur. Tu es venu pour disséminer à tous les vents nos biens et nos personnes et arracher la royauté de nos mains. Tiens, je vais te donner un vêtement d'honneur à toi aussi.« Ce disant il fait jeter Mazdak, la tête en bas, dans un trou qu'il a fait pratiquer dans une haute estrade dressée au milieu de la place. Il dit à son père, qu'il doit rester enfermé dans le palais, jusqu'à ce que l'apaisement se fasse dans le peuple; puis, ayant emprisonné Kawādh, il convoque les grands et s'empare du pouvoir royal.

Si nous examinons cette relation curieuse, nous constatons tout d'abord, qu'elle présente des concordances évidentes avec les traits trouvés dans la ligne de tradition IV qui n'existent pas dans les autres lignes. D'autre part elle se trouve en complète discordance avec les traits communs des quatre lignes de tradition. Nous devons donc conclure, que la version de Niẓām-el-mulk ne dérive d'aucune traduction du Khwadhāīnāmagh. D'ailleurs, la relation de Niẓām-el-mulk porte un caractère absolument légendaire ou romanesque. Elle rappelle par là les romans historiques populaires du temps des Sassanides, que nous connaisons, et que Firdausī et les plus anciens chroniqueurs arabes ont mis à contribution à côté du Khwadhāīnāmagh, le Yādhghār-ī-Zarērān et le Kārnāmagh-ī-Ardashīr, qui existent encore dans l'original pehlvi, et le roman de Wahrān (Bahrām) Tchōbīn, dont on peut reconstruire les traits principaux d'après les sources arabo-persanes[1]. Or, nous savons,

[1] Voir Arthur Christensen, Romanen om Bahrām Tschôbîn, et Rekonstruktionsforsøg. Studier fra Sprog- og Oldtidsforskning, Nr. 75.

qu'il a existé un livre pehlvi portant le titre de Mazdaknāmagh, et que cet ouvrage a été traduit en arabe par Ibn-el-Muqaffa'[1] et mis en vers arabes par Ābān ibn 'Abd-el-Ḥumaid el-Lāḥiqī[2]. Ce Mazdaknāmagh a été un livre d'agrément: il est mentionné parmi les ouvrages des traducteurs susnommés à côté de livres tels que le Kalīlagh va Damnāgh, (Kalīla wa Dimna en arabe) version pehlvie du Pañcatantra, le livre de Sindibād (l'Histoire des sept vezirs) etc. Ḥamza de même cite le livre de Mazdak[3] à côté des livres de Sindibād, de Shīmās etc., en rapportant, par erreur, ces livres pehlvis à la période des Arsacides.[4] Il est donc de fait qu'il a existé un »roman de Mazdak« qui a joui d'une telle popularité dans les premiers siècles de l'islamisme qu'il a été traduit plusieurs fois en arabe, et si nous trouvons dans le chapitre 44 du Siyāsātnāmāh une version de l'histoire de Mazdak qui n'a pas eu pour source le Khwadhāīnāmagh, et qui, dans son caractère général, rappelle les romans populaires pehlvis, nous sommes en droit de supposer que nous possédons dans la relation de Niẓām-el-mulk un fragment du Mazdaknāmagh perdu.[5]

Un trait caractéristique de la relation de Niẓām-el-mulk est le truc, par lequel Mazdak fait parler le feu sacré.

[1] Fihrist, ed. Flügel, p. 118.

[2] Fihrist, p. 163.

[3] Gottwald, p. 41; dans كتاب مروك, Nöldeke (Tab. p. 461, note 2) a reconnu كتاب مزدك; dans la Nihāyat (Browne l. c. p. 216) le nom a été altéré en كتاب مرول.

[4] Le Mazdaknāmagh est mentionné avec le Kalīlagh va Damnāgh encore dans de Goeje, Fragm. hist., I, p. 406, et II, p. 520.

[5] M. Nöldeke écrit dans la note déjà citée (p. 461, note 2): »Ob vielleicht jene Geschichte von Khusrau's Mutter und, was Bīrūnī hier sonst romanhaftes hat, daraus (d. h. aus dem Mazdak-Buche) stammt?« M. Nöldeke ne pouvait pas connaître le Siyāsātnāmāh, dont le texte fut publié douze ans après sa traduction de l'histoire des Sassanides de Tabarī.

Ce motif légendaire a été connu en Perse longtemps avant le temps de Mazdak. Dans l'Histoire ecclésiastique de Socrate, qui vivait dans la première moitié du 5e siècle de notre ère, une histoire analogue est racontée.[1] Il s'agit du roi sassanide Yazdgard I (399—420), à qui les historiens orientaux ont donné le surnom »le pécheur« à cause de sa politique tolérante et anticléricale, et de l'évêque syrien Maruta. Socrate rapporte, que Maruta avait guéri, par ses prières, Yazdgard d'un mal de tête opiniâtre, dont les mages n'avaient pas pu le délivrer. Alors les mages, jaloux de la faveur dont jouissait Maruta auprès du roi, imaginèrent une ruse. Le roi avait l'habitude d'adorer le feu perpétuel dans un pyrée. Les mages cachèrent un homme sous la terre au-dessous du feu, et au moment où Yazdgard venait comme de coutume adorer le feu, une voix en sortit, disant qu'il fallait chasser le roi du pyrée, parce qu'il avait agi comme un impie en révérant un prêtre des Chrétiens. Mais Maruta dévoila l'imposture des mages. Il recommanda au roi, lorsqu'il entendrait de nouveau cette voix, de faire creuser la terre sous le feu; car ce n'était pas le feu qui parlait, mais il s'agissait d'une machination imaginé par des hommes. Le roi entra alors de nouveau dans le pyrée, et quand la voix s'était fait entendre encore une fois, il fit creuser la terre, et l'individu qui y était caché fut saisi. Alors le roi, dans un accès de colère, fit décimer la race des mages et donna à Maruta la permission de bâtir des églises partout où il voulait.

Un autre trait curieux dans le récit de Niẓām-el-mulk est la coutume dite mazdakite, que celui qui entre chez la femme du maître de la maison place son bonnet sur la porte. Cela rappelle singulièrement des relations sur les

[1] Hist. eccl. VII. 9.

coutumes de peuples nomadiques du nord de l'Iran qui avaient cours à l'antiquité. Ainsi Hérodote raconte (I. 216) que chez les Massagètes chacun a une femme à lui, mais il y a néanmoins communauté de femmes, et si un Massagète désire une femme, il attache son carquois à la voiture dans laquelle elle demeure, puis il couche avec elle sans vergogne. L'auteur ajoute, que cette coutume massagète est attribuée erronnément, par les Hellenes, aux Scythes.

Que les traducteurs arabes du Mazdaknāmagh aient fait subir à ce livre des remaniements arbitraires, voilà ce qui ressort du passage de la relation de Niẓām-el-mulk où le vieux mōbadh du Fārs s'efforce de démontrer, que Mazdak n'est pas le prophète dont les étoiles ont prédit l'apparition: ce prophète, qui abolira la foi des Zoroastriens et toutes les autres religions et établira une religion qui se répandra dans tout l'univers et durera jusqu'au jour de la résurrection, ne doit pas être d'origine perse. C'est là évidemment une allusion à l'Islamisme introduite par quelqu'un des traducteurs arabes.

Des six traits caractéristiques de la ligne de tradition IV nous en trouvons quatre dans la narration du Siyāsātnāmāh, à savoir: titre de mōbadhān mōbadh attribué à Mazdak, efforts faits par Mazdak pour vaincre la résistance de Khusrau Anōsharwān, controverse théologique, enterrement vif des Mazdakites. L'histoire de la mère d'Anōsharwān ne se trouve pas chez Niẓām-el-mulk, et comme, dans les relations qui contiennent cette anecdote, l'exécution de Mazdak par ordre de Khusrau est motivée par sa conduite à cette occasion-là, ce qui ne s'accorde pas avec la version du roman, il faut en conclure que l'anecdote de la mère d'Anōsharwān n'est pas tirée du roman. Dérive-t-elle peut-être de

la tradition arabe de Ḥīra, dont nous parlerons ci-après? Les détails qu'elle contient sur la restauration d'El-Mundir pourraient faire supçonner une telle origine.

Reste un des six traits, à savoir les entretiens de Mazdak avec Kawādh, dans lesquels il pose à celui-ci les deux questions allégoriques concernant l'homme à la thériaque et l'homme enfermé qui meurt de faim. Je suis porté à croire que ce trait-là n'est pas pris au Mazdaknāmagh, mais remonte au Khwadhāīnāmagh. D'abord, Niẓām-el-mulk a, nous l'avons vu, une toute autre version de la première apparition de Mazdak comme prophète. En outre, nous trouvons, chez quelques auteurs qui appartiennent à d'autres lignes de tradition, quelques allusions qui nous font présumer, que le trait en question a existé dans leurs sources. Dans Eutychius α (de la ligne II) il est dit, qu'après que Kawādh eut régné dix ans, le pays fut ravagé par la disette et le fléau des sauterelles. Dans Ṭabarī A α (remarque insérée provenant de la ligne III), chez Dīnawarī et dans la Nihāyat (ligne III) il est raconté, que l'apparition de Mazdak et le détrônement de Kawādh, qui se rattache à cet événement, avait lieu, lorsque Kawādh avait régné dix ans. On peut en conclure, que dans l'original auquel remontent les lignes II et III, c'est-à-dire dans le Khwadhāīnāmagh pehlvi, il y a eu un lien de causalité entre la disette et l'apparition de Mazdak, et c'est justement ce lien de causalité que présente le récit plus détaillé de Ṯaʿālibī et de Firdausī dans le trait des deux questions allégoriques de Mazdak.

Comme résultat de notre examen de la ligne de tradition IV nous constatons d'abord, qu'une partie des sources appartenant à cette ligne reproduisent une tradition populaire relative à la mère d'Anōsharwān. Nous constatons en outre, que la source commune à laquelle remontent les

deux narrations distinctes suivies par Ta'ālibī et Firdausī a inséré dans sa relation, qui dérive du Khwadhāīnāmagh une série de traits puisés dans le Mazdaknāmagh. Mais comme cette source a suivi le Khwadhāīnāmagh dans la description de la première apparition de Mazdak (la disette, les deux questions allégoriques), elle n'a pu utiliser le récit du Mazdaknāmagh, d'après lequel Mazdak convainc Kawādh de la vérité de sa mission au moyen du feu parlant. Quant à la relation du Mazdaknāmagh concernant la controverse religieuse et l'extermination des Mazdakites pendant la vie de Kawādh, Firdausī l'a suivie le plus fidèlement; seulement il n'a pas fait détrôner Kawādh par son fils, mais il suit ici le Khwadhāīnāmagh. Ta'ālibī, d'autre part, pour ne pas tomber en désaccord avec Ibn Khurdādhbih, qu'il cite après, a laissé finir la controverse sans résultat et a rapporté l'extermination des Mazdakites au règne de Khusrau, étant ainsi en harmonie avec les trois autres lignes de tradition, qui reproduisent sur ce point, évidemment l'original pehlvi.[1]

Le roman de Mazdak est évidemment la source principale d'une notice qui se trouve en termes assez analogues chez Mas'ūdī et chez El-Khwārazmī. Dans le Kitāb et-tanbīh de Mas'ūdī nous lisons: »Du temps de Kawādh vécut le mōbadh Mazdak, qui interpréta le livre de Zoroastre appelé l'Avesta en lui donnant un sens caché opposé au sens apparent. Il est le premier de ceux qu'on considère comme les maîtres de l'explication et de l'interprétation

[1] Le roman de Mazdak était ici, abstraction faite des traits légendaires, plus proche de la vérité historique (la relation de Timothée chez Malala et Théophane) que ne l'était le Khwadhāīnāmagh. Il est curieux de voir, que Firdausī — ou plutôt sa source immédiate — a pu corriger la version du roman, en ce qui concerne la fin du Mazdakisme, sur le seul point essentiel, où elle s'éloignait de la vérité historique.

interne distincte de la forme extérieure [des textes], dans la religion de Zoroastre. Il est auteur de la secte des Mazdakites.« [1] Chez EL-KHWĀRAZMĪ la notice a la forme suivante : [2] »Mazdak est celui qui parut aux temps de Kawādh. Il était mōbadhān mōbadh, c.-à-d. juge des juges chez les adhérents de la religion des mages; il prétendit que la propriété et les femmes devaient être en commun, et il produisit un livre qu'il appellait »Zand« (»interprétation«) et dit que là-dedans se trouvait l'explication de l'Avesta — c'est le livre saint des adhérents du magisme, livre apporté par Zoroastre qu'ils prétendent être leur prophéte —, et alors les partisans de Mazdak tirèrent leur nom de ce »Zand« et furent appelés Zandī[gh]s. [Plus tard] ce mot fut arabisé, et on disait au singulier zindīq et au pluriel zanādiqa.« [3]

En dernier lieu nous mentionnerons la traduction persane abrégée de l'œuvre de Ṭabarī composée en 963 par ABŪ ʿALĪ MUḤAMMAD EL-BALʿAMĪ, ministre de l'émir Manṣūr I de la dynastie des Sāmānides. C'est plutôt un remaniement qu'une traduction. Quant à l'histoire de Kawādh, Balʿamī a combiné les diverses traditions données par Ṭabarī, et il a inséré, en outre, dans sa version, quelques traits pris d'autre part. Certains détails semblent indiquer, qu'il a connu la ligne IV.[4] — Dans le grand désastre de Pērōz, le mōbadhān mōbadh et la fille de Pērōz (Pērōzdukht) sont faits prisonniers. Sōkhrā[5], ayant rassemblé

[1] Bibl. Geogr. Arab., t. VIII, p. 101; trad. de Carra de Vaux, p. 145.

[2] Liber Mafâtih al-olûm, ed. G. van Vloten, p. 38. Le livre Mafātih el-ʿulūm est composé environ en 976 de notre ère.

[3] M. Bevan fait dériver le terme z a n d ī k d'un mot araméen s a d d ī q a i, qui aura été la désignation des manichéens d'un grade supérieur. (Voir E. G. Browne, A Literary History of Persia, I, p. 159—160).

[4] Le texte de l'ouvrage de Balʿamī n'a pas été publié. Je cite sa relation d'après la traduction française de Zotenberg, t. II, p. 142 sqq.

[5] Sūfrāī, comme chez Firdausī.

une grande armée, force le roi des Hephtalites à délivrer les prisonniers et à rendre le butin. Les Perses veulent donner la couronne à Sōkhrā, mais il ne l'accepte pas, et Walāsh est placé sur le trône. Kawādh s'enfuit chez le khākān pour lui demander secours. Il est accompagné de Zarmihr, fils de Sōkhrā. Dans un village sur le territoire de Nichapour, ou, selon d'autres, sur le territoire d'Ispahan, il prend pour femme la fille d'un paysan de bonne famille. Après un séjour de quatre ans chez le khākān il retourne avec une armée, retrouve sa femme, qui lui a donné un fils, qu'on a nommé Anōsharwān (Nūshīrvān). Walāsh étant mort, Kawādh occupe le trône sans combat et renvoie l'armée turque. Kawādh nomme Sōkhrā lieutenant du royaume. Il fonde des villes. Après cinq ans, Sōkhrā étant devenu trop puissant, Kawādh se défait de lui avec l'aide de Mihrān. »On a dit qu'il avait tué également Zarmihr, mais cette opinion est erronée.« Guerre heureuse contre les Khazars. Kawādh fonde (sic!) Āmid à la frontière de l'Arménie. Il a dix fils, dont Anōsharwān est celui qu'il aime le plus. »Après que Kawādh eut régné douze ans, il vint auprès de lui un homme nommé Mazdak, du pays de Khorassan, de la ville de Nichapour. Il se prétendit prophète, mais il n'établit pas une religion nouvelle, si ce n'est précisement la réligion mazdéenne et la doctrine qui permettait d'avoir commerce avec sa mère et sa sœur[1]: il avait donc la religion des Perses, sauf qu'il abolit le mariage et la propriété, disant: »Le Dieu de l'univers a fait un partage égal entre les hommes: il n'a pas donné à l'un plus qu'à l'autre. Il faut faire en sorte que chacun ait en

[1] Le mariage d'un homme avec sa mère ou sa sœur était justement permis dans le Mazdéisme et même considéré comme une action particulièrement louable.

égal partage les femmes et les biens. Celui qui possède des biens ne pourra pas dire: 'Je ne veux rien donner à l'autre.' De même en ce qui concerne les femmes: toutes les femmes sont communes; la femme de celui-ci appartient à celui-là, et la femme de celui-là appartient à celui-ci; celui qui la désire peut la prendre.« Cette doctrine plut au jeunes gens, aux débauchés et à la populace, et beaucoup l'adoptèrent. Kawādh en fut informé; il fit appeler Mazdak et l'interrogea sur sa religion. Kawādh aimait beaucoup les femmes: cette doctrine lui plut également; il l'adopta, et il protégea Mazdak et ses adhérents.« Les grands et le mōbadhān mōbadh le déposent, le mettent en prison et le font surveiller par un général. Djāmāsp est placé sur le trône. Les Perses veulent mettre Mazdak à mort, mais il est délivré par ses partisans. L'armée, alors, veut faire tuer Kawādh, mais il est délivré de la prison par sa sœur (= Tab. B) et reste caché avec elle pendant un an. Les soldats, ayant appris sa fuite, tuent le gardien. Mazdak le voit dans sa retraite et lui dit: »Mes adhérents sont devenus très nombreux; l'armée ne saura leur résister; je les assemblerai tous, afin qu'ils te fassent sortir et qu'ils combattent l'armée«; mais Ḳawādh pense que les Mazdakites, gens de la populace, ne peuvent pas lutter contre des soldats. Lorsqu'on ne recherche plus Kawādh, il sort de sa retraite et part. »Quelques-uns prétendent que c'est lors de ce voyage qu'il épousa la mère d'Anōsharwān.« Il se rend chez le roi des Turcs et y reste cinq ans, puis retourne avec une armée turque de 30.000 hommes. Les grands s'excusent devant lui, il agrée leurs excuses et pardonne à Djāmāsp, qui a régné six ans. »Kawādh régna avec justice, et personne ne fut puni de mort par lui. Il ne soutint plus, comme par le passé, les

sectateurs de Mazdak, quoiqu'il leur adhérât en secret.« Il nomme Anōsharwān son successeur et lui en délivre le diplôme. — Balʿamī insère ici — d'après Ṭabarī — les mesures prises par Kawādh pour réformer le système d'impôt, et il y ajoute, pour expliquer comment Kawādh a eu l'idée de cette réforme, l'anecdote de la femme qui défend à son enfant de toucher les fruits (une grappe de raisin) de son jardin. — La mort de Kawādh est racontée selon la tradition arabe que nous examinerons ci-dessous (Kawādh est tué par Shamir, fils du roi du Yémen). — Anōsharwān monte sur le trône. »La première chose qu'il ordonna fut de mettre à mort les adhérents de Mazdak. Tous les biens qui étaient entre leurs mains furent rendus à leurs propriétaires, et tout ce qui n'avait point de propriétaire fut donné aux pauvres; et toutes les femmes qui étaient avec eux furent également rendues à leurs époux.«

Nous remarquons que le nom de Sōkhrā est donné par Bal'amī sous la forme fausse de Sūfrāī, que nous retrouvons chez Firdausī, et que Bal'amī connaît l'anecdote de la femme qui défend à son enfant de toucher les fruits de son jardin, anecdote que nous avons trouvée chez Taʿālibī. et qui est raconté également dans la géographie d'Ibn Hauqal, composée en 977 (Bibl. geogr. Arab. II, p. 217 sq.). L'insinuation de Balʿamī, que le penchant de Kawādh pour les femmes était un des motifs qui l'amenèrent à adopter la doctrine de Mazdak nous rappelle l'histoire de l'amour de Kawādh pour l'épouse de son cousin racontée par Bīrūnī. La relation de la conversation qu'a Kawādh avec Mazdak dans sa retraite après la fuite de la prison n'est connue d'aucune des autres sources que nous avons examinées. Le roi des Hephtalites est devenu, dans la version de Balʿamī, roi des Turcs.

Tradition locale du pays de Ṭabaristān.

MUHAMMAD IBN EL-ḤASAN IBN ISFANDIYĀR, dans son Histoire du Ṭabaristān, composée en 1216 de notre ère nous donne une relation sur Kāūs, fils de Kawādh, dont voici un résumé très sommaire [1]:

Au temps de Kawādh, la souveraineté du Ṭabaristān était chez la famille de Gushnaspshāh. Kāūs (Kayūs) y fut envoyé par le roi pour aider cette famille à chasser les Turcs du Khorassan, ce qui fut accompli avec succès. Mazdak apparut, et Kawādh fut déposé en faveur de son fils Anōsharwān (Nūshīrvān [2]). Le khākān des Turcs s'avance jusqu'à l'Oxus. Sur l'invitation d'Anōsharwān, Kāūs rassemble ses troupes, bat le khākān, et fait de grands exploits dans l'est de l'Iran. De retour au Ṭabaristān il écrit à son frère une lettre, dans laquelle il le somme de lui céder le trône à lui, l'aîné. Sur le refus d'Anōsharwān, Kāūs s'avance vers Ctésiphon, mais subit une défaite, est imprisonné et enfin, ne voulant pas promettre de se tenir tranquille, exécuté. Son fils Shāpūr est détenu ā Ctésiphon. Dans une nouvelle guerre contre les Turcs, Anōsharwān reçoit une assistance inattendu de Zarmihr et Qarēn, deux fils de Sōkhrā, qui, après le meurtre de leur père, s'étaient enfuis au Badakhshān. Anōsharwān reconnaissant donne à Zarmihr le gouvernement du Zābulistān (pays montagneux situé le long du courant supérieur du fleuve de Hilmand à l'est de l'Iran), à Qarēn quelques parties du pays de Ṭabaristān avec le titre de Spāhbādh. Les descendants de ce dernier étaient les Qarēnwands, qui conservaient le titre

[1] An Abridged Translation of the History of Ṭabaristán, compiled by Ibn Isfandiyár, by Edw. G. Browne, Leide 1905, p. 92 sqq. Le texte n'a pas été publié.

[2] L'auteur renvoie au Siyāsātnāmāh de Niẓām-el-mulk.

de Spāhbādh (Ispahbad) jusque dans les temps islamiques, et les nobles des districts ṭabaristāniens de Lufūr et d'Astarābād. Une autre dynastie de Spāhbādhs, qui jouait un rôle aux temps de l'Islam, était celle des Bāwand, descendants de Bāw, fils de ce Shāpūr, fils de Kāūs, qui avait été retenu prisonnier à Ctésiphon. Bāw reçut de Khusrau II le gouvernement du Ṭabaristān etc.

Ẓahīr-ed-dīn al-Marʿashī (m. en 1487—1488) nous a laissé également une Histoire du Ṭabaristān, composée environ en 1476, dans laquelle il mentionne les mêmes événements sous une forme plus succincte et avec quelques divergences:[1]

Le Ṭabaristān restait dans la possession de la famille de Gushnaspshāh jusqu'au temps de Pērōz. Lorsque cette famille s'était éteinte, Kawādh confia le gouvernement du Ṭabaristān à son fils aîné Kāūs, un homme courageux, qui sut gagner l'attachement du peuple. Kāūs délivra le Khorassan de l'invasion des Turcs. Au temps de Kawādh, Mazdak se déclara prophète et gagna Kawādh à sa doctrine relative à la communauté des biens et des femmes et à l'égalité de tous les hommes. Anōsharwān, le fils cadet de Kawādh, s'efforça de supprimer les désordres causés par Mazdak et parvint à détruire le maudit Mazdak et ses adhérents et sa doctrine. Kāūs s'insurge contre son frère, est vaincu et exécuté, et Khusrau donne le gouvernement du Ṭabaristān aux fils de Sōkhrā.

Traditions des Arabes de Ḥīra.

Quelques traditions indépendantes, à ce qu'il paraît, relatives au mouvement mazdakite se sont conservées chez

[1] Sehîr-eddîn's Geschichte von Tabaristân, herausg. v. B. Dorn (St.-Pétersbourg 1850), p. 201 sqq.

les Arabes de Ḥīra, royaume tributaire aux rois de Perse. Ces traditions ont été notées dans les livres perdus, dans lesquels HISHĀM IBN MUHAMMAD IBN EL-KALBĪ (mort environ en 820) a rassemblé les notices éparses concernant l'histoire des Arabes du temps antéislamique, et qui sont la source principale des relations des auteurs arabes postérieurs sur l'histoire du royaume de Ḥīra et ses rapports avec les Perses.[1]

Pendant la dernière moitié du règne de Kawādh, El-Mundir III de la dynastie des Lakhmides fut expulsé par El-Ḥāriṯ ibn Amr de la tribu des Kinda, qui avait alors une position dominante dans l'Arabie centrale. El-Ḥāriṯ fut chassé du trône en 529 et tomba plus tard dans un combat avec El-Mundir qui reconquit ainsi son royaume.[2] La chute d'El-Ḥāriṯ a eu lieu, donc, vers le même temps où les Mazdakites étaient exterminés en Perse. Aussi la tradition arabe a-t-elle établi de diverses façons une connexion entre l'interrègne des Kinda et le Mazdakisme. Quelques auteurs, comme IBN-EL-ATĪR (I, p. 314 sqq.) et YĀQŪT (IV. 294) racontent, que Kawādh avait chassé du trône de Ḥīra le roi En-Nuʿmān — roi antérieur à ce temps, que les auteurs arabes mentionnés ont confondu avec El-Mundir — parce qu'il ne voulait pas accepter la foi de Mazdak, et donné le trône à El-Ḥāriṯ; et El-Maqdisī (Huart, III, p. 167) prétend que El-Ḥāriṯ vint trouver le roi de Perse, adopta la religion des Mazdakites et fut nommé roi de tous les Arabes, et que Khusrau Anōsharwān rendit la royauté à El-Mundir.[3] ḤAMZA (éd. Gottwald, p. 106 sq., traduction, p. 83 sq.), qui combine ici la tradition arabe avec des

[1] Voir Rothstein, Die Dynastie der Lahmiden in al-Ḥîra, p. 50 sqq.

[2] Nöld. Tab., p. 170, note 1, et Rothstein, l. c., p. 87 sqq.

[3] A comparer le récit du Kītāb-el-aghānī, ci-dessus, p. 45 sqq., et les remarques sur l'anecdote de la mère d'Anōsharwān, p. 68—69.

détails pris à la tradition du Khwadhāīnāmagh. dit que les désordres mazdakites avaient affaibli le royaume des Lakhmides, et que El-Mundir fut réinstallé par Khosrau.

Tabarī reproduit[1] une relation, qu'a conservée Hishām, bien qu'elle soit en désaccord avec la liste des règnes des rois de Ḥīra qu'il suit ordinairement. Cette relation est légendaire dans sa forme et absolument contraire à l'histoire, mais elle est d'un intérêt particulier pour nous, parce qu'elle nous montre Kawādh dans la lumière de la tradition arabe. Lorsque El-Ḥāriṯ a pris les rênes du gouvernement à Ḥīra, il cherche un rendez-vous avec Kawādh pour discuter avec lui le traité qui existe entre les deux royaumes. »Or, le roi (Kawādh) était un Zandīk[2], qui se montrait indulgent et abhorrait l'effusion du sang et traitait ses ennemis avec clémence, justement parce qu'il ne voulait pas verser le sang, et toutes sortes de désirs s'étalaient à son temps, et les hommes le méprisaient.« Kawādh, voulant se moquer de l'Arabe, fait apporter une coupe contenant des dattes avec les noyaux, qu'il fait présenter à celui-ci, et une autre coupe pleine de dattes dont les noyaux sont enlevés, qu'il garde pour lui-même. El-Ḥāriṯ mange et rejette les noyaux, et comme Kawādh lui demande, pourquoi il ne mange pas de la même manière que lui, El-Ḥāriṯ répond que, dans son pays, ce ne sont que les chameaux et les moutons qui mangent les noyaux, et ainsi il tourne la raillerie contre le railleur. On conclut un traité, d'après lequel El-Ḥāriṯ et ses gens n'ont droit à avancer leur chevaux dans l'Euphrate que tant que l'eau va jusqu'au poitrail des chevaux. Mais El-Ḥāriṯ, voyant la faiblesse de Kawādh, conçoit le dessein de faire des conquêtes

[1] Ed., p. 888 sq., Nöldeke, p. 147 sqq.
[2] Voir p. 45, note 2, et p. 71, note 3.

et pousse les commandants de ses places frontières à faire des incursions dans la Mésopotamie. Kawādh fait des protestations, mais El-Ḥāriṯ décline la responsabilité et déclare dans un nouveau rendez-vous avec Kawādh, qu'il lui faut de l'argent et des troupes pour réduire les Arabes à l'obéissance; il demande donc une partie de la Mésopotamie comme un fief pour y faire fabriquer des armes. Kawādh lui cède six districts dans la vallée de l'Euphrate inférieure. Puis El-Ḥāriṯ invite le roi (le tubba') du Yémen à attaquer l'empire perse, dont le roi ne pourra lui résister, parce qu'il »ne mange pas de viande et tient l'effusion de sang pour défendue, étant un Zandīk.« Alors le roi du Yémen s'avance à Ḥīra, et son neveu Shamir combat Kawādh, le force à s'enfuir à Raï, l'y attrappe et le tue.

Bal'ami (l. c., voir p. 71 sqq.) reproduit cette narration apocryphe avec plus de détails.

Tradition présumablement mazdakite.

Ash-Shahrastānī (m. en 1153), l'auteur, d'origine persane, d'un exposé des religions et des écoles philosophiques (Kitāb-el-milal wa'n-niḥal) écrit en arabe, a conservé, dans sa mention du Mazdakisme[1], plusieurs traits de cette doctrine que nous ne trouvons pas autre part, à ce qu'il paraît. La relation de Shahrastānī repose évidemment sur différentes sources, dont une seulement est citée nominalement; c'est un certain Muḥammad ibn Hārūn, connu sous le nom d'Abū 'Īsa el-Warrāq, Zoroastrien converti à l'Islamisme.

Shahrastānī rappelle la création du Mazdakisme par Mazdak, qui apparaissait au temps de Kawādh, convertis-

[1] Éd. de Curcton, p. 192 sqq., traduction de Haarbrücker, I, p. 291 sqq.

sait celui-ci à sa foi, et fut tué plus tard par Anōsharwān. Puis il donne, d'après El-Warrāq, une esquisse sommaire de la doctrine: »El-Warrāq dit que la doctrine des Mazdakites est conforme, sur beaucoup de points, à celle des Manichéens relative aux deux êtres primitifs ou principes primitifs [1]; seulement, Mazdak prétendit que la lumière agissait par dessein et selon une volonté libre, les ténèbres au contraire, en aveugle et selon la loi du hazard. La lumière était douée de savoir et de sens, mais les ténèbres étaient ignorantes et aveugles. Le mélange [de lumière et de ténèbres] était le résultat d'un pur hazard, non pas d'un plan et d'une volonté libre; et la libération aura lieu également selon le hazard et non pas d'après un acte de volonté. Mazdak défendit aux hommes la contradiction, la haine et la lutte, et comme ces choses-là ont généralement pour cause les femmes et les biens matériels, il rendit licites les femmes et mit en commun les biens et en assigna à tous les hommes leur part égale comme de l'eau, du feu et du pâturage. — On raconte [2], qu'il ordonnait de tuer les âmes pour les délivrer du mal et du mélange avec les ténèbres. Sa doctrine quant aux éléments était celle, qu'il y en avait trois: l'eau, le feu et la terre, et lorsqu'ils s'étaient mélangés, le directeur du bien et celui du mal en étaient sortis; et ce qui purifiait les éléments c'était justement le directeur du bien, et ce qui les souillait c'était le directeur du mal. — On raconte d'après lui [3], que l'objet de son adoration [4] est assis sur son trône dans le monde supérieur tout comme

[1] C.-à-d. la lumière et les ténèbres.

[2] Par cette introduction, l'auteur fait savoir, qu'il va citer une nouvelle source.

[3] C.-à-d. d'après Mazdak. Ici commence un morceau tiré d'une troisième source, qui prétend citer les paroles même de Mazdak.

[4] C.-à-d. Dieu, le dieu de la lumière.

le roi de Perse est assis sur le sien dans le monde inférieur; et il y a devant lui quatre »forces«, à savoir l'Entendement, l'Intelligence, la Mémoire et la Joie, comme il y a devant le roi de Perse quatre personnes, à savoir le Mōbadhān mōbadh, le grand Hērbadh, le Spāhbadh et le Rāmishgar (musicien[1]). Ces quatre forces dirigent les affaires des mondes par sept de leurs vézirs, à savoir le Sālār (chef), le Pēshkār (président), le Bārwar (porteur de fardeaux) (?), le Parwān (commissaire[2]), le Kārdān (expert), le Dastwar (conseiller), et le Kōdhak (serviteur) et ces sept tournent à l'intérieur d'un cercle de douze êtres spirituels, à savoir: Khwānandagh (celui qui appelle), Dihandagh (celui qui donne), Sitānandagh (celui qui prend), Barandagh (celui qui apporte), Khwarandagh (celui qui mange), Dawandagh (celui qui court), Khīzandagh (celui qui se lève), Kushandagh (celui qui tue), Zanandagh (celui qui frappe), Kunandagh (celui qui agit[3]), Āyandagh (celui qui vient), Shawandagh (celui qui s'en va) et Pāyandagh (celui qui reste).[4] Dans chaque homme toutes les quatre forces sont réunies, et les sept et les douze sont devenus maîtres dans le monde inférieur, et l'obliga-

[1] Le hērbadhān hērbadh était le plus haut dignitaire ecclésiastique après le mōbadhan mōbadh. Le rāmishgar aura été quelque chose comme le maître de plaisir du roi.

[2] Le troisième et le quatrième nom sont dans le texte بالون و بروان. Le mot بروان peut être lu, sans qu'aucune émendation soit nécessaire, پروان, parwān, mot qui, dans la forme plus ordinaire de parwānagh, est employé au pehlvi dans les significations de directeur, envoyé, commissaire etc., et qui a été adopté par les Mandéens pour désigner une certaine figure divine (voir S. Pallis, Mandæiske Studier, I, p. 156). Pour بالون le Dabistān, qui sera mentionné ci-après, lit بانور. Des formes corrompues بالون et بانور on peut reconstruire avec quelque probabilité une forme pehlvie bārwar.

[3] Ou bien Kanandagh (celui que creuse ou qui détruit).

[4] Il y a, comme on voit, treize noms. Deux noms de la liste doivent désigner le même personnage.

tion leur a été ôtée. Il disait, que le roi du monde supérieur règne au moyens des lettres dont la somme constitue le nom suprême, et celui qui peut se faire une idée de quoi que ce soit touchant ces lettres à lui sera révélé le plus grand des secrets, mais celui qui en est exclu, reste dans l'aveuglement de l'ignorance, de l'oubli, de la stupidité et du chagrin, vis-à-vis des quatre forces spirituelles.»

A la fin, Shahrastānī énumère quatre sectes mazdakites qui ont leurs centres dans différentes contrées de l'Orient. Quelques-unes de ces sectes, sinon toutes, se seront formées dans les temps islamiques.

Nous ne savons pas, d'où proviennent les détails que donne Shahrastānī d'après El-Warrāq et d'autres. Il est probable, qu'ils remontent à des traditions conservées dans les communautés hérétiques existant aux temps islamiques, qui dérivaient leurs idées du Mazdakisme ancien. L'anéantissement de la littérature mazdakite ordonné par Khusrau Anōsharwān a été exécuté très radicalement, à ce qu'il paraît, car aucun livre mazdakite n'est mentionné par les auteurs anciens arabes et persans. Il se peut, que des opuscules, contenant les éléments de la foi, aient circulé secrètement parmi les sectaires; nous n'en savons rien; mais nous n'avons pas de raison pour nier l'existence de traditions authentiques dans le sein des communautés plus ou moins secrètes qui professaient la religion de Mazdak dans les premiers siècles de l'Islamisme. En tout cas l'exposé fragmentaire que nous venons de citer laisse une impression d'authenticité, qui est rehaussée par les noms de hautes charges sassanides et les termes religieux pehlvis, légèrement modernisés dans la forme, que renferme la relation de Shahrastānī.

Traditions diverses.

Dans une notice que nous donne MUHAMMAD IBN ISHĀQ EN-NADĪM dans son Fihrist (»Catalogue«), composé en 988 de notre ère, nous trouvons sur le Mazdakisme quelques détails, dont nous ne connaissons pas la source.[1] En-Nadīm attribue aux Mazdakites du temps des Sassanides le nom de Ḥuramīya, altération de Khurramīya, nom formé du mot persan khurramī, »gaieté«[2]. Sous ce nom, Khurramīya, on comprend généralement la secte qui, sous la direction de Bābak, provoqua une révolte dans l'Azerbeidjan pendant les années 815—837, et dont la doctrine était, en effet, celle de Mazdak renouvelée, et nous ne savons pas, si la secte a été désignée sous ce nom déjà pendant la période de Sassanides. L'autre nom qu'En-Nadīm attribue aux plus anciens partisans de la doctrine mazdakite, celui d'»hommes vêtus de rouge« (en arabe: el-Muḥammira) ne date probablement que du temps de l'Islamisme.

Voici la notice en question:

»La religion des Ḥuramīya et des Mazdakīya. Muḥammad ibn Isḥāq[3] dit: Les Ḥuramīya sont de deux catégories. Les premiers Ḥuramīya s'appellent aussi les Muḥammira. Ils se trouvent dans les contrées montagneuses entre l'Azerbeidjan, l'Arménie, le pays de Deïlam, Hamadān et Dīnawar, où ils vivent épars, et en outre entre Ispahan et le pays d'Ahwāz. Ils ont été, à l'origine, des Zoroastriens; puis leur doctrine fut réformée, et ils appartiennent à la sorte de gens qui sont connus sous le nom d'»enfants

[1] Fihrist, ed. Flügel, p. 342.

[2] Voir l'article de Flügel dans la ZDMG., t. 23, p. 531, note 1.

[3] L'auteur lui-même.

trouvés« (?).[1] L'auteur de leur doctrine était Mazdak l'Ancien. Il leur ordonna de saisir les jouissances et de s'appliquer à satisfaire leur appétit au plus haut degré quant au manger et au boire, et il prêcha l'égalité et le commerce amical et l'abolition de la domination d'un individu sur un autre; et parmi les hommes il devait y avoir communauté de femmes et de famille, de sorte que personne ne soit exclu de la possession des femmes d'un autre et que celui-ci ne la lui refuse pas. Avec tout cela ils devaient regarder aux bonnes actions et ne tuer personne et ne causer de la peine à personne. Il y avait pour eux des prescriptions religieuses relatives à l'hospitalité, à savoir qu'il ne fallait pas refuser à aucun individu parmi les nations, à qui on donnait l'hospitalité, aucune chose qu'il désirait, quoi que ce soit. A cette religion adhéra Mazdak le Jeune qui parût aux temps de Kawādh, fils de Pērōz et qu'Anōsharwān fit tuer avec ces partisans. L'histoire de celui-ci est notoire et bien connue. El-Balkhī[2], dans son livre ʿUyūn el-masā'il wa'l-djawābāt (»Les Sources des questions et des réponses), a donné un abrégé de l'histoire des Ḫuramīya, de leurs doctrines et de leurs prati-

[1] Voir Flügel dans la ZDMG., t. 23, p. 534 et note 2. La lecture est très douteuse, et quand même la lecture اللقطة serait correcte, ce nom doit être pris, probablement, au sens figuré. La conclusion que Flügel en a tiré me paraît assez gratuite: »Ausgesetzte vater- und mutterlose Waisen bildeten ein Contingent der neuentstandenen Secte, und dass diese Findlinge, die ohne jeden Anhalt dastanden, sich gern und unbedingt an das Haupt und den Gründer der neuen Lehre, den alten Mazdak, anschlossen und die zuverlässigsten Parteigänger wurden. Dass sich bei den aller Sittlichkeit baren Grundsätzen, die Mazdak predigte, von Hause aus erwarten . . . .«

[2] Nous ne savons pas, de quel auteur de ce nom il s'agit. Ce n'est pas Abū Zaïd Aḥmad ibn Sahl el Balkhī, car le livre ʿUyūn el-masā'il ne figure pas dans la liste des ouvrages de celui-ci que donne En-Nadīm lui-même (Fihrist p. 138). On pourrait penser, peut-être, au poète Abū ʿAlī Muḥammad ibn Aḥmad el-Balkhī (Bīrūnī, Chronol. p. 99, l. 13 a

ques touchant le boire et les jouissances et de leur culte, et il n'est pas nécessaire pour nous de mentionner dans les détails ce qu'un autre a décrit avant nous.« Suit la relation de la seconde catégorie des Ḫuramīya, à savoir les adhérents de Bābak.

Le géographe arabe IBN-EL-FAQĪH EL-HAMAḎĀNĪ (mort vers le commencement du 10e siècle de notre ère), dans sa description du village Furdudjān du district Farāhān (province Hamadān) raconte[1] une anecdote curieuse qui se rattache à l'apparition de Mazdak: »El-Mutawakkilī[2] dit: un Zoroastrien qui a vu la chose de ses propres yeux m'a raconté, qu'alors que Mazdak l'emporta sur Kawādh, il dit: »Il est nécessaire que tous les feux sacrés soient abolis à l'exception des trois premiers.«[3] Cela fut fait. Et il (le Zoroastrien en question) poursuivit: le feu Ādhur-Gushnasp émigra et atteignit enfin Ādhur-Gushnasp dans l'Azerbeidjan et se mêla avec lui; et lorsqu'on attisa le feu, celui d'Ādhur-Gushnasp devint rouge et celui dĀdhur-Gushnasp[4] devint blanc. Quand Mazdak fut mort, les gens reconduisirent les feux à leur places. Alors on chercha dans l'Azerbeidjan [le feu qui y était émigré] et on continua à

[1] Bibl. Geogr. Arab. V, p. 247.

[2] M. Djāmālzādāh (journal persan »Kāvāh«, 1920, n° 4—5, p. 9 a, note 4) rappelle Zardusht ibn Ādharkhūr Muḥammad el-Mutawakkilī, qui vécut sous les califes El-Mu'taṣim et El-Mutawakkil, et qui pourrait être identique au personnage mentionné par Ibn-el-Faqīh.

[3] Ādhur-Farnbagh (à lire plutôt Farughbagh), Ādhur-Gushnasp (ou -Gushasp) et Burzīn mihr. Voir A.-V. Williams Jackson dans le JAOS, XLI, p. 81 sqq.

[4] Le texte est évidemment corrompu. Il s'agit d'un feu sacré qui a eu son temple à Furdudjān, et dont le nom n'aura pas été Ādhur-Gushnasp, qui, au moment ou les feux de moindre importance étaient abolis, fut transporté — la divinité du feu émigra — en Azerbeidjan, où il fut mêlé avec le feu Ādhur-Gushnasp, le grand feu des rois et des guerriers. Je n'ai trouvé, autre part, des notices sur le feu entretenu à Furdudjān et sur son vrai nom.

en suivre les traces, jusqu'à ce qu'on apprit qu'il avait retourné à Furdudjān ...«

Ḥamdullāh Mustawfī-i-Qazwīnī, dans son Ta'rīkh-i-guzīdāh (»Histoire choisie«, composé en 1330 de notre ère) nous donne sur Kawādh (Qubād) le renseignement énigmatique, que »en langue pehlvie on l'appelait Lukard«. Je vois dans لوكرد une altération de كوباد. S'il en est ainsi, l'auteur ou sa source a voulu dire tout simplement que le nom, qui était écrit ordinairement, par les auteurs arabes et persans, dans la forme arabisée avec un Q (Qubād), avait été écrit et prononcé à l'origine avec un K.

Parmi les sources de date plus récente que je n'ai pas encore citées, une seule est à mentionner. C'est le Dabistān-i-maḏāhib (»École des doctrines religieuses«), exposé des religions et des sectes écrit à l'Inde vers le milieu du 17e siècle de notre ère et qualifié par M. E. G. Browne[2] comme »that late and greatly overestimated Persian work.«

Fānī commence sa description de la doctrine de Mazdak[3] par la mention des deux créateurs, qui ont existé de toute éternité, Yazdān (ou Ōhrmazd) et Ahriman. Presque tout ce qu'il dit à cet effet pourrait se référer aussi bien au Zoroastrisme qu'au Mazdakisme. Puis l'auteur continue: »Et dans un certain passage de Dīsnād il (c.-à-d. Mazdak) dit que l'existence a deux principes fondamentaux, la lumière et les ténèbres, ce qu'il explique par Yazdān et Ahriman, et il dit que la lumière agit selon une volonté libre, les ténèbres, au contraire, selon la loi du hazard ...«[4] Après quelques remarques générales sur la lumière et les

[1] Ed. de Browne, p. 114. [2] A Literary History of Persia, I, p. 27[illegible]

[3] P. 164 sqq. de l'édition Calcutta 1809. La tradition anglaise de Sm[illegible] et de Troyer ne m'est pas accessible.

[4] Presque textuellement comme chez Shahrastānī, p. 80 du présent ouvrage, à continuer jusqu'à »...: non pas d'après un acte de vo[illegible]

ténèbres comme l'origine de tout ce qui est utile et de tout ce qui est nuisible respectivement, l'auteur poursuit: »Et dans ce livre il dit encore, que Yazdān est assis sur son trône dans le monde primordial tout comme les rois sont assis sur les trônes dans les différentes parties du monde; et il y a devant lui quatre forces ...«[2] »Et dans ce livre il dit encore, que ce qui n'est pas content de cette lumière et ce qui est content de ces ténèbres, ce sont la haine, le combat et la lutte, mais la lutte et la guerre entre les hommes ont généralement pour cause le bien matériel et les femmes, aussi faut-il rendre licites les femmes et mettre en commun les biens, et il assigna à chaque homme sa part des biens et des femmes, comme les hommes se partagent le feu, l'eau et le pâturage.[3] Et dans ce livre il dit encore, que c'est une grande injustice que la femme d'un certain homme est belle et celle d'un autre est laide; la condition qu'imposent la justice et la piété est donc celle, que cette homme-là laisse pour quelques jours sa belle femme à celui dont la femme est laide et hideuse et en accepte la femme laide pour ces quelques jours. Et il dit qu'il est peu louable et non convenable qu'un homme possède des honneurs, tandis que l'autre est pauvre et indigent. Il faut que l'homme pieux répartisse en portions égales son or parmi ses coreligionaires« etc. Puis l'auteur mentionne quelques personnages des temps plus modernes qui ont confessé la religion de Mazdak, à savoir; Farhād,

[2] Puis comme chez Shahrastānī, p. 81—82, jusqu'à »... et l'obligation leur a été ôtée.« Les noms des sept vézirs sont: سالار, پیشکار, بانور, دیروان, کاران, دستور, کودک. Les êtres spirituels sont réduits au vrai nombre de douze par l'élimination de Kunandagh; pour Khizandagh (خیزنده) chez Shahrastānī nous lisons dans l'édition du Dabistān: Tcharandagh (چرنده, celui qui broute l'herbe).

[3] A comparer Shahrastānī, p. 80.

Shīrāb, Āyīn [Hūsh?] et Hūsh-pūyāī[1], Muḥammad Qulī le Kurde, Isma'il Beg Karadjī et Aḥmad Tīrānī[2] qui était originaire du village de Tīrān près d'Ispahan. L'auteur a entendu dire que les Mazdakites n'endossent plus l'habit des Zoroastriens, mais vivent, en cachant leurs opinions, parmi les Mahométans. Le livre Dīsnād (دیسناد) a été composé en ancien persan (c.-à-d. pehlvi) par Mazdak lui-même et Āyīn Shakīb, grand'père d'Ayīn Hūsh, l'a traduit en persan moderne. Farhād était un homme sage; il s'appelait parmi les mahométans Muḥammad Sa'īd, Shīrāb s'appelait Shīr Muḥammad et Āyīn Hūsh s'était donné le nom de Muḥammad 'Aqīl.

Si l'on examine la relation de Fānī sur les idées des Mazdakites, on verra que tout ce qui sort des généralités, que l'auteur ou sa source immédiate a pu trouver partout dans les livres d'histoire, est traduit, pour la plupart presque littéralement, ça et là avec des modifications insignifiantes, du livre de Sharastānī, mais de sorte que tous les renseignements donnés par Shahrastānī, que la source en soit nommé par celui-ci ou non, sont présentés, dans le Dabistān, comme des citations tirées d'un livre du nom de Dīsnād, composé par Mazdak lui-même. On pourrait demander, si les sources de Shahrastānī n'ont pas tiré leurs notices de ce livre prétendu mazdakite, mais cette hypothèse est rendu invraisemblable tout d'abord par le fait que le livre mazdakite en question, qui serait de première importance, s'il était authentique, n'est mentionné par aucun des auteurs arabes et persans anciens. D'ailleurs, la dépendance directe de l'exposition donnée dans le Dabistān de celle de Shahrastānī se laisse démontrer presque avec

[1] Ce sont tous des noms de guerre.

[2] احمدای‌تیرانی ?

certitude. Shahrastānī donne sur Mazdak une série de notices distinctes, qu'il introduit généralement par des expressions telles que »El-Warrāq dit ...«. »On raconte d'après lui« (c.-à-d. Mazdak) ... etc. Or, chacune des notices correspondantes du Dabistān, qui est introduite par les mots »Et dans un certain passage du Dīsnād il (c.-à-d. Mazdak) dit ...« ou »Et dans ce livre il dit encore ...«, commence et finit exactement là où commence et fini le passage correspondant de l'exposé de Shahrastānī. Le »Dīsnād« étant ainsi évidemment un faux, la question de la vraie lecture et de l'origine de ce nom singulier a peu d'importance.[1] Le faussaire ou les faussaires, du reste, auront fait leur besogne d'une manière assez habile en employant des mots et locutions archaïques. L'auteur du Dabistān en cite plusieurs en les expliquant par des termes plus modernes.[2]

[1] Dans le dictionnaire Burhān-i-qāṭi', d'origine assez moderne, nous trouvons la notice suivante: »Dīsnāv«, nom d'un livre composé par Mazdak pour définir sa doctrine.« La confusion entre d et v est des plus communes dans l'écriture nasta'līq. C'est sans doute le Dābistān qui est la source de cette notice ainsi que d'une remarque analogue chez le littérateur Riżā Qulī Khān, mort en 1872 (voir l'article de M. Djemālzādāh dans le journal »Kāvāh«, 1920, no. 4—5, p. 9), qui écrit »Dīsnād«.

[2] Exemples: درفرودین جهان یعنی عالم سفلی et شید و تار یعنی نورو ظلمت.

EXPOSÉ DE L'HISTOIRE DE KAWĀDH ET DU MAZDAKISME

Avant de donner un résumé des faits historiques que nous pouvons tirer de notre examen des matériaux qui subsistent, il faut préciser, en peu de mots, la nature et les tendances des sources. Les descriptions des événements du temps de Kawādh que nous ont laissées Procope et Agathias sont, somme toute, assez impartiales. Mais dans leur appréciation de la personalité du roi perse il y a une différence marquée: Procope est plein d'admiration pour cet ennemi acharné de l'empire byzantin, tandis qu'Agathias a subi l'influence de la tradition du temps de Khusrau. dont ont porté l'empreinte les annales perses mises à contribution par lui, tradition qui tend à rabaisser en quelque mesure le règne de Kawādh pour mettre en relief celui de son fils. Ni l'un ni l'autre n'ont des préjugés religieux. Joshua le Stylite, au contraire, le pieux Chrétien, a en horreur aussi bien le paganisme zoroastrien, ennemi héréditaire du Christianisme en Orient, que le roi imbu de doctrines hérétiques non moins abominables. Le Khwadhāīnāmagh pehlvi, dont nous pouvons reconstruire les traits principaux au moyen d'une comparaison critique de nos sources arabes et persanes, suit en général la tendance des annales perses, c'est-à-dire de la tradition officielle du temps de Khusrau I, tradition qui, tout en glorifiant Khusrau aux dépens de son père, n'a pas tout à fait effacé les grandes qualités de celui-ci. Si Kawādh a été représenté par quelques auteurs arabes et persans comme un roi faible

et inhabile, il faut y voir soit le résultat de réflexions arbitraires provoquées par l'alliance temporaire de Kawādh avec les Mazdakites, soit l'influence de la tradition populaire arabe qui remonte au temps du royaume de Ḥīra, et celle du roman de Mazdak. Quant au Mazdakisme, une seule de nos sources, le livre de Shahrastānī, nous donne un exposé bref de la doctrine, qui remonte peut-être en partie à la littérature perdue des adhérents de cette secte. Tout ce que nous savons d'ailleurs, est tiré de sources plus ou moins ennemies. L'auteur du Fihrist est le seul qui nous présente la secte sous un aspect relativement sympathique, et chez Firdausī une certaine sympathie pour la personne de Mazdak se fait jour ça et là. En outre nous trouvons, au milieu des expositions malveillantes des idées communistes, également éxécrables aux yeux des auteurs orientaux et occidentaux, des notices qui nous révèlent un idéalisme humanitaire derrière les théories révolutionnaires qui ont eu des résultats si néfastes.

En 484, Pērōz périt dans le désastre terrible que lui infligeait le roi des Hepthalites.[1] Les généraux et les gens de la cour qui l'accompagnaient furent faits prisonniers avec la fille de Pērōz, qui devint la femme du vainqueur. Les Hephtalites pénétrèrent dans l'empire perse, occupèrent Marv-ī-rōdh, Hérat etc. et imposèrent aux Perses un tribut annuel. Les plus puissants parmi les nobles de la Perse

[1] Les Hephtalites ou »Huns blancs«, qui se distinguaint, selon Procope, des autres peuples hunniques par la blancheur de la peau et par leur vie civilisée, avaient pris possession du Tokhāristān dans le troisième quart du cinquième siècle et étaient devenus ainsi les voisins de l'empire perse du côté nord-est (voir Marquart, Ērānšahr, p. 58 sqq.). Le nom de ce peuple a été en pehlvi, probablement, *Haftalīgh ou *Hēftalīgh (arménien Hepʿtʿal, persan Hētal, arabe Haiṭal).

étaient alors Zarmihr de la grande maison des Kārēn[1], qui était originaire de Shiraz et qui gouvernait la province de Sakastān avec le titre honorifique de Hazāraft[2], et Shāpūr de Raï de la maison non moins glorieuse des Mihrān[3]. Lazare de Pharbe, dont l'ouvrage historique date d'environ 500, nous informe, que ces deux hommes opéraient avec des armées considérables dans l'Ibérie et l'Arménie, et qu'à la nouvelle de la mort de Pērōz, ils coururent à Ctésiphon pour exercer leur influence sur l'élection du nouveau roi. Le choix tomba sur Walāsh, frère de Pērōz, et pendant le règne de ce roi, qui était d'un caractère doux et pacifique, Zarmihr était le vrai maître de la Perse. Il fit la paix avec le chef des Arméniens rebelles, Vahan le Mamikonien, qui, par la suite, lui prêta son secours contre le prétendant Zarēr (arm. Zareh), frère de Walāsh.[4] La situation était très difficile. La Perse était réduite à un état humiliant de dépendance vis-à-vis du roi des Hephtalites; aussi le général perse Gushnaspdādh, à qui Zarmihr avait donné la charge d'entrer en négociations avec les Arméniens, pouvait-il dire dans une conversation avec Vahan: »Il (c.-à-d. Pērōz) livra à la domination des Hephtalites un royaume tellement grand et indépendant, de sorte que, tant qu'elle existera, le pays des Perses ne pourra être délivré de cette cruelle

[1] Il semble que Sōkhrā était le nom d'une famille de la maison de Kārēn, à laquelle appartenait Zarmihr, voir Nöldeke, Tab., p. 120, note 3. et p. 140, note 2.

[2] Tab., Nöldeke, p. 140; Lazare de Pharbe, Langlois, Coll. des historiens de l'Arménie, II, p. 326. Hazaravukhd, Hazāraft est probablement le pehlwi hazār awd, »mille miracles«.

[3] Lazare, Langlois, II, p. 352.

[4] Lazare, Langlois, II, p. 343 sqq. Procope, qui confond Walāsh et Djāmāsp, fils de Pērōz, représente, par erreur, Kawādh comme le successeur immédiat de Pērōz.

servitude«.[1] L'élite de l'armée perse était détruite, et le roi n'avait pas d'argent pour payer les troupes. Walāsh n'était pas l'homme qu'il aurait fallu pour régénérer l'empire. Le mécontentement parmi les grands devint général[2], et après un règne de quatre ans, Walāsh fut destitué et aveuglé, et Kawādh, fils de Pērōz[3] fut placé sur le trône. Zarmihr était sans doute le primus motor de cette révolution[4], qui avait aussi, probablement, de bonnes raisons politiques: Kawādh avait vécu plusieurs années comme ôtage à la cour du roi des Hephtalites après la première — ou, selon Joshua, la deuxième — défaite de Pērōz dans sa guerre contre ce peuple, et y avait de bonnes relations; on aura espéré de son élection un soulagement de la pression exercée par le roi hephtalite. Il paraît, en effet, que les rapports entre les deux pays devenaient moins tendus, bien que la Perse continuât d'être tributaire des Hephtalites.[5]

[1] Lazare, Langlois, II, p. 357. Comme Nöldeke l'a remarqué, la relation qu'a donnée le Khwadhhāīnāmagh sur la guerre de revanche entreprise par Zarmihr (Sōkhrā) n'est probablement qu'une légende: les sources contemporaines n'en savent rien.

[2] L'assertion de Joshua le Stylite, que Walāsh avait exaspéré le clergé zoroastrien en désirant de construire dans les villes des établissements de bain, me paraît assez douteuse. Joshua raconte, dans la suite, que Kawādh fit construire des établissements de bain dans toutes les villes de la Perse, et il ne paraît pas que le clergé s'y soit opposé. Il n'est pas probable que le bain ait été considéré comme une profanation de l'élément de l'eau, vu que l'eau était employée pour les purifications rituelles.

[3] D'après les sources des lignes I et III de la tradition du Khwadhāīnāmagh, Kawādh était enfant à son avénement. Cela n'est pas correct: selon Malala et Firdausī il mourut à l'âge de 82 (80) ans après un règne de 43 (40) ans (Nöld. Tab., p. 143, note 1).

[4] Dīnawarī (et Nihāyat); Firdausī.

[5] Selon Procope, la domination des Hephtalites sur la Perse dura deux ans, après quoi Kawādh fut assez fort pour refuser de payer le tribut. Procope ignore, nous l'avons vu, les quatre ans du règne de Walāsh. Il paraît, en réalité, que la Perse est restée tributaire aux Hephtalites jusqu'au temps de Khusrau I (voir Marquart, Ērānšahr, p. 62—63).

Pendant les premières années du règne de Kawādh. Zarmihr garda sa position comme le premier parmi les grands de l'empire, mais Kawādh n'était pas disposé à se laisser dominer par cet homme ambitieux et dangereux. Il tira profit de la rivalité entre Zarmihr et Shāpūr Mihrān, et s'étant assuré l'assistance de ce dernier, qui était à cette époque Ērān-Spāhbadh ou généralissime de l'Empire (Tab.) ou peut-être seulement Spāhbadh de la Mésopotamie (Nih.), il fit tuer Zarmihr.[1] Cet événement a eu un grand reten-

Si Kawādh s'est délivré, avant son détrônement, de la dépendance des Hephtalites, il en est devenu tributaire de nouveau après la restauration effectuée à l'aide de troupes hephtalites.

[1] Quel est le rapport entre l'affaire de Zarmihr et l'affaire de Siyāvash (Seoses), racontée par Procope? Le problème est des plus embarrassants. Chez Procope, Siyāvash, un des nobles de Perse, aide Kawādh, après le détrônement, à s'enfuir de la prison; plus tard, étant devenu le plus puissant d'entre les grands de l'Empire, il est calomnié (environ 520) par un rival, Māhbōdh (Mebodes) et condamné à mort, et Kawādh sanctionne la sentence et le fait exécuter; Māhbōdh devient le conseiller intime du roi. D'après les chroniques arabes et persanes qui remontent au Khwādhāīnāmagh, Sōkhrā, le plus puissant parmi les grands, est renversé par Kawādh avec l'assistance de son rival Shāpūr, et tué, après quoi Shāpūr devint le premier homme de l'Empire; plus tard, Kawādh détrôné est délivré de la prison par Zarmihr, fils de Sōkhrā, qui, après la restauration, devient le conseiller intime du roi (lignes de tradition II, III, IV); enfin, Kawādh fait tuer Zarmihr, comme il en a fait tuer le père (ligne II seulement). Or, Sōkhrā est le Zarmihr mentionné par Lazare (voir p. 92, note 1). On sera donc porté à croire, d'abord, que le libérateur de Kawādh était ce Zarmihr Sōkhrā qui tomba, plus tard, victime de sa propre arrogance et de l'inimitié de Shāpūr, et que le Khwadhāīnāmagh, ayant placé, par erreur, la chute de Zarmihr Sōkhrā avant le détrônement de Kawādh, avait dû faire d'une personne deux, père et fils, et transporter à ce dernier le rôle de libérateur de Kawādh. Ainsi, Zarmihr Sōkhrā serait identique au Siyāvash de Procope, et Shāpūr à Māhbōdh. Pourtant, on peut faire de très fortes objections contre cette hypothèse: 1) Le fils de Māhbōdh, qui était père d'un autre Māhbōdh, est mentionné sous le nom de Sūrēn (Justi, Iranisches Namenbuch, p. 185). Māhbōdh appartenait ainsi à la grande famille des Sūrēn et ne peut être identique à Shāpūr, qui était de la famille des Mihrān. 2) Que Procope ait pu confondre Walāsh avec Djāmāsp, cela s'explique, surtout si la légende qui transporte la fuite de

tissement dans tout le royaume et a donné naissance à un proverbe populaire: »Le vent de Sōkhrā a cessé de souffler, et un vent a soufflé du côté de Mihrān«[1], ou bien: »Le feu de Sōkhrā s'est éteint, et le vent de Shāpūr souffle.«[2] Cependant, nous n'entendons plus parler de Shāpūr Mihrān; il n'a probablement pas survécu longtemps à son rival.[3]

L'exécution de Zarmihr aura valu à Kawādh des inimitiés dangereuses, mais ce qui acheva d'exaspérer les grands, ce sont les relations qu'il entretenait avec la secte hérétique des Mazdakites et les innovations révolutionnaires qui en résultèrent. Kawādh exerça son pouvoir d'une ma-

Kawādh et son retour avec une armée hephtalite du temps du règne de Djāmāsp à celui du règne de Walāsh (Eutych. α, Tab. A α et Ṭa'ālibī) existait déjà vers le milieu du 6e siècle; mais il serait au moins singulier qu'il eût confondu encore les noms de Zarmihr et de Shāpūr avec ceux de deux autres grands dignitaires de la cour de Kawādh. En outre, Agathias, qui a eu dans ses mains des extraits des annales royales de la Perse, renvoie, pour les événements en question, ses lecteurs à Procope sans y faire des objections. 3) La position dominante qu'avaient Zarmihr et son rival Shāpūr déjà sous le règne de Pērōz nous fait supposer qu'ils n'étaient plus tout jeunes à la mort de ce roi en 484. Il n'est pas très vraisemblable que la chute de Zarmihr, événement dans lequel Shāpūr a joué un rôle important, n'ait eu lieu qu'à une époque (vers 520) où les deux hommes auraient été des vieillards. Je crois donc qu'il s'agit de deux affaires distinctes: Zarmihr Sōkhrā a été tué avant le détrônement de Kawādh. Siyāvash, dont le nom patronymique ne nous est pas connu, a aidé Kawādh détrôné dans sa fuite, et, élevé à une haute position dans l'Empire après la restauration, il a eu, plus tard, le même sort que Zarmihr. La ressemblance des deux événements aura amené une confusion dans la relation du Khwadhāīnāmagh.

[1] Tab. A β. [2] Nih.

[3] D'après Marquart (ZDMG. 49, p. 637, note 6), ce Shāpūr, l'Ērān-Spāhbadh, serait identique à l'Aspebedes (Spāhbadh) qui concluait avec le Romain Celer l'armistice de 505 ou 506, et qui était beau-père de Kawādh (Procope). Mais Joshua le Stylite nous apprend que le nom de ce Spāhbadh était Bōē. Il est identique, sans doute, à ce Bōē qui portait le titre de Wahriz (voir Hübschmann, Armen. Gramm., I, p. 59 et 78) et qui conduisait, selon Procope, l'armée perse contre Gurgēn, roi d'Ibérie. Il faut donc supposer que Bōē a été le successeur ou un des successeurs de Shāpūr dans la charge d'Erān-Spāhbadh ou de Spāhbadh de la Mésopotamie.

nière violente et introduisit des nouveautés dans l'administration, dit Procope, et Agathias affirme qu'il était disposé à ébranler l'ordre établi, à révolutionner la vie des citoyens et à bouleverser les mœurs anciennes. Mais les deux auteurs byzantins, de même que Joshua le Stylite, ne mentionnent qu'une seule des mesures révolutionnaires réalisées par lui, à savoir la communauté des femmes. Que cette mesure-là fasse partie d'un système religieux, cela ne les intéresse pas: Joshua, seul, connaît la »secte abominable« des Zaradushtaghān. Les renseignements sur cette secte et sa doctrine, il faut les chercher chez les auteurs arabo-persans. Il faut remarquer, d'abord, le nom donné à la secte par Joshua. Les sources arabes et persanes ne parlent que de la secte des Mazdakites, et il n'y a nul doute que ce ne soit sous ce nom que le Khwadhāīnāmagh l'a mentionné. Cependant, plusieurs des sources arabo-persanes (Ṭabarī B et C. Yaʿqūbī, Nihāyat) connaissent un certain Zaradusht[1], fils de Khuraghān, originaire de Pasā[2] dans la province de Fārs, comme le premier auteur de la secte. Dans la Nihāyat. Zaradusht figure comme un noble perse qui soutenait la cause de Mazdak. Du reste, la plupart des sources arabes et persanes qui ne mentionnent pas Zaradusht, donnent, par erreur, Pasā, ville d'origine de Zaradusht, comme lieu de naissance de Mazdak[3]. Il est donc vraisemblable que la mention de Zaradusht remonte au Khwadhāīnāmagh. Or, Malala raconte (Migne, Patrologia, Series Graeca, t. XCVII. p. 465) que, sous le règne de Dioclétien, il apparaissait à Rome un Manichéen, nommé Bundos qui proposait des doctrines nouvelles, en opposition avec le Manichéisme officiel: le bon dieu avait eu une guerre contre le mau-

[1] Les auteurs arabes écrivent Zarādusht.
[2] Fasā en arabe. [3] Voir p. 41, note 1.

vais dieu, et ce dernier avait été vaincu, et c'est pour cela qu'il faut honorer le vainqueur. Ce Bundos était allé en Perse où il avait propagé sa doctrine, qui fut appelée par les Perses la doctrine *τῶν Δαριστέων*, c'est-à-dire celle du bon [dieu]. Ce serait en pehlvi d³rist-dēnān, »ceux qui professent la vraie foi.« Dans un autre passage (Migne, l. c., p. 633), Malala mentionne Kawādh sous le nom de *Κωάδης ὁ Δαρίστενος*, le surnom y étant rendu sous une forme moins exacte (pour *ὁ Δαρίστενος*).[1] Ce surnom, par lequel Kawādh est désigné, sans doute, comme un adhérent de la religion de Mazdak, se retrouve, sous des formes corrompues, dans plusieurs des sources arabes et persanes qui remontent au Khwadhāīnāmagh. Chez Ḥamza, Kawādh est appellé بريرا اين‌دش, dans le Mudjmil بزيرا اين‌ريش, chez Taʿālibī, manuscrit C. بريذاد ريش, M. بن‌بزداذريش; le surnom, que Taʿālibī traduit »puisse sa barbe tomber«, »qu'il perde les poils de sa barbe«, a été correctement reconstruit par Zotenberg: بريزاذ ريش; les lectures données par Ḥamza et l'auteur du Mudjmil nous ramènent à un بريزاذ اين ريش, »puisse cette barbe tomber.« La forme بريزاذ ريش, que je considère comme la forme primaire, est due sans doute à une conjecture malheureuse de l'auteur de la version du Khwadhāīnāmagh à laquelle remontent les relations de la

[1] La forme d³rist (pour d³rust) se trouve dans les fragments de Tourfan (475 v, 8 et 74 v, 8, à comparer Tedesco dans »le Monde oriental«, XV p. 209). Nöldeke, dans une remarque en passant (Tab. p. 457, note 1), hésite entre d³rust-dēn et darazd-dēn, mais préfère la dernière explication. Mais le mot *darazd, qui serait la forme pehlvie-perse de l'avestique zarazdā, ne s'est pas rencontré jusqu'ici dans les textes pehlvis, et la découverte de la forme d³rist fait pencher la balance en faveur de l'interprétation d³rist-dēn. L'aspect du nom dans les chroniques arabo-persanes, que j'examine ci-après, montrent aussi que la forme avec un *i* est la vraie. La désignation de d³rist-dēn, »la vraie religion«, correspond à celle de vēh-dēn, »la bonne religion«, nom que les Zoroastriens donnaient à leur foi.

ligne IV. La vraie forme du surnom aura été [illegible] d^{ə}rizd-dēn, prononciation populaire de d^{ə}rist-dēn, le *t* étant assimilé avec le *d* suivant, et l'*s* rendu sonore par l'influence du *d*; l'*i* bref a été marqué dans l'écriture comme dans le pehlvi-tourfan d^{ə}rist.

Le Mazdakisme est donc identique à la secte des Drist-dēn fondée par Bundos. Si le Manichéen Bundos, ayant proclamé le schisme à Rome, est parti pour la Perse pour y propager sa doctrine, on peut en conclure avec une certaine vraisemblance, qu'il a été originaire de Perse. Le nom Bundos n'a pas l'air d'un nom propre perse, mais pourrait bien être un titre d'honneur. Il a existé un mot pehlevi בונדה ou בונדיך transcrit par un lexicographe parsi[1] بُوُنْدَه, بُوُنْد, mais qu'il faut lire sans doute bundagh (altéré en bundah par des copistes persans) ou bundīgh, le *u* étant écrit »*plene*« dans l'écriture pehlvie. Les deux dérivés, formés par les suffixes -agh et -īgh d'un thème bund sont expliqués ainsi par le lexicographe: »un homme calme et digne et patient, un homme d'aplomb et vénérable, un homme généreux (?)«.[2] Comme non seulement des auteurs arabes qui remontent au Khwadhāīnāmagh, mais aussi la notice du Fihrist, qui a suivi d'autres sources, mentionnent un précurseur de Mazdak comme le vrai fondateur de la secte, et comme le nom de ce précurseur a été donné dans le Khwadhāīnāmagh comme Zaradusht, ce qui s'accorde avec le nom de la secte, Zaradushtaghān, que nous trouvons chez Joshua Stylites, auteur contemporain de Mazdak, nous pouvons considérer comme certain, que

[1] Voir The Frahang i pahlavīk, ed. by H. F. J. Junker (Heidelberg, 1912), Introd., p. 3.

[2] Le sens primitif du mot est probablement »parfait«; bundagh est employé souvent en pehlevi dans la signification »entier, entièrement, fini.«

»Bundos« (le »Vénérable«) et Zaradusht sont une même personne, et que Zaradusht (Zarathushtra) a été le vrai nom de ce novateur, qui a été, ainsi, un homonyme de l'ancien prophète du Mazdéisme. La secte dont nous nous occupons est donc une secte manichéenne fondée à Rome environ deux siècles avant Mazdak par un Perse, Zaradusht, fils de Khuraghān, natif de Pasā. Ainsi c'est pour de bonnes raisons que les auteurs byzantins qui s'occupent de l'hérésie du temps de Kawādh (Malala, Théophane et, d'après eux, Cedrène et Zonaras) désignent les partisans de Mazdak sous le nom de Manichéens.[1]

Il ressort des indications des auteurs arabes, que Zaradusht était un pure théoricien. Mazdak, l'homme d'action, »l'apôtre de Zaradusht chez le bas peuple« (Tab C), ayant éclipsé son précurseur, et la secte étant connue, dès son temps, sous le nom de celle des Mazdakites, on a cru plus tard que le véritable fondateur avait porté également le nom de Mazdak, et ainsi on est arrivé à supposer deux Mazdak, un Mazdak l'Ancien et un Mazdak le Jeune (Fihrist). La relation de Tab. B, de Yaʿqūbī et de la Nihāyat qui fait de Zaradusht un contemporain de Mazdak est donc erronée; la tradition rapportée par l'auteur du Fihrist ne semble pas non plus favoriser cette version.

Quant à la personnalité de Mazdak, nous en savons très peu de chose. Nous avons vu que l'indication de quelques auteurs arabes, qu'il était originaire de Pasā, est erronnée, Pasā étant le lieu d'origine de Zaradusht, non pas de Mazdak. Tabari C, qui suit, évidemment, une bonne source, nous apprend que Mazdak était né à المدريه; M. Nöldeke

[1] Selon Tab. C et Abu'l-Fidā, Khusrau fit tuer beaucoup des adhérents de Mazdak et »en outre« quelques Manichéens. Ces Manichéens sont en réalité les Mazdakites.

ne sait pas identifier cette localité. Il dit[1]: »Es wäre von einiger Bedeutung, wenn wir ermitteln können, ob er aus dem eigentlichen Iran oder aus dem semitischen ʿIrāq, der Heimat so mancher seltsamen Sekte .... stammte.« On pourrait voir, peut-être, dans مذربه la ville de ماذرايا, Māḏarāyā, située sur la rive est du Tigre, à l'endroit où se trouve aujourd'hui Qūṭ-el-ʿAmārah, c'est-à-dire justement dans la province d'ʿIrāq. Cette ville était habitée, encore dans le 9e siècle de notre ère, par de nobles persans.[2] Du reste, le nom de Mazdak est perse aussi bien que celui de son père, Bāmdādh. Selon Dīnawarī, il était originaire d'Istakhr, capitale de Fārs, et d'après la Tabṣīrat-ul-awwām. exposition des religions datant du commencement du 13e siècle de notre ère, et qui n'a pas été publiée jusqu'aujourd'hui, la ville natale de Mazdak était Tabriz.[3] Que des villes comme Istakhr et Tabriz aient été substituées à une ville peu connue et de lecture incertaine, cela se comprend facilement.

La Drist-dēn, la doctrine de Bundos-Zaradusht et de Mazdak, avait ainsi le caractère d'une réforme de la religion de Mānī. Comme le Manichéisme original, elle commençait par discuter le rapport entre les deux principes primordiaux, la lumière et les ténèbres. Elle déviait du système de Mānī en prétendant que les ténèbres n'agissaient pas, comme la lumière, volontairement et par dessein, mais aveuglément et par hazard, et qu'ainsi le mélange de lumière et de ténèbres, dont est sorti le monde matériel, n'est pas, comme Mānī l'avait enseigné, le résultat d'un plan, mais d'un hazard

[1] Tab. p. 457 sq.
[2] G. Le Strange, The Lands of the Eastern Caliphate, p. 38.
[3] C. Schefer, Chrestomathie persane, I, p. 158.

aveugle.[1] La supériorité de la lumière est donc plus marquée dans le Mazdakisme que dans le Manichéisme, ce qui s'accorde avec l'assertion de Malala, que, dans la théorie de Bundos, le bon dieu (la lumière) avait vaincu le mouvais dieu (les ténèbres), et qu'à cause de cela il faudrait honorer le vainqueur. Seulement, la victoire n'est pas complète, car le monde matériel, mélangé des deux principes primordiaux, subsiste, et le but final de l'évolution de ce monde est la libération des particules de lumière du mélange avec les ténèbres. En cela le Mazdakisme suit le système de Mānī. Celui-ci avait enseigné, qu'il y avait cinq éléments de lumière: l'éther, le vent, la lumière, l'eau et le feu[2], Mazdak n'en connaissait que trois: l'eau, le feu et la terre. Nous devons supposer, ce que ne dit pas Shahrastānī, qu'il y avait trois éléments de ténèbres — comme il y en avait cinq dans la théorie manichéenne — et que le directeur du mal en était sorti, comme le directeur des biens était sorti des éléments de lumière. Le directeur du bien était le dieu de lumière, le »père de la grandeur« ou »roi du paradis du lumière« du Manichéisme. Mazdak se le

[1] Muṭahhar ibn Ṭāhir el-Maqdisī (Huart, IV, p. 22, texte p. 24) dit, que, parmi les dualistes, les uns prétendent que les deux principes (la lumière et les ténèbres) sont vivants et discernants, d'autres affirment que la lumière seule est vivante et savante, tandis que les ténèbres sont ignorantes et aveugles. Cette dernière opinion, qui est, selon Shahrastānī, celle des Mazdakites, est donnée par El-Maqdisī comme celle des Ṣābiens. D'après Bīrūnī (Chronologie, éd. de Sachau, p. 209), les Manichéens de son temps vivaient épars, dans le territoire de l'Islam, excepté à Samarkand, où ils étaient appelés des Ṣābiens. Peut-être pouons no us en conclure, que la colonie manichéenne qui existait à Samarkand vers l'an 1000 de notre ère était une communauté mazdakite. Mais le mot »Ṣābien« chez les auteurs arabes est une désignation très peu précise (Voir l'article »The Ṣābians« de Johs. Pedersen dans »A volume of Oriental Studies presented to Prof. E. G. Browne«, Cambridge 1922, vp. 383 sqq.).

[2] F. W. K. Müller, Handschriften-Reste aus Turfan, II, p. 99.

présentait, assis sur son trône dans le monde supérieur comme le roi de Perse dans notre monde, ayant devant lui quatre »forces« [1], à l'instar des quatre grands dignitaires de l'Empire perse, à savoir l'Entendement, l'Intelligence, la Mémoire et la Joie. Sous le commandement de ces quatre forces étaient sept »vézirs« et douze »êtres spirituels« [2], dont Shahrastānī nous donne les titres; les sept tournent à l'intérieur du cercle des douze comme les sept planètes dans le cercle des douze signes du zodiaque. Les quatre forces étaient unies dans l'homme, et les sept et les douze étaient devenus les dominateurs du monde inférieur. [3] L'exposé de la cosmogonie et de la cosmologie que donne Shahrastānī se termine par quelques spéculations cabalistiques sur les lettres qui constituent le nom de l'être suprême, spéculations qu'on retrouve partout dans l'histoire des systèmes religieux orientaux depuis l'antiquité jusqu'au Bābisme de nos jours.

Quant à l'eschatologie du Mazdakisme, Shahrastānī ne nous donne pas de détails. L'assertion de Shahrastānī, que la libération du mélange se fera, comme s'est faite la formation du monde de mélange, par hazard et non pas par une volonté, est sans doute un peu sommaire. En tout cas, l'homme doit aspirer à la libération par des actions et des abstinences. C'est sur les abstinences surtout que nos sources nous renseignent. Pour les Mazdakites comme pour les Manichéens, le point important était d'éviter tout ce qui

[1] Ce sont les zōrān des textes manichéens. A comparer les quatre puissances du dieu de lumière, Müller, l. c, p. 62.

[2] A comparer les douze šahrdārēft, »souverainetés« ou éones du Manichéisme.

[3] L'expression de Shahrastānī, que »l'obligation (ou la responsabilité) leur avait été ôtée« est peu claire. Veut-elle dire seulement que ces êtres agissaient sous la responsabilité des quatre forces?

rendrait plus ferme l'attachement des âmes à la matière. C'est pour cela qu'il était défendu aux Mazdakites de manger la chair des animaux [1] et qu'ils ont observé, en général, quant à la nourriture, certaines règles d'ascétisme.[2] La défense de manger la chair des animaux avait encore un autre motif: pour manger les animaux il fallait les tuer, et toute effusion de sang était une action qui ne pouvait que contrecarrer l'effort vers la libération des âmes.[3] Shahrastānī cite une relation d'après laquelle Mazdak avait ordonné de »tuer les âmes pour les délivrer du mélange des ténèbres.« Le sens en est probablement qu'il faut tuer les désirs et les concupiscences qui sont des obstacles sur la voie de la libération. Mazdak défendit aux hommes la contradiction, la haine et la lutte, et comme la cause principale de la haine et de la discorde était l'inégalité parmi les hommes, il fallait abolir l'inégalité. Dans la société manichéenne les croyants des grades supérieures, »les élus«, devaient vivre en célibat et ne posséder que la nourriture nécessaire pour un jour et les vêtements pour un an. Vu que la même tendance ascétique existait dans le Mazdakisme, il est à supposer que des règles analogues ont été fixées pour les classes supérieures de la hiérarchie mazdakite. Mais les maîtres du Mazdakisme ont compris que les hommes ordinaires ne peuvent être délivrés du désir des jouissances matérielles, c'est-à-dire du désir de posséder des biens et de posséder des femmes ou une certaine femme qu'ils aiment,

[1] Bīrūnī, Ibn-el-Aṯīr. Dans le Manichéisme, la viande était défendue aux »élus«.

[2] A comparer le commentaire pehlvi du Vendidād 4. 49. Il était permis de manger des œufs, du lait, du beurre et du fromage (Ibn-el-Aṯīr).

[3] Tradition arabe chez Ṭabarī (voir ici p. 79).

qu'au moment où ils peuvent satisfaire librement ces besoins. C'est de telles réflexions qu'est sortie la théorie sociale du Mazdakisme: l'être suprême a mis sur la terre les moyens de subsistance pour que tous les hommes se les partagent également entre eux, de sorte que personne n'ait plus que les autres. L'inégalite a été produite par la violence, chacun voulant satisfaire ses désirs aux dépens de son frère; en réalité personne n'a plus de droit aux richesses, aux femmes et au mobilier qu'un autre. Il fallait donc prendre aux riches pour donner aux pauvres et rétablir, par là, l'égalité primitive.[1] Les biens et les femmes devaient être mis en commun comme l'eau, le feu et les pâturages.[2] C'était là un acte de piété, que Dieu réclamait, et qu'il récompenserait par la plus belle récompense, et quand même ces prescriptions-là n'existeraient pas, l'assistance mutuelle entre les hommes était une action vraiment recommandable et agréable à Dieu.[3]

On comprendra aisément, comment les ennemis de la secte ont pu accuser les communistes mazdakites d'un sybaritisme et d'une disposition au libertinage, qui étaient en réalité, contraires au principes d'ascétisme qui faisaient le fond de leur doctrine. C'est, en somme, par des réflexions morales et humanitaires que Zaradusht et Mazdak sont arrivés à prêcher une révolution sociale. Ils insistaient sur le devoir de faire de bonnes actions. Ils défendaient non seulement de tuer, mais aussi de causer de la peine à personne, et ils ordonnaient d'exercer l'hospitalité de telle façon qu'on ne refusât quoi que ce soit à un hôte, de

[1] Eutychius β, Tabarī Aβ, Ṯaʿālibī, Firdausī etc.
[2] Shahrastānī.
[3] Tabarī C.

quelle nation qu'il fût.[1] Les ennemis devaient être traités avec clémence.[2]

Comment Mazdak est-il entré en relations avec le roi? Nous n'en avons pas des renseignements authentiques. Le récit de Ṯaʿālibī et de Firdausī est évidemment légendaire dans les détails, mais la tradition représentée par ces deux auteurs, qui rattache l'événement à une disette[3], peut bien être historiquement vraie. La misère causée par la disette, qui rendait plus manifeste la répartition inique des biens dans cette société perse, où tous les pouvoirs étaient, sans exception, aux mains des nobles, peut avoir donné de l'audace au peuple opprimé et inspiré en même temps au roi des réformes hardies. En tout cas, Kawādh se fit partisan de la religion de Mazdak et agit en conséquence. A l'exception de Joshua, toutes les sources contemporaines et postérieures sont d'accord sur ce point, qu'il a fait des lois visant à la communauté des femmes. Joshua dit simplement, qu'il rétablit la secte des Zaradushtaghān, qui enseignait que toutes les femmes doivent être mises en commun, — ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Quelles sont donc les prescriptions qu'à données Kawādh à cet égard? Aucune source ne prétend, qu'il ait aboli le

[1] Fihrist.

[2] Tab., tradition arabe, voir ici p. 78. En parlant des Khurramites (voir ici p. 83), continuateurs des Mazdakites, Muṭahhar el-Maqdisī dit: Ils évitent soigneusement de verser le sang, excepté quand ils lèvent le drapeau de la révolte . . . Nous les avons trouvés extrêmement préoccupés des questions de propreté et de purification, pénétrés du désir de se rapprocher des autres hommes par leur douceur et l'offre de la bienfaisance. Nous en avons trouvé qui admettaient la communauté des femmes, à condition que celles-ci y consentissent. (Éd. de M. Huart, IV, pp. 28—29, texte pp. 30—31).

[3] Que cette calamité ait eu lieu après la dixième année du règne de Kawādh, comme le dit Eutychius, est une erreur. Il n'avait régné que huit ans lors de son détrônement.

mariage, mesure qui serait, du reste, impossible à mettre à exécution. Il se peut que Kawādh ait établi par loi quelque nouvelle sorte de mariage d'un caractère plus libre. Ce serait tout simplement l'extension de lois qui se trouvaient déjà dans le code sassanide. Selon le code un homme avait le droit de céder sa femme ou une de ses femmes — même une »femme principale« — à un autre qui était tombé en besoin sans qu'il y eût de sa faute, de sorte que ce dernier utilisât le travail de la femme; le consentement de la femme n'était pas nécessaire; les enfants nés dans ce mariage par intérim, appartenaient à la famille du premier mari et étaient considérés comme les fils de celui-ci. Et si un mari dit à sa femme: »Dès ce moment tu peut disposer librement de ta personne«, elle n'est pas repoussée par là. mais la permission de prendre un autre mari en mariage secondaire lui est donnée.[1]

D'autre part, c'est un fait remarquable, qu'aucune des sources contemporaines ne parlent de lois données par Kawādh concernant la communauté des biens. Le Khwadhāīnāmagh a parlé de telles mesures, et il peut y avoir quelque chose de vrai, mais les innovations n'ont pas été si considérables qu'elles aient frappé les observateurs byzantins et syriens. Peut-être s'est-il agi seulement de taxes extraordinaires imposées aux riches pour soulager les conditions des pauvres ou de quelque chose comme ça.

On se demande, pourquoi le roi de Perse s'est déclaré adhérent d'un secte de communistes. La question a hanté les chroniqueurs orientaux. Quelques-uns prétendent que sa conversion a été sincère; selon d'autres, il n'a accepté la

[1] Bartholomae, Zum sasanidischen Recht, I, p. 29 sqq.; Über ein sasanidisches Rechtsbuch, p. 5 et p. 8 sqq.; Die Frau im sasanidischen Recht, p. 15.

doctrine des Mazdakites que par feinte ou par peur. M. Nöldeke (Tab., p. 142—143, note 3, et p. 461) relève la vigueur et l'énergie de ce roi, qui, deux fois, s'est élevé au pouvoir sous les circonstances les plus difficiles, s'y est maintenu et a répandu, plusieurs fois, la terreur dans l'Empire romain, et il conclut, que Kawādh ne s'est allié avec les Mazdakites que dans le but de briser la puissance de la noblesse. »Das Bündniss des Kawādh mit der neuen Secte lässt sich kaum anders erklären, als dass er den mächtigen Adel an seiner Familienehre, seinem Familienzusammenhang und seinem Besitz auf's empfindlichste schädigen wollte. Zugleich entzog er der mit dem Adel eng zusammenhängenden Priesterschaft durch die volkstümliche Lehre ihren sichersten Boden.« La théorie de M. Nöldeke a été généralement adoptée [1]; je l'ai suivie moi-même dans mon livre »L'Empire des Sassanides« [2]. Cependant, après une nouvelle étude des sources, la théorie de M. Nöldeke ne me satisfait plus.

Les caractéristiques de Kawādh que nous donnent les auteurs arabes et persans sont si divergentes dans leur substance et dans les termes employés, qu'on ne peut pas croire qu'elles remontent au Khwadhāīnāmagh: ce sont les estimations individuelles ou des auteurs dont nous possédons les textes, ou bien des rédacteurs arabes du Khwadhāīnāmagh qu'ont suivi ceux-ci. Mais aucune des sources contemporaines ou presque contemporaines ne nous présentent Kawādh comme un caractère machiavélique, ni Procope, qui l'admire, ni Agathias, qui ne l'aime pas, ni Joshua, qui le hait. Il y a, d'autre part, dans nos sources,

[1] Voir E. G. Browne, A Literary History of Persia, I, p. 171; O. G. von Wesendonk, Die Mazdakiten (Sonderabdruck aus »Der neue Orient« VI, 1), p. 6.

[2] p. 82—83.

bien des allusions éparses qui semblent indiquer, que la conversion de Kawādh a été sincère. Son empire s'écroula, dit Ḥamza, »parce qu'il était occupé de la vie future.« Le récit de Ṯaʿālibī et de Firdausī concernant la conversation entre Mazdak et Kawādh pendant la disette, tout légendaire qu'il soit, reflète l'idée, que les mesures prises par le roi d'après le conseil de Mazdak ont été inspirées par le souci du peuple souffrant; c'est le même sentiment de justice et d'humanité qui se manifeste dans la réforme de l'impôt préparée par Kawādh et mise en exécution par son successeur. La tradition arabe ancienne, tradition hostile, qui se reflète dans la caractéristique de Kawādh donnée par El-Maqdisī, prétend que ce roi, en sa qualité de Zandīk, »se montrait toujours doux, qu'il craignait de verser le sang et que, par cette raison, il traitait ses ennemis avec bien des ménagements.« Il ne faut pas, cela va sans dire, prendre à la lettre cette crainte de verser le sang. Un roi qui est en guerre pendant une grande partie de son règne, ayant à combattre en même temps l'arrogance et l'esprit d'insubordination d'une caste de dignitaires puissants, ne peut pas être trop sensible sur ce point. Et dans ses guerres contre Byzance il a suivi le maxime éprouvé, que l'aggression est la meilleure défense. Cependant, au milieu de la barbarie inévitable dans les guerres de cette époque-là, on distingue des traits d'humanité de la part de Kawādh. Joshua parle avec horreur du massacre des habitants d'Āmid après la prise de la ville par Kawādh, mais en lisant sa relation il faut mettre en ligne de compte la psychose de guerre et l'esprit de fanatisme des Chrétiens toujours prêts à dénigrer leurs adversaires infidèles. Selon la version de Procope, les Perses en entrant dans la ville firent un grand massacre des habitants; un vieux prêtre chrétien aborda

Kawādh et lui dit qu'il n'était pas digne d'un roi de tuer des prisonniers. Kawādh, encore irrité, répondit: »Pourquoi vous êtes-vous entêté à combattre contre moi?« Le prêtre ayant répliqué: »Dieu a voulu remettre Āmid en tes mains, non pas par suite de notre décision, mais par suite de ta bravoure«, le roi ordonna de faire cesser les massacres, mais de piller la propriété, de faire esclaves tous les habitants qui étaient restés en vie et de choisir pour lui-même tous les gens de qualité. Étant parti pour la Perse avec l'armée et les prisonniers de guerre, il fit preuve »d'une humanité digne d'un roi« en permettant à tous les prisonniers, quelque temps après, de retourner à leurs demeures.[1] Ni Glones, le commandant perse que le roi laissait à Āmid avec une petite troupe d'occupation, ni Kawādh lui-même ne s'étaient permis de démolir ou autrement de détruire aucun édifice dans Āmid ou hors de la ville[2]. Il paraît que Kawādh s'est conduit, envers son frère Djāmāsp, d'une manière humaine qui contraste avec les us et coutumes à la cour de Perse.[3] Somme toute, je crois qu'on peut dire que Kawādh n'a pas suivi trop strictement, il est vrai, la morale du Mazdakisme, comme Constantin le Grand n'a pas suivi trop strictement celle du Christianisme, mais que l'influence de l'idéalisme humanitaire de Mazdak s'aperçoit en quelque mesure dans sa ligne de conduite.

Nous devons supposer, en outre, que les lois sociales données par Kawādh dans la première période de son règne n'ont pas eu d'effets sensibles sur la situation et les rapports de famille des nobles. Si de grands désordres so-

[1] Bell. Pers., I. 7. 30—34.

[2] Bell. Pers., I. 9. 19. Autre exemple de la générosité de Kawādh, ib. II. 13. 8—15.

[3] Voir ci-dessous, p. 114.

ciaux s'étaient manifestés pendant cette période. Djāmāsp, qui était un homme doux et doué de peu d'autorité, à ce qu'il paraît, aurait été en face de difficultés qui aurait dû laisser des traces dans nos sources. Mais ni les auteurs contemporains, ni les chroniqueurs arabes et persans ne disent mot relativement à des luttes sociales ou à des efforts faits par le nouveau gouvernement pour supprimer des mouvements révolutionnaires.

Les troubles causés par le désastre de Pērōz et la faiblesse de Walāsh continuèrent pendant la première période du règne de Kawādh. Que Kawādh, le roi hérétique, eût sévi contre les Arméniens, parce qu'ils ne voulaient pas adorer le feu, comme le raconte Joshua, n'est pas très vraisemblable. Mais la paix qu'avait conclue Gushnaspdādh avec les Arméniens rebelles n'était pas propre à faire cesser le conflit en même temps religieux et politique : non seulement les Chrétiens de l'Arménie s'étaient réservé pleine liberté religieuse, mais on avait même stipulé, que le Zoroastrisme serait défendu en Arménie, et que les temples de feu seraient démolis. Les hostilités avaient recommencé, et les Arméniens avaient battu les troupes de Kawādh. Les Cadishéens[1] et les Tamuréens, peuple montagnard dans la Perse, s'étaient révoltés, et les Arabes firent des incursions sur le territoire perse; il s'agit ici, sans doute, de tribus arabes que le roi de Ḥīra, vassal fidèle du roi de Perse, n'avait pas pu tenir en bride. Kawādh avait fait valoir, vis-à-vis de l'empereur Anastase, ses droits à des subsides pour la défense du défilé du Caucase contre les barbares, ancien point de controverse entre la Perse et l'Empire romain[2], et l'empereur

[1] Kādish, dans la contrée de Singara et de Nisibe; c'était, paraît-il, une tribu hephtalite (voir Nöldeke, ZDMG. 33, p. 157 sqq., et Marquart, Ērānšahr, p. 77 sq.)

[2] Voir Marquart, Ērānšahr, p. 95 sq.

avait réclamé la ville forte de Nisibe comme prix des subsides, condition inacceptable pour Kawādh. [1]

Les affaires en étaient là, lorsque Kawādh fut détrôné par une révolution de palais qui était provoquée par la haine de la haute clérésie zoroastrienne contre tout ce qui sentait l'hérésie manichéenne et par la rancune d'une partie d'entre les nobles qui s'était rangée du côté de Zarmihr. L'ennemi le plus acharné de Kawādh, le kanārang [2] Nukhwēr [3] Gushnaspdādh, avait été, autrefois, homme de confiance de Zarmihr dans l'affaire des négociations avec les Arméniens. [4] La version de Joshua, que Kawādh eut connaissance de la conspiration des grands et s'enfuit dans le territoire des Huns (c.-à-d. des Hephtalites), est inexacte; toutes les autres sources sont d'accord, que le roi déposé fut emprisonné. [5] Les remarques des auteurs byzantins, que la déposition était la suite d'un mécontentement général dans le menu peuple provoqué par les lois révolutionnaires (Procope), et que »tous se révoltèrent« (Agathias), doivent être comprises à la manière perse: l'action était mise en scène par les nobles et la haute clérésie, et le menu peuple ne s'y sera intéressé que dans la mesure qu'il était sous la dépendance matérielle des grands seigneurs féodaux et sous l'influence spirituelle des mōbadhs. Du reste, la conspiration n'embrassait pas tous les grands seigneurs; Ka-

[1] Joshua Stylites.

[2] Sur la haute charge de kanārang, voir »l'Empire de Sassanides«, p. 27.

[3] Titre qu'on pourrait rendre peut-être par »duc«. voir »L'Empire des Sassanides«, p. 113.

[4] Voir ci-dessus p. 92.

[5] Non pas, comme le veut Agathias, dans la onzième année de son règne; le coup fut exécuté en 496. C'est la restauration de Kawādh qui avait lieu dans la onzième année de la période qui commence avec l'avénement de ce roi. Voir Nöldeke, Tab., p. 427 sq.

wādh avait au moins un partisan fidèle et énergique parmi eux, Siyāvash, alors probablement un jeune homme. Les conjurés placèrent sur le trône Djāmāsp, frère de Kawādh[1], et les grands dignitaires qui formaient le conseil du roi se rassemblèrent sous la présidence du nouveau roi pour délibérer sur la destinée du Kawādh. Nukhwēr Gushnaspdādh le Kanārang, gouverneur militaire à la frontière hephtalite, donna à entendre qu'il serait le plus sage de faire mourir le roi déposé, mais la proposition fut rejetée par la majorité qui recommandait un procédé moins radical[2], et Kawādh fut mis en prison. Il n'y a pas de raison pour douter de l'authenticité du renseignement que nous donne Procope, que le roi déposé fut incarcéré dans le château d'Anushberd (»château de l'oubli«), qui portait aussi le nom de Gilgerd, situé près de Gōndēshāpūr en Susiane; car nous savons que ce château, mentionné aussi par des auteurs arméniens, servait de prison aux prisonniers d'État dangereux par leur extraction et leur rang.[3]

Kawādh ne resta pas longtemps dans la prison. Il fut délivré, de façon ou d'autre, par Siyāvash. La relation de la ruse employée par la femme ou la sœur de Kawādh pour le tirer du prison nous fait plutôt l'effet d'une légende romanesque. S'il en est ainsi, la légende a pris naissance bientôt après les événements, vu qu'elle a été enregistrée déjà par Procope.[4] Siyāvash accompagna Kawādh dans la

[1] Procope l'appelle Blases (Walāsh), en le confondant avec le prédécesseur de Kawādh. Une certaine ressemblance dans le caractère et la destinée de ces deux princes aura donné lieu à ce quiproquo.

[2] Procope.

[3] Faustus Byzant.; Langlois, Coll. des historiens de l'Arménie, I. p. 285 sqq.

[4] La délivrance par les efforts d'un ami fidèle se trouve chez Procope et dans toutes les sources arabes et persanes remontant au Khwadhāīnāmagh, à l'exception de celles qui représentent la ligne de tradi-

fuite.[1] La fuite réussit, et Kawādh arriva à la cour du roi ou Khākān des Hephtalites, qui le reçut comme un ancien ami et lui donna en mariage une fille qu'il avait avec la fille de Pērōz, et qui était ainsi la nièce de Kawādh.[2] Enfin

tion I. Dans le Khwadhāīnāmagh, Zarmihr a pris la place de Siyāvash (voir p. 94—95, note 1). La délivrance par la ruse d'une femme, qui séduit, par sa beauté, le commandant du château, se trouve chez Procope et chez les auteurs arabes et persans des lignes de tradition I et III. Chez Procope, la femme en question est l'épouse de Kawādh, et la fuite est réalisée au moyen d'un déguisement: Kawādh sort de la prison revêtu des habits de sa femme. Dans les chroniques arabes et persanes, elle est la sœur de Kawādh, et elle fait porter son frère hors du château, roulé dans un tapis, qu'elle dit avoir souillé pendant sa menstruation. Il est à supposer que, dans la forme primitive de la légende, la femme était la sœur et en même temps l'épouse de Kawādh, le mariage entre frère et sœur étant très commun en Perse et même spécialement recommandé par la religion zoroastrienne comme une œuvre agréable aux dieux. Dīnawarī et la Nihāyat combine, comme Procope, les deux versions en faisant entrer en action l'ami, après que la femme a réussi à faire sortir Kawādh de la prison. Agathias dit simplement, que Kawādh s'échappait de la prison, que ce fût par la ruse de sa femme, comme a raconté Procope, ou d'une autre manière. Nous pouvons en conclure, que l'histoire de la ruse de la femme ne se trouvait pas dans les annales perses mises à contribution par Agathias.

[1] Procope: Khwadhāīnāmagh.

[2] Joshua: Procope: Agathias. Voilà l'origine d'une légende qui se trouve dans toutes les lignes de tradition descendues du Khwadhāīnāmagh: Kawādh, dans la fuite, prend pour femme, incognito, dans un village de la Perse — la situation géographique de ce village est donné diversement dans les sources — une jeune fille et la laisse pour continuer sa fuite. A son retour en Perse, il la retrouve qui a mise au monde un fils, le futur roi Khusrau Anōsharwān. Ayant appris qu'elle est d'une ancienne famille royale, il l'emmène avec le petit prince. Chez quelques-uns des auteurs arabes et persans (lignes II et IV), la fuite de Kawādh au pays des Hephtalites (ou des Turcs) a été placée dans le règne de Walāsh. La même analogie entre le règne de Walāsh et celui de Djāmāsp qui a donné lieu à une certaine confusion dans la narration de Procope, a amené, chez les auteurs orientaux, cette altération de la vérité historique. Aussi les représentants de la ligne II reculent-ils la date de l'aventure amoureuse de Kawādh à la période de Walāsh. Les auteurs de la ligne IV, en racontant la fuite deux fois (fuite aux Turcs sous Walāsh, aux Hephtalites sous Djāmāsp) ont conservé l'aventure amoureuse dans sa place originale.

le beau-père lui donna une armée, et Kawādh s'engagea à payer un tribut, s'il réussissait à reconquérir son trône. En 498 ou 499 Kawādh rentra en possession de son royaume presque sans coup férir.[1] Toutes les sources se taisent sur les événements du temps de Djāmāsp; la révolte des Arméniens et les autres troubles, qui avaient commencé auparavant, continuèrent, et la répression de ces mouvements n'eut lieu qu'après la chute de Djāmāsp. Ce roi, qui s'est acquis le renom d'un monarque clément et juste, n'aura pas fait preuve de beaucoup d'énergie et d'activité, et n'ayant pas trouvé des défenseurs zélés, il a préféré abdiquer volontairement au profit de son frère.

Les indications des sources sur le sort de Djāmāsp sont singulièrement divergentes. Un seul auteur de très peu d'importance (Elias de Nis.; Barhebraeus, Hist. eccl. II. 80[2]) dit que Kawādh faisait tuer Djāmāsp. Procope prétend que le roi de l'interrègne fut aveuglé; il appelle ce roi Walāsh. C'est le vrai Walāsh, prédécesseur de Kawādh, qui avait été aveuglé. Les auteurs arabes de la ligne I ne mentionnent pas le sort de Djāmāsp. D'après ceux de la ligne II, il fut expulsé. Les sources représentant les lignes III et IV racontent, d'accord avec Agathias, qui est une source de première ordre, que Kawādh pardonna Djāmāsp et l'épargna. La divergence des sources sur ce point montre déjà, me paraît-il, que Kawādh n'a pas suivi la méthode commune à la cour des Sassanides, selon laquelle un prétendant vaincu était tué ou au moins aveuglé. Tout porte donc à croire que la version d'Agathias est historiquement vraie, et que Kawādh a fait preuve, vis-à-vis de son frère, d'une humanité peu ordi-

[1] Joshua; Procope; Agathias; Khwadhāīnāmagh. Sur la date, voir Nöldeke, Tab., p. 428. [2] Nöldeke, Tab., p. 145—146, note 5.

naire. Que Kawādh se soit engagé formellement à ne plus favoriser les Mazdakites, comme le font entendre quelques auteurs arabes[1], n'est guère vraisemblable; mais il s'est promis lui-même, probablement, d'user de plus de réserve, à l'avenir, avec les Mazdakites.

Quant aux grands seigneurs qui l'avaient déposé, Joshua, dans sa relation tendancielle, dit qu'il les tua. Il va sans dire qu'il n'a pas pu se délivrer, de cette façon sommaire, d'une aristocratie puissante. La version des auteurs arabes et persans des lignes III et IV, à savoir qu'il accepta leurs excuses et les pardonna, est sans doute plus près de la vérité historique. Il n'aura fait punir que ceux dont l'inimitié était trop dangereuse. Le kanārang Gushnaspdādh a dû payer de sa vie le conseil qu'il avait donné autrefois, de faire tuer le roi déposé, et la dignité de kanārang fut donnée à Ādhurgundbadh, un homme de la famille de Gushnaspdādh.[2] Siyāvash fut récompensé pour les services rendues en recevant la haute charge militaire d'artēshtārānsālār, généralissime et ministre de la guerre.[3]

[1] Dīnawarī; l'auteur de la Nihāyat.

[2] Il ne faut pas, naturellement, considérer comme historiques les détails donnés par Procope: Kawādh, en déclarant que celui qui, le premier, lui présenterait ses hommages après le passage de la frontière perse aurait la dignité de kanārang, avait oublié que chacune des dignités était attachée à une certaine famille et ne devait pas être accordée à un homme qui n'appartenait pas à cette famille; mais, par un hazard heureux, Ādhurgundbadh, qui appartenait justement à la famille de Gusnaspdādh, fut le premier qui lui rendait hommage. Le fait est que sept hautes dignités étaient réservées aux membres des sept familles privilégiées. Nous connaissons quelques-unes de ces dignités, non pas toutes, et nous ne savons pas si celle de kanārang en était une. Les autres hautes charges de l'État étaient également aux mains des nobles, mais elles n'étaient pas héréditaires.

[3] L'assertion de Procope, que Siyāvash était le premier et le dernier qui occupait cette charge, est inexacte: nous connaissons au moins un titulaire de cette dignité avant le temps de Kawādh.

Kawādh sut affermir le pouvoir royal. Les Kadishéens et les Tamuréens se soumirent, les incursions des tribus arabes furent réprimées, et les Arabes de Ḥīra sous leur roi Nuʿmān II [1] prirent une part active dans la guerre avec Byzance qui allait commencer. Quant aux Arméniens, réduits à l'obéissance, Kawādh confirma leur droit de liberté religieuse, à condition qu'ils lui prêtassent, loyalement, leur assistance contre les Grecs, à quoi ils consentirent très à contre-cœur. [2]

Pour payer le tribut promis au roi des Hephtalites, Kawādh s'était adressé à l'empereur Anastase avec la demande d'un emprunt, et l'empereur, dans l'espoir que l'amitié entre les Perses et les Hephtalites se refroidirait si le tribut n'était pas payé, avait répondu par un refus. C'est alors que Kawādh commença la guerre, en 502. Au désappointement des hommes d'État de Byzance, des troupes hephtalites combattirent dans les rangs des Perses. Le fait principal de cette guerre fut la prise d'Āmid par Kawādh. Mais l'invasion des Huns, qui pénétraient par les »portes caspiennes« (le défilé de Darial), détermina le roi à conclure un armistice de sept ans (505 ou 506). Il réussit à refouler cet ennemi, mais dix ans p'us tard la peuplade hunnique des Sabires fit une nouvelle irruption en Arménie et en Asie Mineure. [3] Enfin, Kawādh fit de la ville caucasienne Partav, qui eut le nom de Pērōz-Kawādh, une place frontière solide contre les irruptions des barbares. [4] Cette période a été, du reste, relativement tranquille, et nous pouvons supposer que c'est pendant ces années que

[1] Rothstein, Die Dynastie der Laḫmiden, p. 74.

[2] Joshua Styl., chap. 24. [3] Marquart, Ērānšahr, p. 64 et 107.

[4] Marquart, l. c., p. 118. Dans la seconde guerre de Kawādh contre Byzance, il se trouvait des Sabires dans l'armée perse (Procope, B. P. I. 15. 1).

s'est accomplie l'œuvre civilisatrice dont a parlé le Khwadhāīnāmagh, la fondation de villes et de villages, la construction de canaux, de ponts etc.

Environ en 519 la question de la succession au trône devint actuelle. Dans la première période de la dynastie sassanide, le roi avait choisi lui-même son successeur, mais lorsque, après la mort de Shāpūr II, le pouvoir royal s'affaiblit, les grands du royaume s'arrogèrent le droit d'élire le nouveau roi: après la mort du roi, les grands se rassemblèrent à une délibération, où le grand prêtre, le mōbadhān mōbadh, jouait le premier rôle, et élirent le nouveau roi parmi les princes de la famille des Sassanides.[1] Or, Kawādh avait affermi son pouvoir à tel point qu'il pouvait essayer de rétablir le système ancien, et il y réussit. Il avait trois fils qui pouvaient entrer en ligne de compte pour la succession. Kāūs était l'ainé.[2] Après l'extinction de la famille de Gushnaspshāh, qui avait eu la domination du Padhashkhwārgar, »pays montagneux de Padhashkhwār« (Tabaristān)[3], depuis la fin de l'empire des Arsacides, Kawādh confia à Kāūs le gouvernement de ce pays. Ainsi il est évident, comme M. Marquart l'a remarqué, que le Padhashkhwār-Shāh, »prince du Padhashkhwār« (Phthasuarsan), fils de Kawādh, dont parle Théophane, n'est autre que Kāūs.[4] D'après Théophane, ce Kāūs aurait été le fils de Kawādh dans son mariage avec sa propre fille Sambyké. M. Marquart a relevé l'invraisemblance de cette assertion: comme Khusrau, le troisième en âge des fils de Kawādh fut engendré, selon les relations arabo-persanes, pendant la

[1] Voir »L'Empire des Sassanides«, p. 81.

[2] Procope, B. P., I. 11. 3; Ibn Isfandiyār; Zahīr-ed-dīn.

[3] Voir Nöldeke, Geschichte des Artachšîr i Pâpakân (Beitr. z. Kunde der Indogerm. Sprachen, IV) p. 47 et Marquart, Ērānšahr, p. 130.

[4] Théophane en fait, par erreur, le troisième en âge des fils de Kawādh.

fuite de Kawādh et avant son arrivée à la cour des Hephtalites[1], Kāūs ne peut être le fils de sa nièce, fille du roi hephtalite; donc, Kāūs doit être né avant la fuite de Kawādh, et il était probablement le fils de cette femme, la sœur et épouse de Kawādh, qui avait aidé son mari à s'enfuir du prison.[2] On pourrait faire valoir un autre argument à l'appui de la thèse de M. Marquart. Kāūs avait été élevé, selon Théophane, dans la religion des Manichéens, c.-à-d. des Mazdakites. Il est peu probable que Kawādh eût osé, après la restauration, défier de nouveau le clergé puissant en confiant l'éducation de son fils ainé à ces sectateurs. Nous devons donc supposer, que l'éducation de Kāūs par les Mazdakites a commencé avant le détrônement de son père.

Djam, le second fils, avait perdu un œil. Un tel défaut corporel amenait, généralement, l'exclusion du trône. Mais l'exclusion n'était pas de rigueur, car Kawādh, qui désirait laisser le trône à Khusrau, craignait que Djam, qui s'était fait beaucoup d'amis par son caractère mâle, ne réclamât le trône après la mort de son père.[3] C'est encore un trait d'humanité de la part de Kawādh, qu'il ne se débarassait pas de ce prétendant éventuel de la manière ordinaire, en le faisant disparaître.

Quant au troisième fils, Khusrau, chez qui le père trouvait toutes les qualités d'un bon prince, son seul défaut étant une certaine disposition au soupçon[4], le récit du Khwadhāīnāmagh, qui lui donne pour mère la fille d'un dēhkān de village d'une ancienne famille royale, que Kawādh

[1] On ne doit pourtant pas trop bâtir sur ces relations légendaires.

[2] Marquart, l. c., p. 130—131, note 6. Quand même le récit de la ruse de cette femme serait légendaire, il n'y a pas raison de douter de l'existence de cette sœur et épouse de Kawādh.

[3] Procope. [4] Dīnawarī; Nihāyat.

aurait épousé dans sa fuite, est évidemment légendaire. D'après Procope, sa mère était fille d'Aspebedes, c.-à-d. du Spāhbadh ou Ērān-Spāhbadh Bōē, qui avait conclu, avec le Romain Celer, l'armistice de 505 ou 506. [1]

Que Kawādh ait préféré comme successeur le jeune Khusrau à son fils ainé, Kāūs Padhashkhwār-Shāh, qui était un Mazdakite déclaré, montre d'une manière évidente le changement de disposition du roi à l'égard de la secte à laquelle il s'était attaché autrefois.

Pour assurer la succession de Khusrau, Kawādh proposa à l'empereur Justin une paix définitive et lui demanda d'adopter Khusrau comme son fils, procédé qui amènerait pour l'empereur l'obligation morale de soutenir la cause de Khusrau contre d'autres prétendants. Cette proposition peut nous paraître extraordinaire; cependant, vers la fin du 4e siècle, l'empereur Arcadius, pour assurer la succession au jeune Théodose, avait institué le roi de Perse, Yazdgard I, protecteur du petit prince, non pas, il est vrai, sous la forme d'une adoption. L'empereur Justin se rallia à l'opinion du questeur Proclos, à savoir qu'on accepterait la proposition de Kawādh, mais à condition que l'adoption se fasse non par un document, mais par armement, »à la façon des barbares.« Il s'agit ici, probablement, d'une sorte d'adoption en usage chez les barbares germains d'Europe, qui n'amenait pas, à ce qu'il paraît, d'aussi grandes obligations. Comme cette condition n'était pas acceptable à Kawādh, les négociations, dans lesquelles les Perses élevaient en outre des prétentions au pays de Laziké (Kolchis), furent rompues, et l'arrangement entre les deux empires resta en suspens. [2]

Cet échec fut le signal de la chute de l'artēshtārānsālar

[1] Voir p. 95, note 3. [2] Procope.

Siyāvash, jusque-là le plus puissant des grands dignitaires de la Perse. C'était lui qui, avec un autre grand seigneur, Māhbōdh, de la famille des Sūrēn, avait mené les négociations avec les Romains. Or, Māhbōdh, jaloux de la prédominance de Siyāvash, homme orgueilleux à l'excès, mais dont Procope loue l'intégrité, l'accusa d'avoir fait échouer les négociations. L'affaire fut portée devant le grand conseil des Perses, c'est-à-dire l'assemblée des grands dignitaires, probablement sous la présidence du mōbadhān mōbadh, tribunal qui semble avoir eu la juridiction pour des crimes de haute trahison. Ce tribunal, animé de sentiments de jalousie contre Siyāvash et résolu, à ce qu'il paraît, à le perdre, trouva encore d'autres griefs contre lui: il ne voulait pas vivre selon la manière établie et maintenir les institutions perses, mais il révérait des divinités nouvelles, et tout récemment, sa femme étant morte, il l'avait fait enterrer contre la coutume des Zoroastriens qui exigeait, que les cadavres fussent exposés sur des tours maçonnées pour être dévorés par les oiseaux de proie. Siyāvash fut condamné à mort, et Kawādh confirma l'arrêt, bien qu'avec regret, pour ne pas violer les lois. Ce récit de Procope est très intéressant, car il laisse soupçonner, qu'il s'agit d'une action contre le Mazdakisme qui était devenu, à cette époque, plus puissant que jamais. Procope, le seul auteur qui nous donne des détails sur la chute de Siyāvash, ne dit pas que ce grand seigneur fût un »Manichéen«: il ne s'intéresse point aux sectes religieuses de la Perse; et nous ne savons pas, s'il était la coutume des Mazdakites d'enterrer leurs morts.[1] Ce que nous savons, c'est que Siyāvash

[1] Quant aux Manichéens, il semble que l'exposition des cadavres fût en usage dans quelques contrées ou chez quelques sectes, mais dans le livre manichéen des »Deux principes« il était prescrit d'enterrer les cadavres nus. Voir Chavannes et Pelliot, J. A. 1913, I, p. 354—56 et p. 338.

avait délivré de la prison Kawādh détrôné et emprisonné à cause de sa liaison avec les Mazdakites, et qu'il professait des doctrines hostiles à la foi et aux institutions zoroastriennes et révérait des divinités nouvelles. Ainsi l'idée, que Siyāvash était lui-même un adhérent du Mazdakisme, se présente naturellement. Mais s'il en est ainsi, la conduite de Kawādh vis-à-vis de Siyāvash, toute déloyale qu'elle nous paraisse, devient au moins compréhensible: les suites néfastes de la propagande mazdakite ont commencé de faire peur au roi. Ayant montré, pendant de longues années, de la tolérance envers ses anciens coreligionnaires, dont les menées lui répugnent de plus en plus, il s'est rangé, à ce moment, définitivement du côté du clergé zoroastrien. Māhbōdh devint le conseiller intime du roi et eut le titre de Sar-Nukhvēraghān.[1]

Il semble que Kawādh ait cherché une occasion de manifester son zèle pour la religion officielle. Ainsi il voulut forcer les Ibères chrétiens à accepter la religion et les institutions zoroastriennes; surtout il leur serait interdit d'enterrer les morts, mais ils devaient les exposer selon les rites perses. L'importance attachée à cette dernière question, qui avait joué un si grand rôle dans le procès de Siyāvash, n'est probablement pas fortuite. Gurgēn, roi des Ibères sous la suzeraineté du roi de Perse, implora l'aide de l'empereur et l'obtint, et les hostilités entre la Perse et Byzance recommencèrent. Depuis 527 c'était la guerre ouverte.[2]

Par une étude approfondie des matériaux à notre disposition, relatifs à l'histoire du Mazdakisme, nous pouvons nous faire une idée approximative du développement de ce

[1] C.-à-d. »chef des nukhvērs« (voir p. 111 note 3); *Μεβώδης ὁ Σαρνοχοερώγαν* (Ménandre, fragm. 46, p. 91), *Σαρναχοργάνης* (Théophylacte III. 15, 7, 11. [2] Procope.

mouvement pendant le long règne de Kawādh. Le Mazdakisme était à l'origine une doctrine religieuse, prêchée par un idéaliste imbu d'idées humanitaires et dont les intentions étaient, sans doute, pures et désintéressées. L'aspect social de la doctrine n'avait qu'une importance secondaire, et les lois données par Kawādh dans la première période de son règne pour réaliser en quelque mesure l'idéal terrestre du Mazdakisme, étaient révolutionnaires, il est vrai, mais pas tant qu'il a paru aux yeux des observateurs étrangers. Au moment de la déposition de Kawādh et encore sous l'interrègne de Djāmāsp, le Mazdakisme n'a eu, probablement, qu'une propagation assez restreinte. Cependant les idées communistes avaient commencé de germer dans le bas peuple, qui soupirait depuis des siècles sous l'oppression des classes privilégiées; elles se répandaient, assez lentement d'abord, puis plus rapidement. Des meneurs ont paru qui n'avaient ni la piété religieuse, ni le désintéressement de Mazdak, le mécontentement grandit, et la populace, rendue plus audacieuse par la conscience de son nombre, provoqua des violences. Des jacqueries éclatèrent partout; les émeutiers pénétrèrent dans les châteaux des nobles, en pillèrent les richesses, s'emparèrent des femmes, et prirent possession, ça et là, des terres qui furent désolées, parce que les nouveaux maîtres ne se connaissaient pas à la culture.

Jusqu'à quel point le désordre est allé, cela ressort de la relation d'Eutychius et de Ṭabarī D relative aux mesures prises plus tard par Khusrau I pour remédier aux malheurs qui en avaient résulté. Khusrau fit rendre aux propriétaires légitimes les biens meubles et immeubles qui leur avaient été enlevés, et des biens dont il n'y avait plus d'héritier légitime, il fit un fonds destiné à l'œuvre de réparation. Quant aux femmes enlevées, il fallait distinguer

les cas: si la femme n'avait pas été mariée avant l'enlèvement ou que son mari fût mort, le ravisseur devait la prendre légitimement pour épouse, si lui et elle étaient de même rang, sinon il devait se séparer d'elle[1] ou, d'après l'autre version[2], elle pouvait choisir librement, si elle voulait rester avec lui ou non. En tout cas, il devait payer la dot[2] ou bien une dot double[1] à la famille de la femme. Si la femme avait un mari légitime en vie, elle était rendue à celui-ci et le ravisseur devait lui payer une somme égale à la dot qui lui avait été donnée par son mari légitime.[1] Tout enfant dont la paternité était douteuse, devait appartenir à la famille chez laquelle il vivait et y avoir le droit d'héritage.[2]

Si le Mazdakisme, en se répandant dans les classes inférieures de la société, avait pris de plus en plus le caractère d'une théorie sociale révolutionnaire, la base religieuse de la doctrine continuait d'exister. Du reste, la secte avait toujours des adhérents parmi les hautes classes.[3] Enfin la communauté mazdakite se sentait assez forte pour se créer une hiérarchie. Ils élurent un évêque.[4] D'après Malala, son nom était Indarazar[5], et M. Nöldeke[6] y a reconnu un mot pehlvi ändarzgar, »conseiller«, »professeur«. C'est là évidemment un titre et non pas un nom propre: c'est le titre qui correspond à l'episcopos ou ispasagh des Manichéens. Or, Malala et Théophane racontent que cet ändarzgar a été tué dans le massacre des Mazdakites, tandis que toutes les sources arabes et persanes qui remontent

[1] Eutychius. [2] Tab. D.

[3] Les »conseillers perses qui adhéraient à leur foi« (Théophane).

[4] La hiérarchie manichéenne connaissait également un »episcopos« (Augustin); Le titre persan en était ispasagh (F. W. K. Müller, Ein Doppelblatt aus einem manichäischen Hymnenbuch, M. 1, ligne 210, et p. 37).

[5] Moins correctement chez Théophane: Indazaros.

[6] Tab., p. 462, note 3.

au Khwadhāīnāmagh font périr Mazdak avec une foule de ses adhérents au jour des massacres. Il est donc très vraisemblable, que l'ändarzgar, l'évêque élu par les Mazdakites, fût Mazdak lui même.

L'état de faiblesse dont était affecté l'empire perse par suite des désordres communistes, tout en n'empêchant pas Kawādh de faire avec énergie la guerre aux Romains, permit à El-Ḥāriṯ ibn Amr de la tribu des Kinda de chasser le roi El-Munḏir III du trône de Ḥīra et d'en usurper le pouvoir royal.[1]

La catastrophe eut lieu vers la fin de 528 ou au commencement de 529.[2] Ce qui l'amenait fut le plan téméraire des Mazdakites de contrecarrer la volonté de Kawādh en ce qui concerne la succession au trône et de frayer, par des intrigues, le chemin au trône à leur partisan Kāūs Padhashkhwār-Shāh à l'exclusion de Khusrau. Voilà la dernière goutte qui fit déborder le vase. Il ne faut pas prendre à la lettre les détails donnés par Théophane, mais la substance des renseignements que nous ont fournis Malala et Théophane d'après le récit du bastagar[3] perse converti plus tard au Christianisme et baptisé du nom de Timothée, est sans doute vraie.

On s'y prit d'une manière éprouvée: on arrangea une conférence théologique.[4] L'ändarzgar des Mazdakites y

[1] Voir p. 77. [2] Nöld. Tab., p. 465.

[3] Dignité que nous ne connaissons pas autrement.

[4] D'après Théophane, Kawādh avait convoqué une réunion publique en feignant d'être disposé à désigner, selon le désirs des Mazdakites, Kāūs Padhashkhwār-Shāh comme héritier du trône. Cette relation, qui implique que Kawādh était censé, encore en ce moment-là, avoir des sympathies mazdakites, n'est guère vraisemblable. D'après les sources remontant au Khwadhāīnāmagh — et celles qui dérivent du roman de Mazdak — il s'agissait d'une disputation religieuse, et cette version est soutenue par les remarques du Bahman Yasht pehlvi, qui reproduit ici, probablement, un commentaire de l'Avesta composé sous les Sassanides. Cette sorte de dis-

était présent avec les autres chefs de la secte, et on avait eu soin d'appeler ou d'attirer une grande foule de Mazdakites pour assister à la disputation solennelle. Kawādh lui-même avait pris la chose en mains[1], mais Khusrau, le successeur désigné, qui voyait ses droits menacés par la coalition du prince Kāūs et de la hiérarchie mazdakite, déploya toute son énergie pour mener à bout l'affaire de manière à porter un coup mortel à la secte.[2] On fit venir les disputateurs les plus habiles d'entre les mōbadhs, un certain fils de Māhdādh, Nēwšāhpūhr, Dādh-Hormuzd, Ādhur-Farrugbagh, Ādhurbadh, Ādhur-Mihr et Bakht-āfrīdh.[3] Le mōbadhān mōbadh, Glonazes, et Bazanes[4], évêque des Chrétiens de la Perse, qui faisaient cause commune avec les Zoroastriens contre les Mazdakites, étaient présents. Bazanes jouissait de l'estime particulière de Kawādh à cause de ses connaissances en matière de médecine. Naturellement, les défenseurs du Mazdakisme furent confondus et vaincus, et à ce moment les soldats, qui

putations était d'un usage assez commun, à ce qu'il paraît, quand il s'agissait d'abattre quelque hérésie. Le résultat de la disputation était donné d'avance, cela va sans dire. Une telle controverse publique entre Mānī et le mōbadhān mōbadh est racontée par Jaʿqūbī (Houtsma, p. 181), mais l'authenticité en est très douteuse. Dans les actes syriens des martyrs on trouve des controverses entre Chrétiens et Zoroastriens. Plus tard, sous l'Islam, l'ancienne coutume perse des controverses religieuses fut renouvelée par le calife Ma'mūn (voir Abū'l-Maʿālī, Schefer, Chrestomathie persane, I, p. 145 sq., et l'ouvrage pehlvi Gujastak Abālish, publié par A. Barthélemy).

[1] Malala et Théophane; ici le témoignage du perse Timothée est décisif, contre le Khwadhāīnāmagh qui a placé le massacre des Mazdakites sous le règne de Khusrau. Le roman était plus près de la vérité historique sur ce point que ne l'était la chronique semi-officielle.

[2] L'activité de Khusrau n'est pas mentionnée par Malala et Théophane, mais bien dans la notice du Bahman Yasht I. 6—8.

[3] Bahman Yasht; à comparer Firdausī.

[4] Les formes perses des noms de Glonazes et de Bazanes ne se discernent pas avec certitude.

avaient cerné la place réservée au Mazdakites, fondirent sur les sectaires, sabre en main. L'āndarzgar (présumablement Mazdak) fut tué.[1] Combien de Mazdakites ont péri dans ce guêt-apens, nous ne le savons pas. Les chiffres donnés par les auteurs arabo-persans sont arbitraires. Mais il paraît que tous les chefs ont été tués à cette occasion, et lorsque, dans la suite, les Mazdakites furent mis hors la loi[2] et que les massacres recommencérent, les sectaires disséminés et sans chef ne purent pas faire résistance à leurs adversaires acharnés. Ils furent anéantis, leurs ressources furent confisquées, et leurs livres religieux brûlés.[3]

Il semble qu'il y ait eu entre l'anéantissement des Mazdakites et la réinstallation sur le trône de Ḥīra d'El-Mundir III un rapport que nous ne saurions préciser. En 529, El-Mundir le Lakhmide réussit à renverser l'usurpateur El-Ḥāriṯ et à reprendre son royaume[4], et ce prince guerrier et versé dans l'art de la guerre rendit aux Perses des services importants dans la guerre avec Byzance. C'est lui que mentionne Procope sous le nom d'*Ἀλαμούνδαρος ὁ Σακκίκης*, c.-à-d. ibn ash-Shaqīqa.[5]

Il est à supposer, qu'après l'anéantissement des Mazdakites, Kawādh a fait les premiers pas vers la réalisation du programme de réparation qui fut menée à bonne fin plus tard par son successeur; et c'est peut-être en connection avec ce programme de réparation qu'il a projeté et préparé la réforme de l'impôt dont Khusrau a également recueilli la gloire.[6]

[1] Malala; Théophane; le Khwadhāīnāmagh et le roman de Mazdak.

[2] Malala; Théophane; Abū'l-Fidā.

[3] Malala; Théophane. L'assertion de Timothée, le Perse christianisé, reproduite par ces deux auteurs, que le roi donna les temples des Mazdakites aux Chrétiens, qui en firent des églises, n'est à accepter qu'avec une certaine réserve. [4] Rothstein, Die Dynastie der Laḫmiden, p. 89.

[5] Rothstein, l. c., p. 76. [6] Yaʿqūbī; Ṭabarī; Masʿūdī; Dīnawarī; Nihāyat; Taʿālibī; Firdausī; Belʿamī.

En 531 Kawādh, étant tombé malade, dicta, sur le conseil de Māhbōdh, sa dernière volonté relativement à la succession de Khusrau. Māhbōdh rédigea le testament qui, scellé du sceau royal, fut remis entre les mains de celui-ci.[1] Peu après, Kawādh, à coup sûr une des figures les plus remarquables parmi les rois sassanides, mourut. Kāūs, le prince mazdakite, qui avait encore, à ce qu'il paraît, une position forte dans le Padhashkhwārgar, osa faire valoir ses droits au trône de Perse, mais ses prétentions furent rejetées par Māhbōdh, qui produisit le testament de Kawādh dans le conseil des grands dignitaires qui avait à décider, selon la coutume, sur la question de la succession. On se rangea unanimement à l'avis de Māhbōdh, que la volonté du roi défunt faisait loi[2]: on savait que l'on pouvait s'attendre, de la part de Khusrau, à une politique ferme et déterminée contre les tendances révolutionnaires. Il semble que Kāūs ait tenté la fortune des armes et se soit révolté contre son frère, mais sans succès. En tout cas il fut tué peu de temps après.[3] Ainsi le dernier danger qui pût menacer l'empire du côté des Mazdakites était éloigné. Dès ce moment, le Mazdakisme existait seulement comme une doctrine secrète, et comme telle il survécut à l'empire des Sassanides pour se manifester de nouveau aux temps islamiques.

[1] Procope; Tabarī B. [2] Procope. A comparer la Nihāyat.

[3] Ibn Isfandiyār; Zahīr-ed-dīn. D'après ces deux auteurs, le gouvernement fut confié, après la mort de Kāūs, à un fils de Zarmihr Sōkhrā, mais c'est probablement une légende inventée pour la gloire de la famille des Kārēn. Voir Marquart, Ērānšahr, p. 134.

Forelagt paa Mødet den 14. November 1924.
Færdig fra Trykkeriet den 28. Maj 1925.